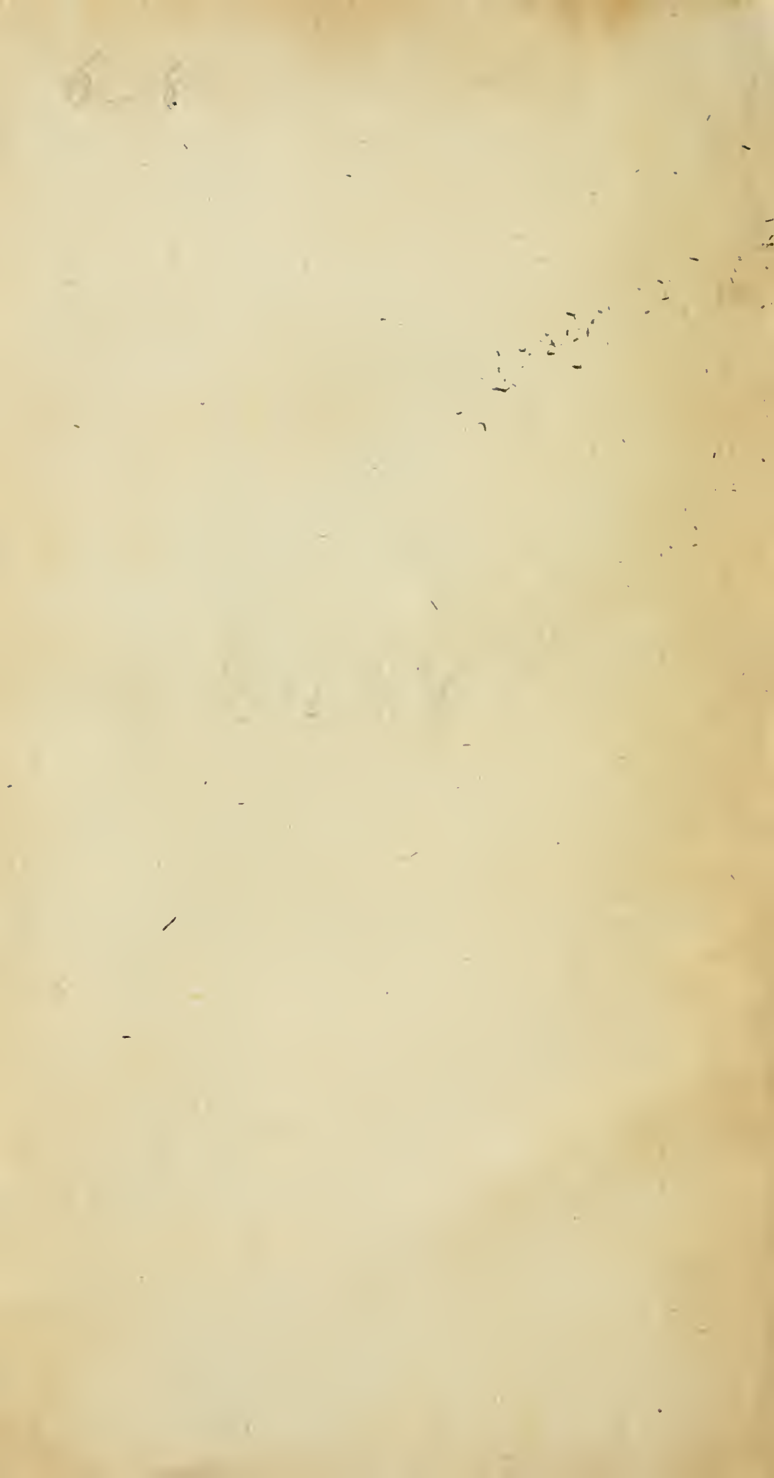








MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

TOME HUITIEME.

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,
FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,
FRERE DE LOUIS XIII,
ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME HUITIEME.



A MAESTRICHT,
Chez J. EDME DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

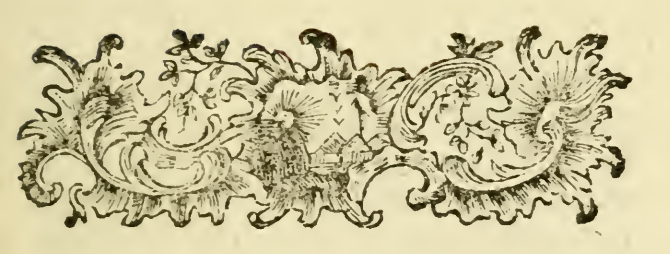
SUITE
DES
MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,
OU
DIVERSES PIECES
De la composition de cette Princesse, ou qui servent à son Histoire.

La Relation de l'Isle invisible, & l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie.

Sur l'Imprimé de 1659.

AVEC LA CLEF,

Tirée des MÉMOIRES ANECDOTES DE MR. DE SEGRAIS.



LA RELATION DE L'ISLE INVISIBLE.

A MADAME DE PONTAC,

Premiere Présidente de Bordeaux.

N ne croiroit jamais que ce fut par l'avis d'une Dévote que j'eusse fait imprimer la Relation del'Isle, & l'Histoire de Paphlagonie ; mais ceux qui connoîtront votre dévotion ne s'en étonneront pas, sachant qu'elle est véritable, & d'une maniere à toucher plutôt le monde par votre bon

exemple, qu'à se faire craindre par une sévérité triste. Vous n'avez point de ces façons qui épouvantent, comme beaucoup d'autres qui professent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroit-on craindre de vous ressembler? Vous qui lisez des choses pareilles à celle-ci, & qui y prenez plaisir, vous savez qu'elles sont innocentes, & vous vous y occupez comme une autre. A la vérité, ce ne seroit pas manque de charité que de me dire, à quoi vous amusez-vous? Il faut que les personnes de votre qualité songent à des choses grandes & solides, & non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuseroit à des choses qui ne seroient pas si frivoles, & qui seroient bien plus dangereuses pour la conscience. Je suis assurée qu'il n'y a Confesseur, même des plus séveres du temps, qui ne donne l'absolution d'un mensonge pareil à celui que je vous dédie, & qu'il n'y a personne dans la Cour qui ajoute moins de foi à ma parole, pour savoir que je ments de cette sorte. Enfin, votre approbation autorise tout : vous pouvez donner votre avis sur toute autre chose que sur la dévotion. Vous avez l'esprit délicat & juste : vous avez le discernement bon, & vous savez beaucoup; mais ce seroit assez dire (à qui ne vous

connoîtroit pas) que vous êtes de la Maiſon de Thou, connue par toute l'Europe, pour les excellents hommes qu'elle a produits, & que vous avez été élevée par Meſſieurs Dupuy. La Cour & le monde ont achevé de vous donner la derniere politeſſe; s'il vous avoit manqué quelque vivacité, vous l'auriez priſe au pays où vous avez été mariée, & où vous faites votre principale demeure : & après tout ce que j'ai dit, on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, ſur-tout ceux qui connoîtront l'humeur de votre mari, qui a toutes les bonnes qualités des Gaſcons, & qui n'a pas une des mauvaiſes qu'on leur attribue. Les louanges que je vous donnerois à tous deux ſeroient ſuſpectes, venant d'une perſonne auſſi intéreſſée que je le ſuis; c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage, & je reviendrai à mon Livre.

Il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que le perſonnage à qui on adreſſe la Relation de l'Iſle; car aſſurément c'eſt quelque choſe de trop joli pour un nom auſſi inconnu que le ſien; mais ce fut lui qui me donna le ſujet de cette imagination. L'Epître qui lui eſt adreſſée vous dit ſon nom & ſes Charges. Celle qu'il a au Par-

lement de Dombes lui, a caufé quelque démêlé avec fa compagnie, & ce démêlé l'a obligé à m'écrire fouvent pour fes intérêts; mais d'exagérer le rang de fa Charge d'une maniere, & en des termes qui m'ont donné fujet de prolonger fon affaire, afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma Relation, qui fe rapportent tout-à-fait à lui, & où je me fers quelquefois des termes qui lui font les plus ordinaires. Etant à Lyon, la charité que j'avois pour lui prévalut fur le divertiffement que j'en tirois; néanmoins il me vint en penfée de m'en procurer un nouveau. Je lui fis croire que l'on me propofoit d'acheter une Ifle, & je lui donnai à entendre que je le deftinois pour en être le Gouverneur. Il s'informa fi on ne m'en avoit point envoyé une defcription; & voyant la continuation de fa curiofité, & comme il prenoit la chofe à cœur, au-lieu que je croyois borner ce divertiffement par une converfation, je trouvai qu'il me donnoit occafion de la pouffer plus loin, & je lui dis que j'attendois cette Relation au premier ordinaire. Je partis pour Dombes le lendemain; n'ayant que faire le foir, je me mis à écrire cette bagatelle, & le matin, avant que de dîner, je l'achevai. Il

paroît assez que ce n'est point une chose préméditée, & qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous savez que s'il me falloit écrire autrement, je renoncerois même à faire réponse à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des lettres. Pour l'histoire de la Princesse de Paphlagonie, vous y étiez présente quand Madame de Monglat me pria de la faire : vous en avez vu le commencement & le progrès en me voyant écrire, & la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aye eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire, on saura premiérement que j'ai cru que vous êtes de mon humeur, qui a aversion pour les manuscrits ; & après il faudra s'en prendre à vous qui l'avez souhaité, & qui me l'avez conseillé. A qui se fiera-t-on qu'à ses parents & à ses amis ? Vous m'êtes l'une & l'autre ; par-dessus cela éclairée, dévote & charitable. Puis-je faillir à votre persuasion ? Il me semble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une chose qui est faite sous votre aveu, & c'est pourquoi je me mets l'esprit en repos.



A MONSIEUR

DE BUSSILLET,

Seigneur de Meſſimieu, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre, Conſeiller de leurs Alteſſes Royales Monſeigneur le Duc d'Orléans & Mademoiſelle ſa fille, Chevalier d'honneur au Parlement de Dombes, & nommé Gouverneur de l'Iſle de ***.

MONSEIGNEUR,

La particuliere profeſſion que j'ai toujours faite de vous honorer, m'oblige en cette rencontre de vous en donner des marques en prenant part à la joie qui eſt en ce pays, du Gouvernement que Madame vous a donné. Elle a bien montré par toutes ſes actions combien elle eſt juſte; mais cette derniere nous le perſuade plus que toute autre; car à qui pouvoit-elle faire ce beau préſent? Il eſt digne d'elle, & il eſt beaucoup plus digne de vous. Je vous aſſure, MONSEIGNEUR, qu'après avoir eu l'honneur d'entendre lire la relation qu'on a envoyée à Madame, il m'a ſemblé que

celui qui la faisoit, avoit eu l'esprit de pénétrer dans ses desseins, ou quelque connoissance de l'avenir; car il y a mille choses qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet Ecrit qu'une lettre qui l'offrît à VOTRE GRANDEUR; mais voyant le présent que Madame vous a fait de l'original, j'ai cru vous devoir donner cette marque de ma servitude, de vous présenter la copie avec mes très-humbles respects. Je suis bien-aise qu'ils soient connus, & que la voix publique aille disant en tous lieux, comme dans la Principauté de Dombes, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
& très-obligé serviteur....

De Trévoux, ce dernier Décembre 1658.

LA RELATION
DE
L'ISLE INVISIBLE.

L'ISLE dont je veux vous parler, n'eſt ni au Nord ni au Midi : le climat eſt d'une juſte température, qui ne tient de l'un & de l'autre que la maniere qu'il faut pour en faire dire un mot Italien : *Il mezzo tempo* ; & certainement il eſt fait tout comme cela, & l'on ne peut pas mieux l'exprimer : la douceur de l'air y eſt grande, & le plaiſir qu'il y a à le reſpirer eſt inconcevable. Cette Iſle n'a point de nom, & elle eſt inhabitée. Il y auroit aſſez lieu de croire que c'eſt l'Iſle-Ferme par ſa beauté, quoiqu'il n'y reſte rien du palais d'Apollidon ; mais vraiſemblablement il a été détruit faute d'être hanté, perſonne n'étant digne de pouvoir parvenir à paſſer le Lac des loyaux Amants ; ainſi ce maudit temps qui détruit tout, a détruit ce digne & ſuperbe édifice ; en récompenſe il y a de quoi en faire de plus beaux & de plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons

envoyés pour en faire le tour, nous apprenons que cette Isle a cent lieues de circonférence; qu'elle est toute revêtue de porphyre & de marbre, qu'à hauteur d'appui elle a tout alentour une balustrade de même, & ce pour regarder la mer qui la bat; il n'y a que deux havres où l'on entre à tous vents, & où les vaisseaux les plus en danger de la tempête trouvent leur asyle contre les plus fiers orages; ses ports sont commandés par deux places les plus belles & les meilleures du monde; elles sont fortes par leur situation; l'une est un rocher escarpé, sur le haut duquel est une terrasse en maniere de bastion d'une pierre aussi dure qu'elle est précieuse & éclatante; je ne l'oserois nommer, de crainte de passer pour menteur; mais je laisse à deviner, & je me persuade que l'on le fera aisément. Il y a force canons qui ne sont point de fonte verte, mais qui sont d'une plus noble matiere, & l'on n'en connoît point la valeur en fait de canons, n'y en ayant jamais eû que ceux-là; ils sont de ce métal à qui le soleil donne son éclat & sa couleur; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils sont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait expérience en Europe; leurs affuts sont de bois de galembours, qui s'y trouve plus

propre qu'on ne croiroit : les logements pour les ſoldats, & les magaſins ſont creuſés dans le roc, & il n'y a de bâtiment qu'un très-petit pavillon ; mais très-ſplendidement bâti de corail, de gais & de la pierre même du rocher. L'autre fort eſt conſtruit tout d'acier, & armé de même que celui qui lui eſt oppoſé. C'eſt une choſe aſſez extraordinaire à voir ; mais fort rare & fort belle, & encore meilleure.

Je penſe que perſonne ne doutera que n'ayant que ces deux avenues à garder, la domination de cette Iſle ne ſoit fort conſidérable, & fort redoutable à tous les Princes de la Chrétienté. La perſonne qui achete cette Iſle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ſes meſures pour ſavoir à qui elle donnera ce Gouvernement, puiſqu'il il eſt très-honorable, & ſur-tout fort utile, ſi celui à qui elle le deſtine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je ferai le détail de tout ce qui y eſt néceſſaire ; mais revenons à notre ſujet.

Le pays eſt bon, & depuis deux ans que j'y ſuis, je m'étudie d'en connoître tout, d'expérimenter ce qui y peut venir. La converſation ne m'occupant point, puiſque je n'ai avec moi que deux

valets que je pourrois nommer esclaves, vous serez peut-être en curiosité de savoir qui m'y a mené. Je vous le vais dire.

Etant jeune, je me débauchai de mes études avec quelques-uns de mes camarades. Nous fîmes dessein de nous en aller en pélérinage à St. Jacques-en-Galice, & nous fûmes jusqu'à Orléans. Nous nous amusions, pendant le séjour que nous y fîmes, à pêcher dans la riviere de Loire; & étant fort avancés pour trouver plus de poisson, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta jusqu'à Gergeau, où je me trouvai dans un bateau séparé de mes camarades. Je fus au désespoir, ne sachant que devenir, & n'ayant pas un sol. Le batelier eut pitié de moi, & me mena avec lui jusqu'à Rouanne, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me souvins d'avoir lu dans Voiture qu'il s'y étoit trouvé par enchantement le jour qu'on le berna à l'hôtel de Rambouillet. Je songeai alors que je serois heureux s'il arrivoit une aventure pareille qui m'emportât & qui m'emmenât en quelque isle enchantée. A l'instant je me sentis élevé, & je me trouvai à Marseille sur le port, en état bien différent de celui auquel j'étois parti de Paris; car j'étois vêtu en homme de qualité, & je trouvai beau-

coup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joie. Force gens me vinrent accoster, & me demanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un écolier, ni de passer aussi pour un homme qui tombe des nues : je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois dans leur ville, & que j'y venois à dessein de prendre emploi sur les vaisseaux, n'ayant pas trouvé le service de terre à ma fantaisie, & qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandres pour quelques années. Ils me pressoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fût un ; mais comme je me serois fort mal démêlé d'un tel récit, n'ayant jamas ni vu ni fait de combats de ma vie, je me tirai honnêtement de celui-ci sans coup férir, & j'évitai d'entrer en matiere. Ces Messieurs jugerent que j'étois un joli garçon, & conçurent une grande opinion de moi, & plus que je ne méritois à mon âge; car je n'avois que seize ans, & je n'avois rien vu. Je les hantai, je les régalai : enfin, je m'embarquai & je m'abandonnai à la mer. Si je me souviens, ce fut avec le Chevalier de la Ferriere, qui fut si malheureux que de

périr, & tout ce qui étoit avec lui. Je me trouvai heureuſement ſur une planche de Galere du debris des nôtres, qui me porta dans un vaiſſeau Turc, où l'on me reçut fort bien. J'y trouvai des François, des Eſpagnols, des Allemands; enfin des gens de tout pays : mais peu de jours après nous fûmes attaqués, nous combattîmes, & tout fut tué ſur notre vaiſſeau; il n'y demeura que moi, & je fus victorieux de ceux contre qui nous combattions. Enfin, je me vis maître des ennemis, d'un navire, & de quantité de richeſſes. Cela me plut fort. Je m'en allai à la premiere ville rajuſter mon vaiſſeau, & me munir de tout ce qui m'étoit néceſſaire pour continuer cette vie qui me ſembloit fort agréable. Ce fut à ce combat où je pris les deux fideles eſclaves que j'ai avec moi. Nous fîmes encore quantité de priſes; entre autres nous en fîmes une où il y avoit force femmes, & entre elles une jeune Princeſſe d'une beauté ſans pareille; elle n'avoit que dix-huit ans. Vous diſant que c'eſt la plus belle choſe du monde, il ſeroit inutile de vous en faire le portrait; car ce terme comprend tout ce qui ſe peut imaginer. Elle avoit un caſque d'une eſcarboucle ſeule, avec une maniere de plume d'or, où il pendoit des poires de diamants, taillés

à facettes, gros comme des amandes : elle avoit deux émeraudes, dont elle étoit armée comme d'une cuiraſſe ; une juppe & des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu ; car c'étoit en été ; les bras à moitié nuds, & les jambes de même avec des petits brodequins ſeulement d'un tiſſu couleur de feu & argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit auſſi-bien partagé que le viſage ; j'en fus ſurpris & étonné : elle étoit ſur une maniere de trône, & on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande Dame ; mais je ne l'appris pas ſitôt, car perſonne ne parloit ni François ni aucune des autres langues que je ſavois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de ſa ſuite, & jamais priſonniers ne furent ſi maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien, ſans que je vous le diſe, que dès ce premier moment, je fus prévenu d'une grande paſſion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeaſſe bien que cette charmante Princeſſe me mépriſeroit quand elle ſauroit que je n'étois qu'un miſérable Gentilhomme, & que j'aurois beau être jeune & bien fait, tout cela ne lui pourroit plaire. Je m'aviſai de me faire ſervir avec beaucoup de cérémonie, & de lui

donnêt à juger par la maniere qu'on en usoit avec moi, que j'étois un fort grand Seigneur. Il m'étoit d'autant plus aisé de prendre telle qualité que je voudrois, que pas un de mes gens ne me connoissoit, & ne savoit qui j'étois. Je pris donc cette résolution le lendemain de son arrivée. Le premier jour elle avoit été retirée; ainsi ni elle ni sa suite n'avoient pu remarquer que je vécusse autrement. Je l'allois voir avec soin; mon silence lui parloit de ma passion, & il me sembloit que le sien me faisoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout-à-fait désagréable. Enfin, Amour qui entend toutes les langues, & qui est le meilleur maître du monde pour s'exprimer, m'apprit son langage, & je me trouvai en état de lui parler. Les premiers entretiens que nous eûmes ensemble furent de plaindre son malheur, de lui protester qu'elle étoit la maîtresse de ses volontés, que j'étois incapable de me prévaloir de sa disgrace, & tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du Roi de Madagascar, & que son pere l'avoit promise au Roi d'Ethiopie, & que l'un de ceux qui avoit été tué au combat, étoit son oncle qui la menoit au mari qui lui étoit destiné. Elle me fit paroître peu d'inclination pour cette allian-

ce. La conjoncture étoit fort belle pour faire paroître ma passion; mais comme je songeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, & me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée sur les civilités que je lui avois rendues, lui donnoit la curiosité de me connoître. Je me défendis autant que je pus; mais de façon que je lui donnois encore plus de curiosité. Enfin, elle me pressa tant, que je lui dis que j'étois le fils du Roi de France, ce qui étoit une chose assez difficile à croire en l'état où j'étois, puisque le Roi mon pere étoit le plus puissant des Rois; mais que des raisons que je n'osois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, & que je la suppliois très-humblement de ne me point commander de lui en dire davantage. Elle eut peu d'égard à ma supplication, & elle me commanda absolument de lui dire mon aventure. Le même amour qui m'avoit fait céler ce que je voulois taire, m'obligea à parler. Un jour (dis-je à cette Princesse) comme je chassois dans la forêt de Livry, mon cheval étant tombé, & s'étant enfui avant que je fusse relevé, un Page courut après pour me le ramener. Pendant ce temps-là je vis proche de moi une Bergere d'une si grande beauté, qu'elle me donna dans la

vue : je l'approchai, & je lui trouvai autant de ſierté que de charmes; & dans le peu de temps que je lui parlai, ſon eſprit me parut auſſi poli que celui des Dames de la Cour. Je lui demandai ſa demeure, elle me dit que c'étoit dans le village de Livry, & que ſon occupation ordinaire étoit de garder les moutons. Mon cheval revint, je rattrapai la chaſſe, & pendant que je courois après le cerf, je n'y ſongeois guere, mais bien à ma Bergere. Je m'imaginai que c'étoit Aſtrée, & je me réſolus d'être Céladon, & de quitter toute la grandeur & la dignité où j'étois né, pour ſuivre la vie champêtre, & paſſer une partie de la mienne avec elle; me perſuadant que le Roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouſer de ſon vivant, & que tant qu'il vivroit, je ſerois Berger. Je retournai au Louvre où je fis comme j'avois accoutumé; je donnai mes ordres à un valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit néceſſaire pour me vêtir en Berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin, je me défis de tous mes gens; & comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendez-vous, je trouvai mes habits de Berger, dont je me revêtis, & je quittai mes habits de la Cour. Je donnai mon cheval à

celui qui me les avoit apportés, & je le renvoyai avec ordre de m'apporter toutes les ſemaines de l'argent au lieu même où il me quittoit. Je m'en allai trouver ma Bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir; mais elle fut ſurpriſe de mon changement d'habit : toutefois celui que j'avois la veille n'étoit pas pour me faire croire un grand Seigneur, car j'avois une caſaque d'un valet de chiens. Je lui dis que la vie de la Cour, & la ſujétion de panſer les chiens ne m'avoit pas plu, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, & que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occaſion fort favorable, que ſon maître n'avoit plus qu'elle à garder ſes troupeaux, ayant chaſſé un Berger depuis quelques jours, parce qu'on l'accuſoit d'être ſorcier; mais que n'ayant point de répondant, elle ne ſavoit ſi on me prendroit. Je me trouvai fort embarraſſé; elle le reconnut bien : mais nous ne laiſſâmes pas d'aller, car elle me promit de me mener chez lui. Je ſongeois par le chemin, que je m'embarquois ici à une affaire mal-aiſée à achever; que dès que le Roi mon pere me trouveroit perdu, il me feroit chercher; que Livry n'étoit qu'à quatre lieues de Paris; que ſi

ces gens-ci en avoient le bruit (comme l'on ne manqueroit point, en s'informant de moi, de me dépeindre) le bon homme chez qui je ſerois auroit une grande joie de me livrer ; que ma Bergere n'ajouteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit dès que je ſerois connu, & qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur. Toutes ces choſes me donnoient tant d'embarras, que me trouvant arrivé à la maiſon du Laboureur, la Bergere me préſenta; & comme ce bon homme commença à me parler, je ne ſavois comment lui répondre. Enfin, je commençai en diſant en moi-même : Amour, aide-moi : ce qu'il fit. Mon nouveau maître me demanda d'où j'étois ; je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere & mere avoient du bien, & que pour mon plaiſir je m'étois amuſé à faire le métier que maintenant j'exerçois par néceſſité. Il ſe tourna vers ſa femme, & lui dit : Ma mie, ce jeune garçon me plaît ; il paroît à la naïveté de ſon diſcours, qu'il dit vrai, & à ſa mine, qu'il a été bien nourri : il ne faut point s'arrêter à des répondants ; il me plaît, prenons-le. La bonne femme, à qui je revenois autant qu'à ſon mari, en convint, & lui répondit : Ces malheurs peuvent arriver à tout le monde, & s'il

nous arrivoit, nous ferions bien heureux de trouver des gens qui en fiffent autant à nos enfants. De forte que je fus arrêté au logis. J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergere : nous chantions affis fur l'herbe ; nous faifions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimés ; je leur mettois des rubans ; enfin rien n'étoit fi joli que nôs troupeaux. Je lui contois mes douleurs, elle les écoutoit, & les foulageoit ; à la fin je trouvai que je n'avois plus de fujet de me plaindre, puifqu'elle m'étoit fi favorable. Mais un Dimanche comme nous étions au Prône, j'entendis crier le fils du Roi que l'on demandoit. L'appréhenfion que j'eus d'être, connu me fit réfoudre à me déclarer à elle. Je le fis, & lui proteftai en même temps que rien ne pouvoit empêcher le deffein que j'avois de l'époufer. Je lui propofai de quitter ce pays, & de nous en aller mener notre douce vie aux bords du Lignon, & dans un lieu plus éloigné, dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allâmes par des lieux écartés, ne logeant ni en Bourg, ni en Village, couchant dans les bois. Comme la France n'eft plus comme elle étoit autrefois du temps des Gaulois, nous ne trouvâmes point de Chevaliers errants, & no-

tre voyage se passa sans aucune aventure. Les bords du Lignon me parurent beaux au dernier point. Nous allâmes voir les Saules où Celadon & Astrée mettoient leurs lettres ; nous vîmes la fontaine de la Vérité d'amour ; nous visitâmes tous les lieux où se faisoient les sacrifices, & nous passâmes-là quelque temps avec beaucoup de douceur : mais mon malheur voulut qu'étant allé à une fête à un village prochain, la foule ou la chaleur causa à ma Bergere une maladie dont elle mourut. Vous pouvez juger de ma douleur dans une si funeste aventure. Ma premiere résolution fut de m'en aller en la Thébaïde, pour y vivre comme j'avois lu qu'ont fait autrefois les Peres du désert ; mais comme j'étois en chemin pour y aller, il me sembla que de la qualité dont j'étois, je pouvois faire une plus rude pénitence en ce monde ; puisque les plaisirs sont un grand supplice pour les gens qui n'ont pas le cœur gai ; mais aussi je songeai que de m'en retourner droit à la Cour après quelques mois d'absence, il faudroit rendre compte du sujet qui l'avoit causée, & qu'encore qu'il fût beau pour ceux qui avoient vu la Bergere, il ne seroit pas de même pour le Roi mon pere ; qu'il valoit mieux m'en aller à la guerre, & ne point

revenir que je n'euſſe fait quelque choſe de conſidérable, & que ce ſeroit un honnête prétexte d'avoir quitté la Cour, en diſant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc ſur cette penſée dans un vaiſſeau étranger, ne voulant pas être connu. Mon deſſein a réuſſi, ayant fait d'aſſez belles choſes pour m'acquérir quelque réputation; & le reſſouvenir de tous mes maux paſſés eſt bien effacé maintenant par la joie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorſque je commençai mon aventure; ainſi dès qu'elle fut finie, la Princeſſe me donna le bon ſoir. Quand je fus retiré, j'admirai mon bonheur de m'être ſi bien tiré d'affaire, & je me remerciai moi-même de m'être fait ſi grand Seigneur: mais quand il faut feindre, il ne faut point que ce ſoit à moitié, & il ne coûte pas plus de ſe faire fils d'un Roi que le dernier de ſon Royaume. Je connus à la mine de la Princeſſe que mon récit lui avoit plu, & je me flattai de belles eſpérances; je paſſai toute la nuit à faire ce qui s'appelle des châteaux en Eſpagne, ce qui fit que le matin je dormis tard. L'on me vint éveiller, & j'appris que c'étoit une des Dames de la Princeſſe

qui

qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, & que l'air de la Mer lui étoit tout-à-fait contraire; mais qu'elle étoit si peu accoutumée à prier personne, qu'elle mourroit plutôt que de se remettre à me faire une priere de laquelle elle pourroit être refusée. Je me levai en diligence, & je l'allai trouver pour la supplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir, qu'il n'étoit pas juste de la tenir toujours errante & vagabonde, qu'elle étoit la maîtresse, qu'elle pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit obéie. Elle me dit qu'elle étoit plutôt en état de suivre mes conseils que de commander, & qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fûmes longtemps sur ces propos, interdits l'un & l'autre, & de maniere à comprendre que chacun avoit envie de parler, & n'osoit. Je crus qu'en cette rencontre mon silence seroit criminel, & que c'étoit à moi à parler. Je me déterminai donc, & jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plutôt recommander à l'Amour que quand j'avois dit l'avoir fait en répondant au Laboureur. Je dis donc alors : Amour, seconde-moi, & je lui fis une déclaration tout de mon mieux; mais une telle chose est toujours ridicule à redire, & n'est

jamais agréable qu'à ceux qui la font quand elle eſt bien reçue, ou à celle qui l'écoute quand elle aime le Cavalier. La Princeſſe reçut la mienne fort agréablement. Je ne ſais pas ſi ce ſont les charmes de ma perſonne, du moins ne le puiſ-je croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avoit dit que j'étois, que mon récit ſeul pouvoit avoir captivé ſa bonne volonté ſans y rien ajouter. Je lui alléguai les avantages qu'elle auroit, la maniere de vivre de la Cour de France, les agréments qu'elle y trouveroit. Enfin, nous conclûmes, & je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir mari d'une ſi parfaite & d'une ſi grande Princeſſe. Le reſpect que les honnêtes gens ont toujours pour le ſexe, & celui qu'elle m'inſpira à ſa premiere vue, fut cauſe qu'elle demeura toujours dans ſon vaiſſeau, & que l'on ne toucha à rien; de ſorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un ſi riche tréſor que celui de ſa perſonne, me fit paroître beaucoup de choſes qu'elle poſſédoit. Elle me fit voir des millions d'or monnoyé, des lingots en quantité, des barils tout pleins de diamants taillés à facettes, en table & de toutes les manieres; de fort gros rubis, des perles rondes & en poires d'une

grosseur démesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer. Il y avoit encore des pieces de toile d'or, d'argent, & des tapis de Perse pour faire plus de deux mille ameublements. Comme l'intérêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des feuilles de chêne, & je ne fis autre réflexion, sinon que mon bon homme de pere seroit bien-aise de me voir marié à un si riche parti, & que toutes ces sommes seroient fort utiles pour la subsistance de notre famille. Notre dessein étoit de venir en France; mais tous les vents nous furent contraires; nous fûmes attaqués, & victorieux plusieurs fois : à la fin nous fûmes vaincus; & par malheur, dans un fort rude combat, la Princesse fut tuée d'un coup de mousquet qu'elle reçut dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un aussi grand imposteur que moi. Jugez cependant de ma douleur. Je ne songeai plus à rien. Je demeurai dix jours sans parler & sans manger; de sorte que mes deux fideles esclaves avoient soin du vaisseau. A la fin je donnai quelque signe de vie, je fus encore un long temps sans parler, & peu après je revins, mais comme un homm e outré de mélancolie : nous al-

lions dessus la mer errant deçà & delà sans savoir où, & sans dessein. Un jour pour me divertir, ces fideles esclaves s'aviserent de m'apporter des livres qu'ils avoient trouvés dans quelques-unes de nos prises; je m'amusai à les lire; c'étoit des Philosophes: sur-tout Epictete me plut; car en l'état où j'étois, *souffrir* & *s'abstenir* étoit une philosophie qui donnoit fort dans mon sens. Le vent me jetta dans l'Isle dont il est question. D'abord je fus surpris de la beauté de ce port. Etant entré dans ce beau & brillant rocher dont je vous ai fait le récit, je fis mon possible pour en sortir, ne jugeant pas que tant de beauté convînt à ma mauvaise fortune; mais il me fut impossible. J'appréhendois d'y trouver du monde digne d'habiter un si beau lieu; mais quand je n'y trouvai personne, j'eus autant de joie que j'étois capable d'en pouvoir sentir, de me trouver seul avec mes deux esclaves. J'oubliois de vous dire que pendant que ma douleur m'avoit réduit au misérable état où l'on me croyoit mort, nos vaisseaux avoient combattu, & que l'on m'avoit pris celui où étoient toutes mes richesses, & qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choses nécessaires, dont je ne me souciois point. Pendant que je lisois mon

Epictete, & que je paſſois les jours & les nuits ſur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faiſoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres, mes eſclaves ſe promenant dans l'Iſle y découvrirent des raretés ſi grandes, qu'ils m'en racontoient tous les jours quelque choſe de nouveau. A force de lire les Philoſophes, je le devins tant, que je me conſolai de la mort de la Princeſſe, & n'y ſongeai plus. Séneque me parut avoir mené une vie plus agréable qu'Epictete, ayant poſſédé des biens en les mépriſant. Je commençai à ſortir, & à me promener par toute l'Iſle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire; nous nous mîmes tous trois à la cultiver, ce qui nous fit connoître la bonté du terroir, & ce qui me donna lieu de penſer à la peupler, & à en donner avis à quelque perſonne conſidérable, comme j'ai fait, ſongeant que je trouverois à y vivre avec repos & tranquillité, même à y avoir du bien pour y vivre heureuſement. Ce fut dans cette penſée que je dreſſai ce projet.

L'Iſle a, comme j'ai déja dit, cent lieues de circonférence; de longueur & de largeur en tout ſens, environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle eſt revêtue. Il y a dix forêts, à ſavoir une d'o-

rangers, qui eſt en partie à mi-côte : au milieu, qui eſt ſur une hauteur, il y a un grand étang d'une eau claire & vive ; cette ſource forme un ruiſſeau qui tombe en caſcade ſur du marbre noir dans le milieu d'une route, & qui fait un grand rond au-bas. Les routes y ſont à perte de vue, & les arbres touchent aux nues. A l'oppoſite l'on rencontre une autre forêt de grenadiers, qui eſt très-agréable par la couleur de ſes fleurs, & par la groſſeur de ſes fruits. Des grenades que l'on y cueille, il y en a la moitié qui ſont douces : ces arbres fleuriſſent, & portent des fruits deux fois l'année, & les orangers de même. Une autre m'a paru aſſez extraordinaire, parce que les arbres qui la compoſent groſſiſſent rarement en France : elle eſt de jaſmin ; mais d'une hauteur & d'une groſſeur incroyable, auſſi-bien que la quatrieme, qui eſt de Genêt d'Eſpagne. Les autres ſont de chênes, d'ormes, de ſapins, & de cedres ; ſi on en avoit le débit, elles ſeroient de grand revenu, un arbre y croiſſant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres ſont d'oliviers, & d'arbres fruitiers de toutes ſortes, de poires, de prunes, ceriſes, bigarreaux & pêches de toutes les manieres ; celles-là ſont beaucoup plus grandes que toutes les au-

tres; & au pied des arbres, il y vient des raiſins muſcats de toutes les façons, qui entourent les arbres, & ſur la terre toute ſorte de fruits rampants, comme fraiſes, framboiſes, groſeilles, melons, concombres & citrouilles; enfin, de tout ce que l'on ſe peut imaginer, & de toutes ſortes de légumes ſous les autres. Il y vient du bled, de l'avoine, de l'orge, fors ſous celles des orangers, grenadiers, jaſmin & genêt d'Eſpagne, ſemblant que cela eſt plus pour la décoration du pays que pour l'utilité; mais il y naît de toutes ſortes de fleurs qui y ſont toujours comme au printemps. Les prés y ſont d'une beauté, & d'une bonté ſinguliere, puiſque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des champignons de toute ſorte de couleurs pour réjouir la vue, & dans le même endroit des truſes. Il y a force rivieres de toutes longueurs & largeurs, des lacs & des ruiſſeaux; le cours des uns eſt doux, des autres il eſt rapide, & les eaux de différent œil. L'on y prend des poiſſons d'une monſtrueuſe groſſeur; l'on y voit ſouvent des chevaux marins, des baleines, des dauphins, des naïades, & des ſyrenes les plus jolies du monde. Elles chantent mélodieuſement; & quand le ſoleil donne ſur leurs écailles, rien n'eſt

plus plaiſant à voir. Les petits ruiſſeaux & les prés d'alentour ſont toujours couverts de tous les oiſeaux qui aiment cet élément, & qui ſont d'un plumage le mieux nué du monde; & l'on peut croire par-là que la nature mêle mieux les couleurs que les marchands du Palais. Les forêts ſont toutes pleines de ſatyres qui ſont beaucoup plus modeſtes qu'ailleurs, ne ſongeant qu'à jouer de leur flûte douce, & à les accorder au chant des oiſeaux qui font un agréable concert. Les cerfs y ſont tous communément piés, & beaucoup jaunes & noirs, & même de tout blancs, avec les cornes couleur de feu ſi vive, qu'il ſemble qu'elle ſoit de vernis. Les biches, faons, chevreuils & dains ſont preſque toujours couleur de roſe & Iſabelle. Pour les lapins ils y ſont de toutes couleurs; ainſi des autres bêtes, elles ſont toutes différentes des autres: mais les chevaux noirs, blancs, bays ou gris y ſont rares, étant tous bleux, incarnat, gris de lin & mêlés de ces couleurs; il n'y en eut jamais de ſi beaux: comme ils y ſont ſauvages, leurs queues & leurs crins pendent juſques à terre; cela fait un effet admirable. Les éléphants, les licornes, les dromadaires & les chameaux y ſont communs: enfin, il n'y a d'aucune ſorte de

bêtes ni d'oiſeaux dont vous ayiez vu, oui parler, ou lu, qui n'y ſoit en quantité, & d'une beauté exquiſe & rare. Lé gibier y eſt merveilleux. Le bœuf, le mouton y ont un goût qui n'eſt point connu en lieu du monde. Les ſoirs rien n'eſt ſi beau à voir que les prairies au coucher du ſoleil. Toute ſorte d'animaux y viennent : les Sylvains auſſi & les Naïades ſe viennent promener quelquefois dans ces petits ruiſſeaux ; de ſorte que leur voix, les flûtes des Sylvains, avec le chant des oiſeaux, les mugiſſements & henniſſements des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde ; & le plaiſir qu'on a de voir tant de créatures irraiſonnables donner une telle ſatisfaction, montre bien que la nature eſt une choſe bien admirable ; encore plus celui qui en eſt l'auteur, & cela très-aſſurément donne de beaux ſujets de penſer à ſoi, & de faire de bonnes & ſolides réflexions. J'oubliois une eſpece de bête que l'on ne devroit point nommer ainſi, puiſque, hors la parole, rien ne ſe rapporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'eſprit, puiſqu'ils en ont infiniment, qu'ils entendent, qu'ils ſont fideles & intelligents : perſonne ne doutera que ce ne ſoit des chiens dont je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette iſle ils

y ſont comme en maniere de république, ainſi que quelques naturaliſtes ont écrit des fourmis & des mouches à miel ; mais aſſurément les chiens de cette Iſle le font avec plus de connoiſſance & de raiſon. Ayant donc remarqué qu'ils avoient un chef, & que les uns & les autres le révéroient, je me ſuis tout-à-fait appliqué à voir où la choſe alloit ; j'ai trouvé en eux une vraie monarchie, un Roi, une Reine, & toute leur maiſon. Ce ſont les levriers qui regnent maintenant ; il m'a même paru qu'ils ont diſputé long-temps avec les épagneuls ; mais ce parti étoit le plus foible, puiſqu'il n'étoit ſoutenu que des bichons, & que les chiens courants, les dogues, les turcs, les chiens d'Artois, les mâtins, & toute autre eſpece, avoient reconnu les levriers comme leurs véritables princes. La race qui regne maintenant eſt d'une fort petite eſpece ; mais beaux à merveille : ils ne chaſſent point ; mais ils font chaſſer les autres pour leur divertiſſement : la reine en eſt noire avec du blanc & du feu : le roi eſt blanc, & les princes du ſang ſont communément gris & blancs, noirs, blancs & noirs ou fort gris. Il y en a deux ſeulement iſabelle & blancs d'une beauté ſinguliere, que l'on deſtine de marier enſemble. Leur me-

narchie eſt en fort bon ordre ; ils y vivent ſans diſſention ; les barbets agiſſent peu ; mais pour les épagneuls, ils font contre fortune bon cœur ; car ils chaſſent, & apportant de leurs priſes, font ſubſiſter les autres ; enfin ils paroiſſent fort zélés pour l'Etat. De vous dire ſi c'eſt par politique ou par inclination qu'ils agiſſent, je ne vous le dirai point ; mais vous ſaurez que les lions y font fort jolis, ils font couleur de feu, & enjoués extrêmement. Je penſe que cela leur vient de la liaiſon qu'ils ont avec les chiens ; car aſſurément il y a alliance & confédération, & dans cette derniere affaire ils furent fort zélés pour le parti des levriers ; les ſinges & les renards furent pour les épagneuls : pour les autres bêtes, je ne les vis point prendre parti dans cette guerre. L'on mange en toute ſaiſon des poids verds, des feves & des aſperges & toute autre ſorte de ces denrées. Il n'y auroit rien de ſi aiſé que de faire des confitures. Les cannes de ſucre y ſont en quantité ; la canelle, la caſſe, le riz, la rhubarbe, le ſené, le tabac, & toutes ces drogues Orientales y viennent à foiſon. Nous ne manquons que de gens pour travailler ; car nous avons de toutes matieres ; & dès que nous aurons du monde, nous aurons

de l'argent. Les vers à ſoie ſont à milliers, tous les mûriers en ſont pleins : enfin, amenez-nous de toutes ſortes d'ouvriers, car tout eſt à faire ici. Les carrieres ſont viſibles ; quoique l'on n'en ait rien tiré, le marbre, le porphyre, la pierre de touche, le lapis, la cornaline, le geais, les roches de diamants, d'émeraudes, de rubis, de ſaphyrs, de turquoiſes y ſont de même ; & les bords de la mer y ſont tous remplis de coquilles où l'on trouve des perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'Iſle, des bourgeois, des Gentilshommes & des gens d'Egliſe ; car il faut que la vigne du Seigneur y ſoit cultivée auſſi-bien que le reſte ; des Religieux & des Jéſuites, car autrement l'Iſle ſeroit décriée, & un lieu où ils ne veulent pas être n'eſt pas en réputation : ils y feront de ſuperbes Colleges. Si vous voulez, envoyez-y des Janſéniſtes, ils ſont laborieux, & ne ſongent pas ſeulement au travail de l'eſprit : quoiqu'ils faſſent les plus beaux ouvrages, & que ce ſoient les meilleures plumes de ce temps, ils ne laiſſent pas de s'adonner à travailler à toute ſorte de métiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il ſeroit aſſez à propos d'y amener des gens de guerre, de police & de juſtice. Des pre-

miers, ſi on en ſuit mon avis, il y en aura de pluſieurs nations, comme François, Allemands & Suiſſes, qui ſont les peuples de tous aſſurément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'ayant point de guerre; mais ſeulement pour garder les ports, & pour ſuivre le Gouverneur, qui repréſentera la perſonne du Prince. Ce n'eſt point une choſe extraordinaire d'en uſer ainſi; il y en a en Flandres qui ſervoient auprès des Ducs de Bourgogne, qui ſervent encore maintenant à tous les Gouverneurs qui y ſont pour Sa Majeſté Catholique. Quant à la Juſtice, je penſe que c'eſt ſur quoi on aura plus long-temps à penſer, afin de n'y envoyer que des gens triés ſur le volet, ne prévoyant pas qu'il puiſſe y avoir de plus d'une année aucun procédé litigieux. Je ſuis toutefois d'avis que l'on y établiſſe un Parlement, quand ce ne ſeroit que pour le *decorum* de la magiſtrature; le nombre dont il ſera compoſé, je n'en dis rien, n'ayant point de connoiſſance de ces choſes-là, non plus que de beaucoup d'autres dont je ne parle ici que par les Livres; mais je dirai, s'il m'eſt permis de donner mon avis, que j'ai lu quelque part qu'au Parlement de Dijon, il y avoit un Chevalier d'honneur, & même dans

un autre qui avoit été créé à l'*inſtar* d'icelui ; mais ma mémoire me manque auſſi-bien que la maniere dont il fut fait. Comme vous êtes ſur les lieux, vous pouvez prendre vos meſures, & vous fonder ſur des exemples; car les innovations ne ſont pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout ſoit nouveau. Les Corps-de-Ville auront ſoin de la police, quand on en aura bâti. Pour de la monnoie, on y en battra tant que l'on voudra; car nous avons des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, & d'autres choſes qui, faute de nom, ne ſe peuvent dire. Les Comédiens eſt choſe néceſſaire : de Francois, d'Italiens, de Batteleurs, Sauteurs de cordes, & buveurs d'eau, ſans oublier les Marionnettes & joueurs de gobelets ; des chiens dreſſés à ſauter, & des ſinges pour montrer aux nôtres ; des violons, des trompettes, des joueurs de luth, de harpe, de claveſſins, d'épinette, d'orgues, de mandores, de ſiſtres, des pſalterions, manicordions, trompes marines & trompes de cors pour la chaſſe, car il eſt bon de joindre les arts libéraux aux méchaniques : & comme la muſique eſt un de ceux qui me plaît davantage, j'en ai fait le détail ; ce que je ne ferai point des autres : des Baladins & bons danſeurs eſt une dépendance : ſur-

tout qu'ils ſachent la ſarabande à l'Eſpagnole, avec des caſtagnettes, rien ne me paroiſſant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines. N'oubliez pas un machiniſte. J'ai vu autrefois à Paris de certaines gens de tout ſexe & conditions, qui hantoient les honnêtes gens; les uns mélancoliques, & les autres gais, habillés différemment des autres, & parlant de même. Parmi ceux-là il y avoit des Rois, des Empereurs, des gens de rien, des oiſeaux, le Saint-Eſprit même, à ce qu'il diſoit; enfin, des perſonnages propres à récréer la compagnie: comme les Cours ne ſont jamais ſans cela, amenez-en pour divertir notre Gouverneur; le mot qui les ſignifie m'eſt échappé de la mémoire; mais je crois le déſigner aſſez pour me faire entendre; quelque bouffon, qui ſoit demi-fait. Je penſe que voilà toutes les choſes que je pouvois imaginer pour peupler un beau & agréable ſéjour, & en rendre la demeure telle. Après avoir ſongé à ce bien public, je veux ſonger au mien: je crois qu'il me faudra marier; mais je ſongerois plutôt à l'alliance qu'à la perſonne de mon Infante; car étant fille d'un homme tel que je le vais dépeindre, elle ne pourroit être qu'incomparable. Je voudrois donc que

mon prétendu beau-pere fût un homme âgé de cinquante-neuf ans, large d'épaules, d'entre deux tailles, blanc comme un cygne, assez frisé, pour laisser à juger aux spectateurs qu'il a une belle tête, de grosseur à l'avoir bonne, rouge en visage, des gros yeux bleux un peu hors de la tête, entre doux & hagards, plus souvent l'un que l'autre, puisque la douceur lui doit être naturelle, & que quand ils ne le sont pas, il faut qu'ils se sentent de son humeur martiale; que son nez soit entre le camard & le pied de marmite, sa bouche assez commune: enfin à tout prendre, qu'il ait bonne mine, & qu'il soit bien fait, qu'il ait l'air fin, qu'il fasse des mines, selon les occurrences, qui signifient beaucoup de choses. Il me semble que je le vois; son esprit ne se peut exprimer; il parle comme un livre, & a la langue mieux pendue qu'aucun homme du monde; il écrit comme Nerveze; il est un registre vivant de tous les commandements, soit en guerre ou en Province: il fait la fonction de toutes les Charges, & parfaitement bien les formalités de Justice, les séances, les rangs des Compagnies souveraines, & sur-tout leur maniere de siéger. Il a pour ses maîtres des respects inouïs, une fidélité sans égale, & aussi

pour ses amis est le plus ferme & le meilleur homme du monde; il est à naître qu'homme qui vive s'en soit plaint. Il rend toujours de bons offices, sert l'un, oblige l'autre, & n'abuse point du crédit qu'il s'est acquis par son propre mérite : ce qui a fait sur l'esprit de son maître une impression capable d'éblouir par ses rayons tous ses compatriotes d'envie; mais ils ne sont pas assez forts pour la dissiper : je pense que voilà un abrégé d'un homme bien parfait. J'en ai parlé comme d'un homme vivant; car puisqu'il sera mon beau-pere, il y a quelque apparence qu'il est sous la voûte des Cieux, & qu'il n'y a qu'à le connoître. Fasse le Ciel que ce soit plutôt que l'on ne s'imagine, & qu'il lui donne une dignité! si c'étoit le Gouvernement de notre Isle, je serois au comble de mes souhaits; mais il faudroit être Nostradamus pour le connoître maintenant : mais à propos de Nostradamus, envoyez-nous aussi de ces gens, qui de leurs cabinets se promenent dans la moyenne région de l'air, & qui par les habitudes qu'ils ont avec les astres, fouillent, par la permission des Dieux, dans les plus cachés secrets de nos Rois, même pénetrent jusques dans l'avenir.

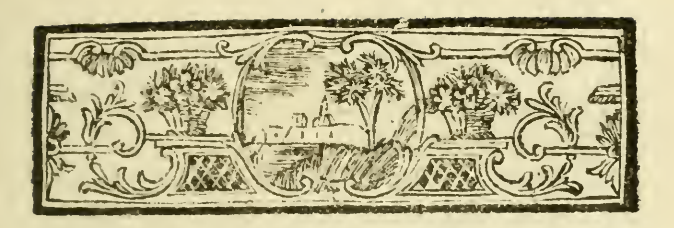
Fin de la Relation de l'Isle Invisible.

HISTOIRE de la Princesse de Paphlagonie.

A MADAME
LA MARQUISE
DE MONGLAT.

IL est difficile de ne se pas rendre à vos prieres, ayant autant d'amitié que j'en ai pour vous; & l'amitié que j'ai pour moi-même me fait aisément tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avoue ingénument que j'ai beaucoup d'amour-propre, & que les louanges que vous m'avez données après la lecture de l'Isle ont su me plaire; cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la priere que vous me faites d'écrire l'histoire de la Princesse de Paphlagonie, non pas comme elle est dans Cyrus; car d'entreprendre une même chose que Mademoiselle Scudery, il ne m'appartient pas; ce seroit donner dans un grand ridicule; & tout grand qu'est cet amour-propre, ma raison est si dominante sur lui, que je suis assuré qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laisser faire de si lourdes fautes. Il ne me fera jamais échouer que dans les Isles inhabitées, & je crois que l'on ne périt point dans de pareils écueils, puisque ceux qui viennent pour les reconnoître, tirent du péril où l'on s'est trouvé, & amenent de quoi en sortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puisque c'est vous qui m'embarquez. Il sera de cette

hiſtoire comme de ces beautés qui n'ont guere d'eſprit; pourvu qu'elles ayent de l'agrément, & qu'elles faſſent des mines, elles ſoutiennent toutes ſortes de converſations ſans parler, & les perſonnes qui les quittent vont diſant que ces mines ſignifient de jolies choſes, & qu'elles en font plus entendre que ſi elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration; mais toutes ces grimaces ne font rien ſur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point; mais de juger de mon ouvrage par le feu de mon eſprit: où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les eſprits vifs conçoivent tant de choſes à la fois, que cette confuſion de penſées, au-lieu de s'exprimer, ſe diſſipe & ſe conſomme en ſoi-même: ſi j'en dis trop, vous l'attribuerez auſſi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, & qui éblouit de ſa grande lumiere: enfin, on peut trouver de bonnes excuſes à mes fautes, puiſqu'elles partent d'un bon principe, & même de quoi me louer quand on voudra me traiter un peu favorablement. Peut-être direz-vous que je me loue trop moi-même; mais je ne le trouve pas, puiſqu'à mon gré la vivacité eſt plutôt un défaut dont je m'accuſe, que je ne la crois une qualité néceſſaire, quand elle n'eſt pas accompagnée de jugement.



HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE PAPHLAGONIE.*

LORSQUE les Perſes vinrent dans la Paphlagonie, & que Cyrus † s'en rendit le maître, tout le pays eut de la terreur, & de l'effroi des conquêtes d'un ſi grand Capitaine, ſi honnête homme, & ſi bien fait. La Reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce conquérant ne donnaſſent dans la vue de ſa fille, ou qu'il ne reſſentît lui-même les charmes de la Princeſſe; & comme ce n'étoit point des intérêts de leurs Etats que l'union de ces deux Maiſons, la bonne femme de Pa-

* C'étoit Mlle. de Vandi de la Maiſon d'Apremont.
† Mr. le Prince.

phlagonie envoya la Princeſſe ſa fille chez la Reine de Miſnie * ſa tante. La jeune Princeſſe étoit née avec beaucoup d'eſprit & de beauté; elle étoit fort aimée de ſa mere, & elle l'avoit été encore davantage de ſon pere, de qui elle tenoit la vivacité d'eſprit, & l'agrément qu'elle avoit en toutes choſes; ce qui redoubloit ſa tendreſſe pour elle par cette reſſemblance. Ce Prince avoit été un des plus braves & des plus galants hommes de ſon temps, & l'on peut dire que s'il avoit vécu, les Perſes ne feroient pas entrés dans ſon pays, ou du moins n'y auroient pas fait de ſi grands progrès, & aſſurément il eſt mort trop-tôt pour le bien de ſes Etats. Cette jeune Princeſſe, dont l'enfance avoit été chérie par ce Prince, avoit encore cultivé les commencements de ſes belles lumieres dans ſa Cour, qui étoit auſſi grande, auſſi agréable, & pleine d'auſſi honnêtes gens qu'aucune de tous les Princes ſes voiſins; mais cette Cour devint une ſolitude par ſa mort, & ce lieu reſſembloit plutôt à un Couvent par la vie que l'on y menoit, qu'à la Cour d'une grande Princeſſe : ce qui donnoit beaucoup d'ennui à ſa fille, qui s'adonnoit à toute ſorte de lecture; car c'étoit un eſ-

* La Comteſſe de Maure.

prit à qui il falloit donner toujours de l'occupation : elle apprit toutes les Langues qui étoient à la mode du temps, & convenables aux perſonnes de ſon ſexe ; & pendant que ſa mere étoit dans les Temples aux pieds des Autels, adreſſant ſes prieres aux Dieux pour la conſervation de ſes Etats, notre jeune Princeſſe tâchoit de ſe rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chez la Princeſſe de Miſnie, on admira cette jeune merveille, & tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comment elle s'étoit pu faire au point qu'elle étoit dans la ſolitude où ſa mere la faiſoit vivre, ce qui faiſoit d'autant plus admirer la beauté de ſon naturel ; mais ce que l'on y remarqua ſur-tout fut un grand éloignement pour la galanterie, quoiqu'elle aimât les eſprits galants, & qu'elle eût une délicateſſe admirable à en faire le diſcernement. Un jour un Cavalier, en lui racontant une hiſtoire, nomma l'Amour ; à l'inſtant il lui vint un vermillon aux joues beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, ce qui fit remarquer à la compagnie, que le Chevalier avoit dit quelque choſe qui avoit bleſſé ſa pudeur. Il s'arrêta tout court (car le reſpect l'interdit juſqu'à lui faire perdre la

parole) & elle remédia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuſe & la plus nouvelle. Elle reprit le diſcours en lui diſant : Hé bien, l'autre qu'a-t-il fait ? ne voulant point nommer l'amour, pour lui apprendre à ſe faire entendre ſans prononcer une choſe qui lui déplaiſoit ; de ſorte que depuis on ne parla plus que de l'*autre*, & l'amour fut banni des converſations de la Princeſſe, auſſi-bien que de ſon cœur.

Rien ne reſſemble mieux à Paris que la Ville où demeuroit la Reine de Miſnie, & rien n'étoit plus ſemblable à la place Royale qu'une place où étoit ſon palais ; c'eſt pourquoi après cette comparaiſon il ſeroit inutile d'en faire la deſcription : mais il n'en eſt pas ainſi de ſa perſonne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoit une femme grande, de belle taille & de bonne mine ; ſa beauté étoit journaliere par ſes indiſpoſitions qui en diminuoient un peu l'éclat : elle avoit un air diſtrait & rêveur, qui lui donnoit une élévation dans les yeux, & qui faiſoit croire qu'elle mépriſoit ceux qu'elle regardoit ; mais ſa civilité & ſa bonté raccommodoient en un moment de converſation ce que les diſtractions pouvoient avoir gâté par cet air mépriſant. Elle avoit de l'eſprit infiniment,

ment, un esprit capable, instruit, connoissant & extraordinaire en toutes choses. Il falloit avoir une grande politesse pour être de sa Cour : car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout sexe, s'y rendoient de tous côtés; mais quelque bonté qu'elle eût pour excuser les défauts des personnes qui venoient pour y apprendre, ses Courtisans moins charitables qu'elles n'avoient pas la même indulgence, & ainsi la crainte en bannissoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reste des mortels, & elle ne s'abaissoit pas à cette regle où l'usage assujettit les gens du commun à se régler selon les horloges; elles étoient défendues dans tous ses Etats, & on eût réputé pour insensé un homme ou une femme qui se fussent asservis à un coup de cloche: on croyoit en ce pays-là que cela choquoit tout-à-fait le bon-sens, parce que d'ordinaire on regle les cadrans sur le Soleil, & c'étoit l'ennemi mortel de la Princesse. Elle avoit coutume de dire pour s'excuser, qu'elle craignoit la chaleur, & que dès que les rayons de cet astre entroient dans sa chambre, elle se mouroit, elle s'évanouissoit; mais pour moi je crois que l'aversion en étoit réciproque, & que si le feu de l'esprit de la Princesse & celui de ses yeux se fussent rencontrés avec

célui du Soleil, ils euſſent fait un tel incendie, que le genre humain en eût ſouffert. Peut-être croyoit-elle que ce devoit être par-là que devoit commencer le déluge de feu, qui viendra à la fin du monde: peut-être auſſi notre Princeſſe, qui étoit très-éclairée en toutes Sciences, pénétroit-elle dans l'avenir par l'Aſtrologie; & par ce moyen connoiſſant le mal qu'elle craignoit de cauſer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit poſſible. Sans doute c'étoit la raiſon qui faiſoit qu'elle ne ſortoit jamais en plein midi, qu'elle ne ſe levoit qu'au coucher du Soleil, & qu'elle ne ſe couchoit qu'à ſon lever. Elle craignoit extrêmement la mort, par cette raiſon encore, à ce qu'elle diſoit, qu'elle vouloit allonger le monde tant qu'elle pourroit; & aſſurément quand elle n'auroit pas eu ce ſentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la Princeſſe Parthenie ſon amie * intime, qui avoit des frayeurs de la mort au-delà de l'imagination; il n'y avoit point d'heures où elles ne conféraſſent des moyens de s'empêcher de mourir, & de l'art de ſe rendre immortelles. Leurs conférences ne ſe faiſoient pas comme celles des autres;

* La Marquiſe de Sablé.

la crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhension que le vent ne fût trop sec, ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fût aussi tempéré qu'elles le jugeoient nécessaire pour la conservation de leur santé, étoit cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On seroit trop heureux si on pouvoit trouver de ces billets, & en faire un recueil; je suis assuré que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre, des précautions jusques au temps propre à faire des remedes, & des remedes même dont Hippocrate & Gallien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science; ce seroit une chose fort utile au Public, & dont les Facultés de Paris & de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manieres; car c'étoient des Princesses qui n'avoient rien de mortel que la connoissance de l'être dans leurs écrits; on apprendroit toute la politesse du style, & la plus délicate maniere de parler sur toutes choses. Il n'y a rien dont elles n'ayent eu connoissance: elles ont su les affaires de touts les Etats du monde, par la participation qu'elles y ont eue de toutes les intrigues des particuliers, soit de galanterie ou d'autres cho-

ſes où leurs avis ont été néceſſaires, tantôt pour appaiſer les brouilleries & les querelles, tantôt pour les faire naître ſelon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer. Enfin, c'étoient des perſonnes par les mains deſquelles le ſecret de tout le monde avoit à paſſer. La Princeſſe Parthenie avoit le goût auſſi délicat que l'eſprit : rien n'égaloit la magnificence des feſtins qu'elle faiſoit; tous les mêts en étoient exquis, & ſa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'eſt de leur temps que l'écriture a été miſe en uſage : auparavant on n'écrivoit que les contrats de mariage, & des lettres il ne s'en entendoit point parler; ainſi nous leur avons l'obligation d'une choſe ſi commode pour le commerce. Cyrus vint en Miſnie, & s'adonna à rendre viſite très-ſoigneuſement à la Reine de cette contrée; la Princeſſe de Paphlagonie qui étoit avec elle ne lui déplut point, il aimoit fort ſa converſation. Comme ce Prince étoit fort jeune & fort enjoué, un ſoir il vint chez la Princeſſe habillé en femme; car de ce temps-là on s'habilloit en maſque auſſi-bien qu'en celui-ci. Sous cet habit trompeur, il embraſſa la Princeſſe de Paphlagonie, & ſe jouant avec elle comme auroit pû faire quelqu'autre Prin-

ceſſe, puis il ſe démaſqua; elle en demeura tranſie à un tel point, qu'elle en penſa mourir, & Cyrus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en laquelle il n'avoit point cru manquer au reſpect qu'il lui devoit: elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la Reine Gelatille * : il eſt bon d'expliquer qui étoit cette Reine. Gelatille étoit une veuve, qui, depuis la mort de ſon mari, étoit venue habiter la Ville de Moriſate †, c'eſt le nom de la Capitale de Miſnie. Comme le Royaume de cette veuve étoit dans un pays ſi éloigné & ſi barbare, qu'elle n'avoit vu le monde, elle le cherchoit avec empreſſement; & pour en être plus proche, par la permiſſion de la Reine, elle logeoit dans un coin de la place du Palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde: elle avoit de beaux yeux & un beau teint; mais elle étoit fort maigre, & elle avoit un air fort étourdi, qui faiſoit juger, auſſi-bien que ſa conduite, de ſon peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeuneſſe à la Cour ne bougeoit de chez elle depuis

* Madame la Comteſſe de Fieſque, qui ſe nommoit Gelone d'Harcourt.

† Paris.

le matin jusques au soir; on y vivoit sans respect, dînant & soupant avec elle quand il y avoit de quoi; car bien qu'elle ne fût pas dans une grande opulence, elle en avoit assez pour maintenir sa dignité. Dans son déréglement, qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand désordre, elle conservoit néanmoins sa majesté dans son train; & entre ses principaux Officiers, elle avoit un Chancelier * qui étoit une aussi bonne tête qu'elle. Comme elle faisoit sa cour chez la Princesse, tous ses Courtisans suivoient son exemple, & le Chancelier devint amoureux de la Princesse de Paphlagonie à un tel point, qu'il s'en rendit le jouet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva devant la porte de la Princesse, poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort; il tenoit dans sa main un espece de manifeste pour justifier l'homicide de soi-même, par sa cause; & comme cette folie lui avoit encore assez laissé de sens pour respecter la Princesse, ce manifeste étoit écrit en Grec, afin que tous ceux qui l'expliqueroient le fissent d'une maniere moins passionnée qu'il n'eût fait lui-même, sachant bien

* De Lionne, Président de la Monnoie.

que les termes tendres & amoureux lui déplaisoient; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement. Enfin, il lui vouloit plaire en tout. La Reine de Misnie eut soin de le faire emporter à son logis, & donna charge qu'on tâchât de le guérir. Cette aventure fit fort rire toute la Cour, & Cyrus se servit bien de ce sujet pour faire la guerre à la Princesse de Paphlagonie. Elle en rougissoit comme si c'eût été Cyrus qui se fût poignardé pour elle. Je crois que maintenant ceux qui voyagent en ce pays-là, en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'étoile de la Reine Gelatille; on ne parloit que d'elle & des siens, il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelque aventure chez elle, ou pour elle, dont toutefois pas une n'étoit héroïque. Un certain Chevalier * jeune & étourdi comme elle, en devint amoureux; assurément cela se pouvoit, car elle avoit beaucoup de choses aimables parmi tout ce que j'en ai dit. Ce Chevalier ne lui déplut point. Un Prince de ses cousins, qui lui étoit obligé de sa fortune, prenant grand intérêt à la conservation de la sienne, fit son possible pour lui faire

* Mr. le Comte de Grammont d'aujourd'hui, alors le Chevalier de Grammont.

connoître l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle, dans la crainte qu'elle ne l'épousât. Je ne sais si elle le redit au Chevalier, ou s'il l'apprit d'ailleurs. Le Chevalier l'envoya appeller, & lui donna rendez-vous sur le rempart de la ville où le Prince se rendit. C'étoit en hyver. Comme le Chevalier arriva, d'abord il s'excusa de son retardement sur quelque indisposition; ensuite il lui dit que le feu de son amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle, qu'il ne se pouvoit aider ni de ses pieds, ni de ses mains; qu'il falloit qu'il s'allât chauffer devant que de se battre. L'autre qui ne passoit pas pour le plus grand Héros de ce temps, le contrefit fort à l'égard du Chevalier, il le menaça, il lui dit plusieurs paroles outrageantes, & il s'en alla rendre compte de son démêlé à la Reine, qui depuis fut dégoûtée de son amant. Cet aventure fit oublier celle du Chancelier, qui se guérit de ses blessures.

Dans ce temps-là il vint en cette Cour un Prince Italien *, très-beau & très-bien fait. Après avoir rendu ses premiers devoirs à la Reine de Misnie, il s'alla échouer comme les autres chez la Reine Gelaille; il en devint amoureux, ce qui donna

* Mr. le Comte de Fiesque.

beaucoup de divertiſſement au public; car les Italiens étant fort galants, il n'y avoit jour qu'il ne fît voir choſe nouvelle : on couroit la bague, les têtes & le faquin; on faiſoit des carouſels; il donnoit mille ſérénades, & toujours de différentes manieres. La Princeſſe de Paphlagonie regardoit ces divertiſſements avec plaiſir; ſongeant avec une ſatisfaction intérieure combien elle étoit heureuſe de voir cela pour une autre, puiſqu'elle auroit été au déſeſpoir ſi on en avoit autant fait pour elle, ayant une vraie horreur pour les amants. Pour la Reine de Miſnie, le récit de toutes ces choſes la divertiſſoit, & le plaiſir d'en parler avec Parthenie (dans ſes lettres s'entend); car le moindre zéphyr qu'elle eût ſenti à la fenêtre elle l'eût trouvé une tempête, ou un grand orage. Ce Prince fit venir des Comédiens de ſon pays, qui repréſentoient les plus belles pieces du monde, en muſique, & avec des machines, dont on n'avoit point encore vu de pareilles. Il avoit infiniment de l'eſprit; il étoit adroit à toutes ſortes d'exercices; il écrivoit bien, ſe connoiſſoit en Vers, & en faiſoit de fort agréables : il n'y avoit paſſions qu'il n'eût eues avant celle de l'amour; il ſembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre, & pour ſe

mieux faire aimer, que cela étoit arrivé ainsi; car il avoit aimé toutes sortes de danses, toutes les courses dont j'ai parlé, tous les jeux d'exercice, ceux des cartes & des dez; même je pense que cela avoit été jusqu'aux jeux de la merele, de la poule & du renard, tant il portoit loin les choses. Pour la poésie, il en avoit été fou aussi-bien que de tous les vieux livres: il n'ignoroit pas une langue: il avoit aimé la peinture, & il avoit la connoissance des tableaux, celle des fleurs, des plantes & des médailles, même des papillons & des coquilles. Il connoissoit la sculpture: il avoit aimé les bâtiments, les jardinages & les fontaines; il avoit eu la curiosité des meubles & des pierreries, & toutes ces choses avoient succédé les unes aux autres, quand l'amour pour la Reine Gelatille vint à son tour. Il n'y avoit que l'astrologie dont il n'avoit point eu de connoissance, & sa fortune le fit assez connoître; car s'il eût connu l'avenir, il auroit évité toutes les disgraces qui lui sont arrivées. Gelatille l'aimoit extrêmement, & cela est facile à croire, puisque par-dessus toutes ces bonnes qualités, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de chose pour elle. Leurs amours durerent long-temps, & cette longueur les di-

minua. Ils entrerent en jalousie l'un de l'autre à un tel point, qu'ils se querellerent souvent, & même je ne sais s'ils ne s'étoient point battus; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne se mariassent ensemble sans s'aimer, car pour lors l'amour étoit tout passé. Elle s'en alla demeurer au pays de son mari, ce qui fâcha fort toute la jeunesse de cette Cour; les plaisirs finirent presque en même-temps. Cyrus poursuivit ses conquêtes, & le Roi de Misnie * s'étant attaché à ses intérêts aussi-bien que le Prince Italien, ils le suivirent. L'Histoire de Perse fait assez mention de ses conquêtes, & du progrès de ses armes, sans que j'en parle; c'est pourquoi je demeurerai toujours à nos Dames. La Princesse Parthenie s'éloigna de la Cour, & s'en alla demeurer parmi un nombre de Vierges qui s'étoient retirées pour servir les Dieux; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un Monastere : là elle conversoit quand elle vouloit avec ses Dames, & quand elle vouloit aussi, elle voyoit ses amies. Pendant le voyage du Roi de Misnie, la Reine sa femme alloit quelquefois se retirer avec elle, dont la Princesse de Paphlagonie étoit au désespoir, n'y

* Mr. le Comte de Maure.

ayant jamais eu une vertu si libertine que la sienne : la clôture lui étoit insupportable, aussi-bien que le silence : jamais personne n'aima tant à parler qu'elle, aussi s'en acquittoit-elle admirablement bien. La Reine de Misnie étoit fort éloignée de la dévotion, & ainsi elle ne confirmoit pas la Princesse Parthenie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir dévote. Je dis de le devenir, car je sus qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée, espérant cet effet du bon exemple. Assurément le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentiments ; c'étoit une société de personnes d'une vertu & d'un mérite tout extraordinaire, qui causoit même de l'envie aux gens du siecle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette assemblée. Un grand mérite ne s'aquérant pas pour le vouloir acquérir, & la vertu étant un effet de la grace, ne l'a pas qui veut.

Le Prince Italien fut tué dans les guerres de Cyrus, ce qui causa beaucoup de douleur à la Reine Gelatille : quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers moments. Elle se retira en Italie dans les Etats

de ſon mari. Ce fut-là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande * qui avoit épouſé par amour un ſoldat eſtropié de la garniſon d'une des places de ſon mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune : cela ſe peut croire aiſément par ceux qui auront oui-dire que le diable même étoit beau dans ſa jeuneſſe. Cette créature plaiſoit par ſa gentilleſſe ; car il me ſemble que le mot de beauté ou d'agrément ſeroit profané pour elle. Cette gentille Dame danſoit & chantoit bien ; elle jouoit du luth : elle avoit enfin force qualités qui la faiſoient ſouffrir dans les bonnes maiſons, même chez les plus Grands. Elle s'amouracha de ce pauvre ſoldat, parce qu'il étoit jeune, & qu'il avoit de l'eſprit : elle en avoit auſſi ; mais ſon eſprit étoit peu délicat, & ſans lumieres, & elle étoit encore aveuglée de la paſſion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien ſon amant avoit l'eſprit de travers. Cette inclination ſe fit en un village où il étoit allé prendre l'air pour ſe remettre de la bleſſure dont il étoit eſtropié. Pour elle, elle étoit à la maiſon des champs de ſon pere, qui eut cette amour déſagréable, & qui défendit

* Madame de Frontenac.

ſa maiſon au ſoldat ; même elle n'oſoit plus aller danſer ſous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la nuit, ils s'en allerent, & depuis ils ne bougerent de chez la Reine Gelatille. Le mari ſe fit ſoldat dans le château où demeuroit cette Princeſſe, qui prit ſa femme en ſi grande amitié, que fermant les yeux à ſa naiſſance, elle la fit la principale perſonne de ſa Cour : elle l'habilla en femme de qualité, ce qui la déguiſa fort ; cet habit étoit ſi oppoſé à ſon air, qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gelatille, que l'on ne la connoiſſoit plus ; & d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour ſon mari ſe tourna en une ſi grande haine, qu'elle ne le pouvoit plus ſouffrir : cependant le Chevalier dont j'ai parlé, ne ſachant où donner de la tête en ſon pays, ſe fit bandit ; il courut long-temps ſur la mer, & fit toutes ſortes de métiers ; enfin, ſachant que le mari de la Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie ; & comme

Une flamme mal éteinte
Eſt facile à rallumer,

la Dame dont je n'ai pu trouver le nom, non plus que celui de ſon mari dans tous

les livres où j'ai vu cette hiſtoire, ni même de quel pays ils étoient, tant ils ont été peu remarquables : cette femme, dis-je, obligea la pauvre Gelatille à épouſer le Chevalier, & à s'en aller ſur les mers avec lui, par le ſeul intérêt que par ce moyen elle quitteroit ce ſoldat qui lui étoit devenu un mari inſupportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maîtreſſe qui l'aimoit comme ſon amie, & quelle pitié on doit avoir de la pauvre Gelatille. Pour moi j'avoue qu'elle m'en fait beaucoup, & qu'encore que l'on ne s'affectionne point aux perſonnes que l'on n'a jamais connues, je ne ſonge point à cette hiſtoire ſans ſentir pour elle de la compaſſion, au-lieu que je ſens un grand mépris pour l'autre, que même cela iroit aiſément à l'averſion, tant je trouve dans ſon procédé de ſentiments bas, & de marques d'une méchante ame, & d'un cœur peu reconnoiſſant. La Princeſſe de Paphlagonie voyant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ſes Etats, & que ſa mere étoit morte, ſe crut obligée de s'en retourner : elle devint Reine, quoique nous l'appellions toujours Princeſſe, & on la vint querir avec un équipage auſſi pompeux que l'on en ait jamais vu en Paphlagonie. Je crois, ſelon ce que j'en ſais, que ceux qui la ve-

noient querir, étoient vêtus à peu près comme les Polonois lorſqu'ils vinrent querir leur Reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier, c'étoit une certaine calêche doublée d'un brocard d'or, argent & bleu, & attelée de ſix cerfs pies. La Princeſſe qui avoit toujours été nourrie à craindre le chaud & le froid par la Reine de Miſnie, s'écria : *Seigneur Dieu! me veut-on faire mourir, de m'envoyer une telle voiture? il vaudroit autant que j'allaſſe à cheval*; ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'inſtant on lui fit voir une litiere de cryſtal de roche, ce qui la ſatisfit fort. Les adieux de la Reine ſa tante & d'elle furent *du dernier tendre*. Pour moi je m'imagine que ſa tante lui dit : *Ah, petite! ah, mignonne! le moyen de vous quitter; mais au moins on vous écrira. Il faudra ſonger pour ſe mettre l'eſprit en repos, que nous ſommes enrhumées toutes deux : que vous êtes là-haut dans votre lit, & moi dans le mien* : & je m'imagine encore que la Princeſſe lui répondoit : *En effet, il faut bien croire cela, Madame; car autrement on ſeroit au déſeſpoir*. Elle partit, & elle fut reçue dans ſes Etats avec des applaudiſſements non pareils; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient ſous les armes, ni la quantité de chars

qui vinrent au-devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un livre où sont tous les vers que l'on fit pour elle, & les devises qui étoient par-tout. Un de ses serviteurs les recueillit, & les augmenta de quelques épigrammes, ayant un talent particulier pour cela. Un des beaux esprits de ce temps, & qui est de l'académie, les a traduits. Rien n'étoit égal à la joie de ses peuples, ni à sa prospérité. Elle dormoit quinze heures, & ne donnoit ses audiences qu'aux flambeaux; sa chambre & un grand nombre d'autres que l'on passoit pour y arriver, étoient éclairées de mille lustres plus beaux, à ce que je crois, que ceux que nous voyons maintenant. Elle ne vivoit que de consommés, ne mangeoit que des ortolans, & d'autres viandes de cette délicatesse, & beaucoup de confitures, car elle les aimoit fort: elle étoit toujours couchée sur un lit de repos, d'où elle ne levoit sa tête, qui étoit sur mille petits oreillers, pour personne: elle ne sortoit point : dès que l'on l'importunoit, elle faisoit sortir le monde, & envoyoit querir qui il lui plaisoit; mais hélas! il lui survint un embarras qui lui causa bien du chagrin. Le Chevalier étant couru par d'autres bandits qui étoient les plus forts, fut obligé de s'échouer dans

un port de Paphlagonie, où ayant pris terre avec ſa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y paſſoit, & de la Reine; on leur conta la vénération qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature, que nous n'avons point nommée, mais qui ne ſera que trop remarquable par ſes méchancetés, dit qu'il falloit troubler ſes Etats, & en profiter; & s'adreſſant à ſa troupe: *Laiſſez-moi faire*, s'écria-t-elle. Compoſant des placards contre la Princeſſe, elle les envoya afficher par-tout. La Princeſſe qui eſt fort prompte, & qui n'aime pas qu'on lui manque de reſpect, fit châtier quelques-uns de ceux qui s'en trouverent ſaiſis, quoiqu'ils n'en fuſſent pas coupables; & comme elle vit que l'inſolence continuoit, elle continua les châtiments de même. Cela ſouleva les eſprits, & il ſe fit quelque maniere de révolte. Le bandit & ſa ſuite ſe mirent à la tête des rebelles; & ces troubles durerent quelque temps, pendant que la Princeſſe envoya demander du ſecours à ſes alliés. Il y avoit long-temps que les Amazones deſiroient de s'allier avec elle, & même il y avoit un Ambaſſadeur de la part de leur Reine, à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-temps. La Reine des Amazones * vint

* MADEMOISELLE.

avec des troupes fort lestes & fort aguerries; elle tailla en pieces tous ces révoltés, chassa les conjurés hors de la Paphlagonie, & notre Princesse demeura sur son trône triomphante de tous ses ennemis. Le bandit & sa troupe s'embarquerent, & continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoient des gens qui ne respiroient que feu & flamme, & qui ne pouvoient demeurer en un lieu où régnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles. Ils jugerent que c'étoit un parti à prendre pour eux, ils se rembarquent, & ils y parviennent; mais incontinent après leur arrivée, la paix se fit, ce qui les embarrassa extrêmement; néanmoins ils n'y furent pas long-temps qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit-là une maniere de Ministre de ce Roi de Thrace *, qui avoit fait sa fortune dans les derniers troubles, & qui étoit bien-aise de donner des marques de son élévation en toutes choses: même pour imiter les Souverains, il se faisoit bâtir un serrail; & comme d'ordinaire ces lieux-là sont remplis d'esclaves de toutes nations, il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des

* L'Abbé Fouquet.

gens qui eussent quelque politesse. Il entendit parler de ces étrangers nouvellement arrivés; & les jugeant propres à le servir, il les envoya querir, & leur communiqua son dessein. Ils accepterent cette commission avec la plus grande joie du monde, ne sachant plus où donner de la tête, & on leur donna le gouvernement de ce serrail. Cet emploi nous paroît une chose bien odieuse; mais en un pays où l'on ne connoissoit point le Christianisme, & où la coutume étoit d'avoir quantité de femmes, cela étoit une chose ordinaire. Il faut pourtant avouer que c'étoit une étrange réduction, après avoir commandé dans un grand Etat comme Gelatille, de Reine se voir réduite à servir des personnes si inférieures. Quand cette nouvelle vint à la Princesse de Paphlagonie, elle en fut fort étonnée. Quelque sujet qu'elle eût de ne pas aimer ces gens-là, elle eut pitié du Bandit, & de la Reine, de s'être laissée entraîner à une si abjecte condition, par les mauvais conseils de la créature qui les avoit ainsi perdus. Cette malicieuse femme n'y trouva pas son compte elle-même : après avoir jetté la Reine dans cet abyme, elle commença à se vouloir séparer d'elle; elle la voyoit quelquefois; mais elle alloit blâmant la

conduite qu'elle lui avoit inſpirée. C'eſt proprement comme mettre les gens dans un bourbier, & les y laiſſer. Depuis, pour ſe faire une autre ſociété, cette femme s'attacha à une cabale de Thraciennes qui demeuroient auparavant ſur la frontiere; en ſorte que la derniere guerre avoit pillé leurs biens, & les avoit chaſſées de leurs maiſons. Ces Dames de campagne * avoient de l'eſprit; mais l'âge & leurs déplaiſirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fâchées, ne ſachant par où ſe faire valoir. Elles avoient quelque choſe d'agréable dans la converſation; car elles étoient fort railleuſes, & cela plaît quelquefois. De ſorte qu'elles attiroient du monde chez elles, ſe faiſant aimer de peu, & haïr de beaucoup. Voilà la maniere dont elles ſe firent connoître. Elles avoient de la vertu; mais elles croyoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, & elles mépriſoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts ſi elles n'en avoient pas, ou les exagérant pour peu qu'elles en euſſent: enfin, elles critiquoient tout le monde, &

* Mad. de Schomberg, qui étoit d'Aumale, & Madame d'Harcourt ſa ſœur.

on leur rendoit la pareille. La Dame ſans nom commença à renier Gelatille, & à blâmer ſes deſſeins, auſſi-bien que ces autres Dames avec qui elle s'étoit aſſociée; mais pourtant le beſoin qu'elles eurent du Miniſtre, fut cauſe qu'elles la viſiterent, non pas dans le ſerrail; car bien qu'elle en prît le ſoin, elle n'y demeuroit pas. Quand on diſoit à ces Dames qu'elles hantoient des perſonnes moins auſteres qu'elles, elles s'en défendoient fort, ayant pour coup ſûr de chercher leur compte, & puis de ſe moquer des perſonnes qui le leur faiſoient trouver. Elles s'aviſerent de faire des railleries de la Princeſſe de Paphlagonie. Rien n'eſt plus éloigné des belles ames que d'envier la proſpérité des autres, & quelquefois en cherchant le foible de ſes ennemis, on montre le ſien. Elles en firent de même; car elles ne purent trouver de foibleſſe en la Princeſſe, & ne firent que montrer leur mauvaiſe volonté, & l'envie ſecrete qu'elles avoient de ſa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, & à mettre le Miniſtre dans ſes intérêts pour fournir aux fraix de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a de coutume de faire toutes les choſes d'éclat : mais leur deſſein ayant été divulgué, le bruit

en vint jusqu'à la Reine des Amazones, qui en donna avis à la Princesse de Paphlagonie. Elle lui manda qu'elle ne se mît point en peine, qu'elle la tireroit de cette affaire, aussi-bien que de l'autre; qu'il étoit au-dessous d'elle de demeurer sur la défensive avec des personnes si inégales; qu'elle y donneroit remede dans le principe de ses mauvais desseins, & en empêcheroit le progrès de hauteur & d'autorité. La redoutable Amazone envoya un Ambassadeur au Roi de Thrace pour lui faire des plaintes de son Ministre & de Gelatille. Cette généreuse Reine & le Roi de Thrace avoient liaison ensemble, leur traité de paix & d'alliance ayant été renouvellé depuis peu. Le Roi envoya querir le personnage; & lui faisant la réprimande qu'il méritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la Reine des Amazones, pour la satisfaire sur toutes les choses en quoi il auroit pu manquer envers la Princesse de Paphlagonie, laquelle par ce moyen eut la satisfaction que la Reine des Amazones lui avoit fait espérer. Gelatille & les autres voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la miséricorde de la Princesse de Paphlagonie; & pour cela em-

ployerent la Princeſſe Aminte *, amie particuliere de notre héroïne. Aminte partit de Thrace, elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joie à la Princeſſe, qui la reçut avec tout l'accueil imaginable : elle la régala de tous les plaiſirs qui ſe peuvent imaginer. Elle crut bien qu'Aminte avoit quelque propoſition à lui faire ; car cette Princeſſe avoit un eſprit de pacification, & portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une perſonne aimable & aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien, & qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'eſprit, qui ſe faiſoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne ſe peuvent exprimer. Jamais perſonne n'a mieux ſu qu'elle, conſerver l'affection de ceux qui étoient le plus mal enſemble, ni être ſi bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien ſans elle : les maiſons qu'elle ne vouloit pas honorer de ſes viſites, étoient déſertes & décriées : enfin ſon approbation ſeule faiſoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; & pour bien débuter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle

* Mad. de Montauzier.

d'elle. C'eſt une choſe qui ſemblera difficile à croire ; (mais je l'ai ſu de fort bonne part :) elle étoit fille de la Déeſſe d'Athenes * qui vivoit en ce temps-là, & qui fut adorée dès ſon vivant. Cette déité étoit ſi honnête, ſi ſavante & ſi ſage, que c'eſt ſans doute ce qui a donné ſujet à la fable de dire, qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, & qu'elle avoit toujours été fille. Toute révérée qu'elle étoit, elle s'humaniſoit quelquefois : elle écoutoit les prieres & les vœux d'un chacun, & y répondoit à toute heure ſans diſtinction de la qualité, mais bien de la vertu, & ſouvent ſans qu'elle en fût requiſe. Lorſque des perſonnes profanes ont eu la témérité d'entrer dans ſon temple, elle les en a chaſſées avec toutes les fulminations dignes d'un tel ſacrilege, & leur a donné toutes les malédictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perverſité de leur naturel par la crainte, puiſqu'à ſa vue ils ne s'étoient point rendus à ſa douceur ; jamais il n'y en eut de pareille : pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athenes pour la voir, ſi cela ſe pouvoit encore ; car je me perſuade que j'au-

* Mad. de Rambouillet.

rois grande ſatisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le ſoleil ne pénetre point, & d'où la lumiere n'eſt pas tout-à-fait bannie. Cet antre eſt entouré de grands vaſes de cryſtal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui ſont auprès de ſon temple, pour lui produire ce qui lui eſt agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les perſonnes qu'elle aime; ſes regards ſur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore force livres ſur les tablettes qui ſont dans cette grotte; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confuſion lui déplaiſant & le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'eſt d'ordinaire éclatante que dans ſon courroux, lorſqu'elle lance les tonnerres; celle-ci n'en a jamais, c'eſt la douceur même. La dévotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon ſujet pour en parler; mais je ſuis aſſurée que je n'ennuyerai point le Lecteur en parlant d'une choſe ſi adorable.

La divine Aminte ſa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne manqua point de parler à la Princeſſe

du ſujet qui l'amenoit. La Princeſſe lui répondit que la Reine des Amazones l'ayant traité ſi obligeamment dans tout le cours de ſes affaires, elle ne pouvoit rien répondre ſans lui en donner part. Elle dépêcha en toute diligence vers elle, & lui fit ſavoir les propoſitions. La Reine manda que quelque égard que l'on dût avoir pour toutes les choſes dont Aminte ſe mêloit, la Princeſſe ne devoit rien écouter ſur ce chapitre, & que l'on ne devoit jamais parler de ces perſonnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, & qu'il falloit les enſevelir dans un oubli éternel. Aminte reçut avec beaucoup de reſpect la réponſe de la Reine des Amazones, & fut ſatisfaite du procédé de la Princeſſe; car elle entendoit raiſon mieux que perſonne du monde.

Alors il y avoit en Syrie un Roi de Damas, * qui s'étant marié par une aventure bizarre à une Princeſſe des Celtes, envoya un Ambaſſadeur à la Princeſſe de Paphlagonie lui donner part de ſon mariage, à cauſe de la parenté qui étoit entr'eux. L'Ambaſſadeur lui contant com-

* M. de Thianges, de la Maiſon de Damas, qui avoit épouſé Mlle de Mortemart, déſignée ici ſous le nom de *Galathée.*

me la chofe s'étoit paffée, lui difoit que fon maître voyageant comme un Chevalier errant dans un pays fi éloigné du fien, rencontra cette Princeffe qui avoit nom Galathée, & qu'à l'inftant il en étoit devenu amoureux; auffi étoit-elle d'une exquife beauté. Son pere *, qui étoit Roi des Pictes, peuples des plus éloignés des Celtes, avoit beaucoup d'enfants, & elle n'avoit jamais été l'inclination de fa mere; de forte que l'un & l'autre furent bien-aifes de donner au Roi de Damas la fatiffaction qu'il defiroit. Il la vit, il l'aima; le mariage fut réfolu, & il l'époufa en vingt-quatre heures. Sa condition plaifoit à Galathée, l'extérieur de fa perfonne lui revenoit moins; & pour les bonnes & mauvaifes qualités de fon ame, elle ne les pouvoit connoître en fi peu de temps. Elle eût bien defiré que la chofe n'eût pas été fi précipitée; mais je crois que la raifon qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoiffance qu'elle avoit de l'amour d'un Prince des bords de la Garonne. † Ce Prince étoit jeune, bien fait, en grande eftime, puiffamment établi par les belles Charges qu'il avoit

* Le Duc de Mortemart.

† Mr. de Candale fils.

auprès du grand Empereur des Celtes, *
& possédoit les plus belles maisons du
monde, & dans le voisinage du pere de
Galathée. Il commandoit pour lors les
Armées de son pere, pour mettre à la raison quelques Villes qui s'étoient révoltées
contre lui. Je ne sais si Galathée étoit fort
assurée de l'épouser; mais la simple espérance qu'elle en avoit lui sembloit plus
avantageuse que le parti qui se présentoit.
Pour éloigner ce mariage, elle se servit de
tous les moyens qui lui furent possibles.
Voyant que tous lui avoient manqué, &
étant devant celui qui étoit proposé pour
recevoir leur foi, elle dit qu'ils étoient
parents: je pense qu'elle ne dit pas au degré défendu, puisque cela n'a été résolu
qu'au Concile de Trente; mais assurément il y avoit quelque regle dès ce temps-là que nous ne savons point. Comme on
l'appelloit, elle surprit fort la compagnie,
& son pere & sa mere plus que tout le reste.
Je pense que l'époux ne le fut pas moins,
car en Damas on n'est pas accoutumé à
de semblables traits. Son pere & sa mere
la gronderent, & tournant la chose en
plaisanterie tâcherent de la faire prendre
ainsi à sa Majesté Damasquine. Ce Prince

* Le Roi de France.

avoit fort peu de politesse, & il avoit si peu été parmi les Celtes qu'il n'avoit pu en prendre les mœurs. Quoique sa femme eût bien du regret à quittter son pays, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir son mari, qui lui faisoit honte, & s'il eût voulu s'en aller seul, elle en eût été bien-aise; mais il ne voulut pas. Ils partirent; & comme ils furent près de ses Etats, un Prince son beau-frere vint au-devant d'elle qui lui fit la révérence. Elle lui fit une petite inclination de la tête, & ne le salua pas, quoique ce fût la mode du pays. Lorsqu'elle fut arrivée dans son palais, au-lieu de se montrer à ses sujets, elle se mit sur son lit avec son masque, & ne l'ôta point de tout le jour, même les jours suivants elle le mettoit souvent. Quand ses belles-sœurs la vinrent visiter, elles la trouverent sur un lit qui filoit sa quenouille. On dit qu'en Damas l'usage est d'aller mener les Dames, qui vous viennent voir, dans leur chambre. Galathée ne prit point cette peine. Se tournant vers ses belles-sœurs : *Vous êtes nées céans*, leur dit-elle, *vous en savez mieux les êtres que moi qui y arrive; c'est pourquoi allez en vos chambres, vous en savez le chemin.* Elle vécut dans ce Royaume les premieres années avec une

grande hauteur, n'en voulant apprendre, ni la langue ni les coutumes; cela fini, elle les apprit, & se fit aimer des sujets de son mari. Voilà la relation que l'Ambassadeur de Damas fit à la Princesse de Paphlagonie, qui eut plus de joie de la fin que du commencement de cette aventure, étant bien-aise de la satisfaction qu'avoit alors le Roi son cousin, & ayant été en inquiétude des peines qu'il avoit eues dans le commencement de son mariage. A la vérité on pourroit excuser la Reine sa femme de s'être ainsi masquée dans son avénement à la Couronne, parce que les Damasquines ont le regard rude, & possible craignoit-elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder ne lui écorchassent le teint, qu'elle avoit beau par excellence, & qu'elle conserva toujours avec soin. Quand on fait les choses sur quelque fondement, encore cela est-il excusable; mais il lui arriva un accident peu de jours après, qui causa bien du chagrin au Roi son mari. Elle étoit allée à la promenade sur un de ses chevaux de manege; se promenant dans un bois, le sentier n'étoit pas droit, elle donna un coup de canne à son cheval, qui l'emporta comme dans une carriere; il sautoit les hayes, les fossés & les buis-

ſons, & la Reine ayant eu peur tomba ſur des épines ; elle avoit oublié alors à mettre ſon maſque, & elle eut le viſage, la gorge & les bras un peu écorchés, elle en fut quitte pour cela. Mais puiſque nous ſommes ſur les Ambaſſades, il eſt bon d'ajouter encore une particularité qui ne ſera peut-être pas des moins conſidérables de cette hiſtoire Paphlagonique. Il revint un Ambaſſadeur extraordinaire, que notre Princeſſe avoit envoyé en grande diligence vers la Reine Uralinde *, pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à ſon voyage, ce qui étonnoit fort toute la Cour de Paphlagonie, parce qu'il mandoit dans toutes ſes lettres qu'il partiroit au plutôt pour s'en revenir, & que le Royaume d'Uralinde n'étoit pas exceſſivement éloigné de Paphlagonie : enfin, à ſon retour la Princeſſe lui demanda le ſujet d'un ſi long retardement, & il lui dit, que le lendemain de ſon arrivée, il avoit vu la Reine, qui l'avoit reçu avec tous les honneurs poſſibles, & avec toutes les marques d'un grand reſpect, & d'une grande affection pour elle ; que le même jour elle lui avoit pro-

* Madame de Monglat, de la Maiſon de Hurault de Chiverny.

mis de le dépêcher au plutôt, & de donner à la Princesse toute la satisfaction qu'elle pouvoit desirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée ; mais que depuis ce temps-là ayant sollicité ses dépêches & son audience de congé, on l'avoit toujours remis de jour à autre sans lui en dire la raison : qu'enfin, avec bien de la peine, il avoit découvert que le jour de sa premiere audience cette Reine ayant été jouer, (ce qu'elle faisoit tous les jours) elle avoit perdu, & s'étoit mise dans l'esprit que l'Ambassade & l'Ambassadeur lui avoient porté guignon ; de sorte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revînt depuis, parce qu'elle gagna, & qu'elle eut peur de perdre sa bonne fortune par une seconde vue de ce visage qui l'avoit choquée ; & comme sa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui causa le long retardement. Au bout de ce temps, la Reine ayant été pressée au sortir du jeu de l'expédier, elle avoit répondu : *J'y consens, aussi-bien je suis en malheur :* & dès qu'il avoit eu sa réponse, il étoit parti à l'instant. La Princesse le questionna fort de la beauté du pays, & de la demeure de la Reine. Il lui dit que le pays étoit fort beau, & que sa maison étoit admirablement belle ; mais que si quelqu'un y eût

voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en ayant point de parfaits, elle faisoit mettre ces critiques-là en prison. La Princesse lui demanda si la maniere de s'habiller dans la Cour d'Uralinde étoit semblable à celle de Paphlagonie; il répondit qu'il y trouvoit peu de différence, que cette Reine étoit toujours superbement vêtue, qu'elle avoit des assortiments de toutes sortes de pierreries d'une beauté extraordinaire; qu'elle avoit une affection fort vive pour les bijoux; enfin, que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art que des beautés de la nature. Il ajouta, qu'il avoit remarqué qu'en donnant sa main à baiser, elle montroit son coude, ce qui l'avoit surpris d'abord; mais que le considérant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté si extraordinaire, qu'il avoit jugé qu'elle avoit raison. Il lui dit encore, que comme il hantoit les Dames de la Cour de cette Reine, parce qu'il avoit été assez long-temps inutile pour chercher ce divertissement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie sur l'ajustement de la Reine, quelqu'un lui avoit répondu : Vraiment elle n'est pas toujours ainsi, elle est quelquefois quinze jours sans

changer de linge, avec une robe graſſe, des rubans ſales, les cheveux dans la même négligence, faute de ſe peigner; & le tout de peur de changer ſa fortune au jeu, ſon ſcrupule étant ſi grand qu'elle fait garder juſqu'aux épingles dont elle étoit vêtue le jour qu'elle a gagné; & s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute ſa Cour ſeroit en conſternation; qu'au reſte, c'étoit la meilleure femme du monde, & que ſes peuples l'adoroient; qu'elle étoit bonne & familiere; qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, & l'avoit fort agréable dans la converſation. Il n'y a qu'au jeu, diſoit le chef de l'Ambaſſade, où elle n'eſt pas toujours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, & les fait ſouvent manger avec elle; car elle n'aime pas à garder ſa gravité en mangeant. Sa table eſt ſervie magnifiquement; mais, Madame, il y a bien des mêts dont Votre Majeſté ne mangeroit pas. Et quoi, dit la Princeſſe? Des gigots de moutons à l'ail, répondit l'Ambaſſadeur, des barberobert, des pigeons à la poivrade, des canards à la dodine, des pâtés froids, des pigeonneaux en compote, le tout fort poivré & aſſaiſonné avec oignons ou échalottes; & pour ſon fruit, des ſauciſſons de Boulogne, & des

cervelas; elle trouve que cela lui fortifie l'eſtomac, & elle me dit dans ma derniere audience qu'elle ſeroit d'avis que Votre Majeſté s'en ſervît. La Princeſſe demanda quelle étoit ſa boiſſon ordinaire; l'Ambaſſadeur repartit, que depuis que les Peuples de la Phocide avoient fondé une Colonie dans le pays des Celtes, elle faiſoit venir ſes vins de ce pays-là, & vous remarquerez que c'étoient les vins de Condrieux & de la Cioutat, qui étoient déja en vogue dès ce temps-là; comme auſſi, à ce que dit le même Ambaſſadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'eſt pas fort éloignée de celle-là; & par la deſcription qu'il en fit, tous les Auteurs qui ont traité cette Hiſtoire, Grecs, Arabes, ou Latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Mâcon, dont jamais la Reine de Damas ne perdit le goût; quelqu'éloignée qu'elle pût être du pays qui le produit, elle en faiſoit venir juſqu'en Damas, & en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les Etats étoient voiſins des ſiens. Mais la Princeſſe continuant ſes queſtions: Prend-elle de l'eau de veau, ou un bouillon le matin, dit-elle à ſon Ambaſſadeur? Non, Madame, dit-il, elle boit un grand trait de ces excellents vins avec une rôtie de-

dans, & ne mange jamais de potage. Quoi! elle ne boit point l'après-dînée de limonnade? Point du tout, elle ne mange même ni confiture, ni fruit. Ce discours m'échauffe, dit la Princesse, & toutes ces viandes si salées & si épicées me prennent à la gorge. On courut promptement aux offices, & on lui apporta deux grands traits d'eau de jasmin, qu'elle but soudain pour se rafraîchir, & la suite de la relation acheva de dissiper les vapeurs chaudes qui étoient montées à sa tête; car l'Ambassadeur conta comme Uralinde aimoit la Musique, & le plaisir qu'elle prenoit à l'entendre : il dit que ceux qui l'aimoient comme elle, y en avoient beaucoup; mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'elle eût voulu, étoient contraints de sortir, qu'autrement cette Reine eût toujours grondé. On sut encore par cette relation, que les dedans de sa maison avoient été tous renouvellés & changés par son ordonnance. En vérité, disoit cet éloquent Ministre, rien n'est plus galant, plus commode ni plus superbe; mais elle a une fantaisie dont les plus sages de son Royaume sont fort étonnés; c'est qu'elle ne couche qu'au grenier, encore c'est avec une si grande précaution contre le bruit que lui pour-

roient faire les rats, qu'il y a un de ses principaux Officiers qui n'a point d'autre soin que de les empoisonner; & cette charge est si considérable dans son Etat, qu'on ne la donne que pour récompense de grands services, & à un homme fort expérimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier Votre Majesté de l'aller visiter, je ne lui en dirai pas davantage, elle m'a assuré qu'elle vous traiteroit à votre mode. La Princesse dit qu'il falloit attendre un temps favorable pour cela. L'Ambassadeur ajouta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce pays-là la Reine des Amazones au printemps. La Princesse témoigna qu'elle seroit bien-aise de prendre le même temps pour visiter Uralinde; & congédiant l'Ambassadeur, lui fit connoître qu'elle étoit satisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme *l'autre* (on se souvient bien que *l'Amour* s'appelloit ainsi en Paphlagonie) régnoit dans tous les Etats voisins; mais cela se doit entendre: Qui est maître du cœur des Rois, & des Souverains, l'est toujours de tout ce qui est sous leur domination. On ne rencontroit sur la frontiere qu'Ambassadeurs, & l'on ne trouvoit dans les grands chemins que messagers qui portoient lettres

douces ; mais on jettoit toutes ces lettres au feu fans les lire, & l'on renvoyoit les Ambaffadeurs beaucoup plus vîte que la Reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin entre l'aube & le lever du Soleil, dans un beau jour d'Eté, la Princeffe s'éveilla, & ouvrant fon rideau, elle vit Diane qui fit force compliments & amitiés, pour la remercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le monde, & pour la louer de la conftance qu'elle avoit eue à demeurer pure comme elle. Elle lui dit que cela méritoit qu'on la déïfiât, & que la chofe avoit été réfolue dans le confeil de tous les Dieux ; que ceux qui faifoient vœu de virginité, s'adrefferoient déformais à la Princeffe de Paphlagonie auffi-bien qu'à Diane même, & que bien-loin d'être jaloufe des autels & des facrifices qu'elle lui ôteroit, elle fe tiendroit honorée d'être affociée à elle, & d'être fa compagne. La Princeffe toute furprife, ne favoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre, & cette éloquence qui lui étoit fi naturelle, fut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de fes chaftes compagnes ; & au-lieu qu'elle va chaffant & errant dans les bois, attendu l'humeur fédentaire de notre Princeffe, il fut arrêté qu'elle demeureroit en

l'air dans une gloire fixe, ſans bouger de la même place; ſinon qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais eue, & plus encore s'il ſe pouvoit, comme Meluſine à Luſignan; enfin, être dans la gloire, c'eſt tout dire, & même davantage que ſi on particulariſoit; car on n'a point encore fait de deſcription d'une gloire immortelle. La gloire de Niquée eſt une choſe profane, & outre qu'elle n'eſt qu'une imagination de celle-ci, elle n'en peut donner qu'une très-imparfaite idée.

Fin de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie.



DIVERS PORTRAITS

Imprimés en l'année M. DC. LIX.

A
MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,



Yant connu que Votre Altesse Royale s'étoit divertie à la lecture des portraits qui sont à la mode, même qu'elle s'étoit donné le plaisir d'en faire les plus agréables, & que nous lui devions ceux qui étoient d'un meilleur tour, j'ai cru que je renouvellerois ce divertissement en lui présentant ce recueil, qui est composé de ceux que j'ai pu choisir entre les meilleurs, & qui lui doit ce qu'il a de plus parfait. Si elle trouve mauvais que j'aye fait imprimer les siens, sans lui en demander permission, je lui en demande pardon à cette

heure, & je la supplie très-humblement de considérer que ce sont de ces crimes qui deviennent services dans l'exécution, & que ce que j'ai commis contre ses ordres ne lui peut déplaire maintenant, puisque par la suite ma désobéissance peut devenir capable de contribuer à son plaisir. J'ai connu ma faute quand je l'ai commise, mais j'ai cru que le succès la diminueroit avec le temps, que V. A. R. trouveroit une si grande approbation de ce qu'elle a écrit en se jouant, que l'encens ne lui plairoit pas moins, pour lui coûter si peu; même qu'elle verroit un jour avec joie, qu'elle devoit la meilleure partie de la gloire qui lui en reviendroit, à la témérité d'un serviteur que présentement elle accusera peut-être d'un zele inconsidéré. La plupart de ces choses étant tombées entre mes mains, je songeai, Mademoiselle, qu'elles se dissiperoient comme la plupart des papiers volants, ou qu'enfin elles tomberoient entre les mains des Libraires ignorants, (malheureux dernier destin des plus jolies choses:) mais en même-temps j'ai prévu qu'ils n'en prendroient pas le soin que mérite un ouvrage, qui, outre la grande part que V. A. R. y a elle seule, devoit sa naissance à tant de personnes considérables; & j'aimai mieux pour cet effet en prendre le

ſoin contre vos ordres, que de l'abandonner impitoyablement, par une obéïſſance un peu trop aveugle, à un commandement trop cruel. Je ſongeai que c'étoient d'aſſez illuſtres orphelins, qui méritoient d'être accueillis; que j'obligerois le Public de lui apprendre leur fortune, & dans un ſiecle peu favorable aux amateurs des belles-lettres, je ne me rendrois pas mépriſable au peu de partiſans qui en reſtent, de faire voir par ce noble exemple l'état qu'a fait d'un ſi louable amuſement une perſonne célebre tout à la fois par une érudition, & par une beauté auſſi illuſtre que la vôtre, & par tous les autres aventages qui peuvent diſtinguer une grande Princeſſe des perſonnes ordinaires, & lui aſſurer les plus certaines marques de l'immortalité. Car enfin, Mademoiſelle, qui eſt celui qui peut craindre quelque reproche d'une occupation qui a l'honneur de devenir la vôtre? Qui peut être touché des charmes des beaux-arts, & s'en retirer par le mépris qu'on en fait, après que V. A. R. les a comme illuſtrés par ſon exemple? Et qui peut par galanterie prendre le parti de l'ignorance, après la grande victoire que vous avez remportée contre elle en tant de rencontres? Ceux qui ſauront le peu de peine que ces productions

vous coûtent, les admireront encore bien davantage, & ce n'eſt pas une choſe que l'on puiſſe oublier en cette occaſion, ſans ſe rendre repréhenſible. Il ſeroit criminel, Mademoiſelle, de céler en ce lieu, que le plus long de ces ouvrages n'a jamais coûté à V. A. R. plus d'un quart d'heure, & que l'activité & la fécondité de votre eſprit n'en trouve point qui la puiſſent ſuivre. Ne valoit-il pas mieux, Mademoiſelle, ſe priver d'une approbation que vous ne m'auriez pas accordée, que d'ôter au Public tant d'illuſtres marques de ce que je dis? Et ne vaut-il pas mieux que criminel par le zele que j'ai de faire un préſent ſi conſidérable à toute la France, je l'intéreſſe à vous demander pour moi le pardon d'un crime que je n'ai commis que pour votre gloire & pour ſa ſatisfaction? Sans doute, ſi la renommée des Auteurs peut donner quelque mérite à leurs ouvrages, que ne doit attendre celui-ci, quand on jettera les yeux ſur les excellentes qualités & ſur les grandes louanges qui ſont dues aux Belles qui ont voulu s'intéreſſer dans ce travail? Madame la Princeſſe de Tarente & Mademoiſelle de la Trimouille s'en peuvent attribuer l'invention, & elles ont V. A. R. pour témoin qu'avant qu'on parlât encore de ces

ſortes de productions en France, elles avoient déjà fait leurs portraits d'une maniere qui l'avoit excitée à s'appliquer aux autres, où elle a ſi bien réuſſi depuis; & je crois que je ne puis paſſer cela ſous ſilence, ſans me rendre coupable envers l'affection que V. A. R. a toujours témoignée à ces Princeſſes, & à toute leur illuſtre Maiſon, qui a l'honneur de lui être jointe par une alliance ſi proche, & dans laquelle le mérite des perſonnes ſoutient ſi dignement la grande nobleſſe du ſang. Madame la Ducheſſe de la Trimouille fit ſon portrait peu de temps après; & ce bel ouvrage qui a couru toute la France, & en a été l'admiration, a été, avec celui de V. A. R. qui fut fait en même temps, le modele le plus parfait que ſe ſoient propoſé ceux qui en ont voulu faire depuis. Mais bien que par conſéquent, & comme il paroît par ce Livre même, on leur doive beaucoup de portraits rares & conſidérables, par ceux qu'ils repréſentent, ou par leurs auteurs; je puis dire, (& le ſuccès l'a bien fait voir par la grande quantité de mauvais ouvrages qui ſe ſont expoſés effrontément au jour ſous de ſi celébres Guides) qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de vouloir ſuivre V. A. R., & encore moins de

l'imiter. Je puis dire auſſi qu'il falloit avoir avec les grandes & excellentes qualités de Madame la Ducheſſe de la Trimouille, un eſprit & un ſens de la Maiſon de Bouillon, pour faire un Ouvrage qui, ſans flatterie, pût reſſembler au ſien. Ce n'eſt pas dans ſon Portrait qu'il faut admirer ce qu'elle écrit, c'eſt dans ſa perſonne, où les grandes qualités jointes aux plus agréables, font voir l'adorable union d'une vertu toute héroïque avec toutes le graces de l'eſprit, & avec toute la capacité qu'on peut acquérir. L'eſtime que V. A. R. fait d'un auſi grand mérite que le ſien, en eſt une preuve bien plus forte que tout ce que j'en puis dire. Je n'entreprendrai pas non plus d'élever toutes les perſonnes qui ont voulu ſe donner part dans ce livre : leur panégyrique excéderoit facilement la grandeur de ce Livre même. V. A. R. la premiere n'en eſt pas encore aux bornes qui doivent ſervir de limites à ſes grandes actions, & il faudroit ſe ſentir plus de force que je n'en trouve en moi, pour oſer entreprendre d'en parler. Je ne prétends que de faire connoître la perpétuelle admiration où m'engagent tant de merveilles, & de prendre cette occaſion de vous proteſter

que je ſuis avec tout le reſpect & toute la vénération poſſible,

MADEMOISELLE,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele Serviteur.

L'IMPRIMEUR
AU
LECTEUR.

IL paroît assez par l'Epître précédente que ce Livre n'est autre chose que le Recueil que Mademoiselle avoit fait faire, tant des Portraits qu'elle avoit faits elle-même, que de beaucoup d'autres qui ont été composés par des plus considérables personnes de la Cour. Ç'a été pour ton contentement, Lecteur, qu'ayant trouvé moyen d'avoir ce Recueil, on l'a copié sans qu'elle le sût, & qu'enfin on s'est résolu de le mettre au jour. On n'y a osé rien changer pour le reste. Ces Portraits apparemment y ont été mis dans l'ordre qu'ils ont été faits; & quoique les rangs y soient mal observés, on a mieux aimé les laisser dans cet ordre, que de porter une main profane à une chose qui doit être consacrée par l'élevation & par le mérite de son Auteur. C'est pour cela même qu'on laisse encore la Préface qui suit, & qui parle du dessein qu'on a eu en faisant ce Livre. Reçois-le comme une chose qui n'a été entreprise que pour ton divertissement, & pour satisfaire à la curiosité de ceux qui ayant parler quelque jour de la fantaisie qu'on a eue de faire ces Portraits, en voudront savoir l'origine. Adieu.

PREFACE

MAdemoiſelle étant à Champigny, Madame la Princeſſe de Tarente & Mademoiſelle de la Trimouille la vinrent viſiter. Elles lui parlerent de certains Portraits qu'elles avoient vus en Hollande, & ſur leſquels elles avoient fait les leurs. Mademoiſelle eut curioſité de les voir, à quoi elles ſatisfirent; ce qui lui donna auſſi envie de faire le ſien. Il fut penſé & écrit en un quart d'heure, comme il eſt aiſé de le voir, & plus aiſé encore de le croire à ceux qui la connoîtront: car les Perſonnes dont l'eſprit va auſſi vîte que le ſien, font rarement les choſes à deux fois; & bien qu'elles ſoient mal dès la premiere, il vaut mieux les laiſſer de la ſorte que d'y rien changer, les graces naturelles ſe découvrant d'autant mieux, qu'elles ſont dégagées de tout artifice. Mademoiſelle ayant donc fait ſon Portrait, & pluſieurs ayant ſuivi ſon exemple, elle eut en fantaiſie de faire faire un Recueil de ceux qu'elle avoit vus; & parce que quelques uns, dont on voit ici les Portraits, n'en ſont pas les auteurs, l'on a jugé à propos de mettre les noms de ceux qui les ont écrits, & les lieux mêmes où ils furent faits, pour ſatisfaire mieux à la curioſité de Mademoiſelle, & pour inſtruire ceux qui trouveront dans cent ans ce Livre dans les armoires de Saint-Fargeau, pour leſquelles il eſt fait.

I.

PORTRAIT de Madame la Princesse de TARENTE, fait par elle-même à la Haye 1656.

COMME il n'y a personne qui ne soit accusé de l'amour de soi-même, quoique les uns plus, & les autres moins, & qu'il nous porte d'ordinaire à nous considérer avec des yeux préoccupés, qui se trouvent toujours plus disposés à nous faire grace qu'à nous rendre justice, je veux espérer au jugement favorable de mes amis, (car celui de ceux qui ne le sont pas m'est indifférent) si je tombe en la même faute en oubliant quelques-unes des miennes, ou si je m'attribue quelque bien que je n'ai pas, dans le portrait que je vais faire, beaucoup plutôt pour ne pas paroître bizarre, que pour espérer aucun avantage de la connoissance que je leur donnerai de moi-même ; & quand ils m'auront promis qu'ils ne m'en aimeront pas moins, je leur dirai que je suis grande, la taille ni des mieux ni des plus mal faites, ni fort libre, ni extrêmement contrainte. Je pa-

rois plus déliée que je ne la ſuis en effet; parce que j'ai le corps rond, le dos fort droit, les épaules plates, quoiqu'un peu hautes, le port d'une perſonne de condition, la démarche aſſez raiſonnable, la tête groſſe, le viſage trop long, & d'un déſagréable ovale, le teint gros & fort brun, le front beaucoup trop haut & trop avancé, les yeux noirs, peu ouverts, ni grands, ni petits, ni beaux, ni laids, mais aſſez doux; le nez grand & aquilin; la bouche, quoique pas des plus grandes, néanmoins laide & trop plate; les levres rouges, les dents pas des mieux arrangées, & point aſſez blanches, mais ſaines & nettes; le viſage preſque point coupé; les cheveux extrêmement fins & d'un fort beau cendré; la gorge pleine, aſſez bien formée ſans pli, peu de ſein; les bras & la main qui n'ont que les doigts de bien faits, trop maigres, encore que j'aye beaucoup d'embonpoint; la jambe & le pied bien faits, ſur-tout quand je prends ſoin de me bien chauſſer. Je crois n'avoir ni bonne mine, ni mauvaiſe grace, & l'un & l'autre ſe peuvent ſouffrir. J'ai trop peu de dévotion, dont je demande ſouvent pardon à Dieu, & qu'il me faſſe la grace de mieux vivre, afin de bien mourir. Je ne manque pas tout-à-fait de connoiſſan-

ce; mais je ſuis ſi peu ſatisfaite de mon peu d'eſprit, que je trouve que celui que j'ai n'en mérite pas le nom; nulle ſolidité, & encore moins de vivacité, plus de jugement que de prudence. J'ai beaucoup de tendreſſe pour mes véritables amis; mais cette qualité leur ſera toujours plus facile à perdre qu'à gagner auprès de moi, étant extrêmement délicate en gens, & plus qu'il ne paroît, parce que j'ai affecté toute ma vie une civilité ſi générale, & elle m'eſt ſi ordinaire, que ceux qui ne me connoiſſent pas la prendroient bien ſouvent pour une bienveillance particuliere. L'amitié que j'ai pour mes parents en général eſt moins forte que celle que j'ai pour mes amis, & leurs intérêts me ſont ſi chers que je les préfere aux miens propres; je les ſers avec plaiſir, & leur perte me touche ſenſiblement. Mais comme je ſuis naturellement beaucoup méfiante de moi-même, auſſi-bien que d'autrui, me connoiſſant comme je fais, il ne leur faut pas moins de temps que d'adreſſe pour me bien perſuader qu'ils en ſont; car je ne le crois pas légérement, quelque mine que j'en faſſe. Je ſais auſſi bien haïr qu'aimer, & ſuis plus curieuſe que patiente, quoique je cache aſſez bien tous les deux. Je ſuis trop bonne, & par-

donne quelquefois avec trop de facilité. J'ai beaucoup de mémoire, & par conséquent je n'oublie point; mais elle ne me sert qu'à me rendre malheureuse, puisqu'elle me représente continuellement tous les fâcheux accidents de ma vie, qui se trouvent en beaucoup plus grand nombre que les bons. Je me résous fort difficilement; mais j'exécute fort promptement. J'ai une timidité si importune, qu'elle ne se contente pas de me faire rougir à tous moments; mais elle me rend si interdite par fois, que j'en parois stupide : la gravité & le sérieux me seyent incomparablement moins mal que l'enjouement, qui n'est nullement mon personnage. Mon premier abord est assez engageant, & promet plus que je ne saurois effectuer. Je me pique tout-à-fait d'être complaisante, mais non pas jusques à la flatterie. Je ne suis pas ingrate, & la reconnoissance trouve toujours lieu chez moi, & j'aime sans contredit mieux que l'on m'ait de l'obligation, que d'en avoir aux autres : ce n'est pourtant pas par gloire, n'en étant point du tout capable. Je hais si mortellement la moquerie, & ses auteurs, que je n'appréhende point de tomber en ce vice. Je déteste la menterie, & maudis la médisance, quelque spirituelle

qu'elle puiſſe être, je n'y prends point de plaiſir, fût-elle de mes plus mortels ennemis, auxquels je rends toujours le plus de juſtice qu'il m'eſt poſſible, en ne célant point les bonnes qualités dont je les crois en poſſeſſion, & cela pour l'amour de moi-même ſeulement. Je me ſais contraindre ſans être politique, encore n'eſt-ce point en toutes ſortes de rencontres. L'intérêt n'a nul pouvoir ſur moi. Je ſuis extraordinairement ſenſible, mais ſans comparaiſon plus à la douleur, qu'à la joie. Je crains plus le mépris que la mort, & je pardonnerai ſans contredit le dernier plutôt que le premier, dont j'aurois peine à revenir jamais, ſi j'en étois bien perſuadée. J'ai paſſé toute ma vie pour intrépide, mais à préſent je connois mieux le péril, quoique je ne manque point de courage, & je m'en trouve ſuffiſamment pour entreprendre des choſes, non-ſeulement difficiles, mais qui rebuteroient une infinité d'autres. J'ai une averſion horrible pour tout ce qui eſt poltron, ayant le cœur ſi bien placé qu'il ne démentira jamais ma naiſſance. Je ſuis incapable de toutes ſortes de lâchetés & de baſſeſſes, principalement de celles qui ſont ſuivies de quelque trahiſon; & en ce rencontre, comme en pluſieurs autres, je ne ferois à autrui que ce que je vou-

drois m'être fait à moi-même. L'inclination a beaucoup de pouvoir ſur moi, & l'emporte bien ſouvent par-deſſus la raiſon, qui ne laiſſe pourtant pas de reprendre ſa place à ſon tour. Je ſuis ferme en mes réſolutions juſqu'à l'opiniâtreté. Je n'aime point à être contredite des perſonnes qui me ſont ſuſpectes; encore moins corrigée de ceux qui ne ſont pas de mes amis : car comme je trouve tout bon de ceux qui le ſont, je prends les corrections & les avis des autres pour autant d'inſultes & de reproches, & je ne le leur puis diſſimuler, ayant trop de ſincérité. J'aime les généreux, & tâcherai toujours de les imiter. Je ne m'attache pas trop à mon opinion, & je m'en rapporte volontiers à ceux dont je l'ai fort bonne. On m'accuſe d'être un peu prompte; mais comme j'ai déja avoué que je ſuis ſenſible au dernier point, ce nom ici m'appartiendroit avec plus de juſtice que le premier. Je ne ſuis point ambitieuſe, & craindrois fort de la devenir, puiſque l'ambition n'eſt point ſans inquiétude, & que j'aime le repos ſans être pareſſeuſe. J'enrage d'être ignorante, & n'ai que cette conſolation, qu'il n'a pas tenu à moi que ne je fuſſe plus habile. Mon humeur eſt inégale, & j'en accuſe mon tempéra-

ment, lequel, quoique naturellement gai, s'eſt néanmoins ſi fort laiſſé corrompre par divers fâcheux accidents, que je puis paſſer préſentement avec vérité pour une des plus mélancoliques perſonnes du monde. Je ſuis triſte, beaucoup plus rêveuſe, & la plupart du temps diſtraite à ne ſavoir que dire. Je n'aime pas tant la parure que j'ai fait, quoique je ne la haïſſe pas encore. Je préfere la propreté en habits à la ſomptuoſité, & je me plais aſſez à me mettre fort proprement, en quoi je réuſſis moins mal, qu'au deſſein de réparer par l'art & l'adreſſe ce que la nature m'a refuſé. Les grandes fêtes ne m'embarraſſent point; & ſi je ne ſuis pas faite pour elles, elles le ſont pour moi, puiſqu'elles me divertiſſent. La Cour, le grand monde, & ſur-tout la Comédie me plaiſent fort; mais je n'y voudrois pas paroître pour augmenter ſimplement le nombre. J'écris mieux que je ne parle, & on ne peut pas s'acquitter plus médiocrement du dernier que je fais. Cela n'empêche pas pourtant qu'une converſation jolie & ſpirituelle me touche extrêmement, pourvu que toute raillerie piquante en ſoit bannie, & qu'elle n'intéreſſe point ma réputation, de laquelle je ſerai toujours ſi ſoigneuſe, que je me priverai de tou-

tes choſes pour la conſerver. On ne m'accuſe pas d'être trop mal-adroite. Je n'ai jamais ſouhaité du bien & des richeſſes que pour ſatisfaire mon humeur libérale, ne prenant en rien tant de plaiſir qu'à en faire, & à donner. Je ne puis jamais me fier en ceux qui m'ont trompée une fois en ma vie, & je ne me défends pas abſolument d'être un peu vindicative en certaines rencontres. Je trouverois même la vengeance fort douce ; mais je n'y voudrois pas contribuer moi-même. Tous les changements du monde m'inquietent, & une vie ſolitaire a autant de charmes pour moi, pour peu que j'y ſois accoutumée, que le grand monde. Je m'occupe avec plaiſir aux ouvrages de celles de mon ſexe, & ne hais nullement la chaſſe. Enfin, je trouve que peu de choſes me ſont véritablement indifférentes, au moins en certains temps, & je ſuis ſi peu hypocrite, que mon viſage découvre preſque toujours les ſentiments de mon cœur, ſans que ma bouche s'en mêle. Je ne dis point ce dernier, croyant me louer par-là ; mais je ferois conſcience de céler quoi que ce ſoit, de tout ce dont je me ſens coupable, & me ſoumets enſuite à votre cenſure.

II.

PORTRAIT de Mademoiselle de la TREMOUILLE, fait par elle-même.

BIEN que je ſois perſuadée que j'ai beaucoup plus de défauts que de bonnes qualités, je ne laiſſerai pas d'exécuter le deſſein que j'ai pris de faire mon portrait, afin de me faire connoître à mes amis le plus particuliérement qu'il me ſera poſſible; car je ne veux point les tromper dans la bonne opinion qu'ils pourroient avoir de moi, ni leur donner ſujet de ſe repentir de m'avoir trop légérement promis leur amitié. Je leur dirai donc que j'ai la taille moyenne, & aſſez groſſiere, la mine nullement relevée, la phyſionomie ni ſpirituelle ni ſtupide, la grace ni bonne ni mauvaiſe, peu de diſpoſition pour la danſe; la gorge blanche, mais fort mal faite; les mains paſſablement belles, & fort mal adroites; les bras fort laids & beaucoup trop courts; le tour du viſage trop long, & aſſez bien fait par le bas; les yeux ſans aucune vivacité, mais du reſte aſſez raiſonnables, s'ils n'étoient pas extraordinairement battus; la bouche ni belle ni laide, ni fort

pâle ni fort rouge, la levre de dessus un peu trop avancée; le menton fourchu; le nez gros, sans être choquant; le teint ni beau ni laid; les dents mal arrangées, & nullement blanches; les cheveux châtain-clair. Je n'ai l'esprit ni vif ni plein d'expédients. Je suis autant ignorante qu'on le sauroit être; ma mauvaise mémoire en est la cause, qui ne m'a jamais pu permettre d'apprendre que fort peu de choses, & qui m'a toujours fait oublier le peu même que j'avois appris. Pour ce qui est du jugement, je n'en manque pas. Je me gouverne fort par la raison, & je puis dire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus aise qu'on lui dise ses défauts, & qui témoigne plus le souhaiter. Mon humeur est sincere & franche, & je puis dire qu'elle l'est jusqu'à l'excès; car j'avoue qu'il seroit nécessaire que je fusse quelquefois plus dissimulée que je ne suis : mais c'est une chose de laquelle je ne puis venir à bout, & pour quoi j'ai une furieuse aversion, aussi-bien que pour la flatterie, dont je ne me saurois jamais aider; & la peur que j'ai qu'on ne m'en accuse, me fait souvent être moins complaisante que je ne devrois l'être. Je suis si éloignée de la promptitude, qu'il ne m'est jamais ar-

rivé de m'emporter contre qui que ce soit; & quand on m'a donné un juste sujet de me fâcher, je témoigne si peu ma colere, que personne ne la sauroit remarquer que par mon silence; mais pour ce qui est de cette sorte de dépit qui ne s'attaque à personne, & qui n'est qu'une certaine impatience vive & prompte de voir que les choses se font ou se disent autrement qu'il ne faut, je la cache avec plus de peine, & n'en suis pas si maîtresse que je devrois. Je parois moins tendre que personne, & cependant on ne peut pas aimer plus sincérement que je fais ceux qui ont de la bonté pour moi, ni les servir avec plus de joie; & ce m'est un sensible déplaisir d'en entendre dire du mal, & de n'oser prendre leur parti. Je fais fort difficilement connoissance, & je m'imagine que ce qui en est cause en partie, est l'indifférence que j'ai pour la plupart des personnes; ce qui fait que je m'ennuye presque par-tout, & que quand je me trouve dans une compagnie où je ne me plais pas, je suis insupportable à tous ceux qui la composent, tant je deviens chagrine & distraite : ce qui se peut aussi-tôt connoître à mon visage, qui change à vue d'œil. Mon tempérament panche beaucoup plutôt du cô-

té de la mélancolie que de la joie, à laquelle je suis moins sensible qu'à la douleur, que je supporte pourtant avec assez de modération. Il n'y a personne au monde qui soit si ferme dans ses résolutions que moi : aussi est-il vrai que je ne les prends jamais légérement, & sans y avoir bien pensé. Je ne suis nullement bisarre ni aisée à fâcher, mais assez vindicative, & incapable de me laisser gouverner. Je parois plus méprisante que je ne la suis en effet, parce que j'ai l'abord extraordinairement froid & peu cherchant; mais ce n'est ni par la gloire, ni par inimitié, qui sont des défauts dont je suis tout-à-fait éloignée, aussi-bien que de cette ambition incommode, qui consiste en un desir immodéré de s'agrandir. Je ne me contente pas de n'être pas vaine, je passe dans l'autre extrémité, & j'ai tant de défiance de moi-même, que cela augmente beaucoup ma timidité naturelle, bien qu'elle soit si grande qu'on me peut faire rougir quand on veut. Je ne suis pas soupçonneuse, mais je ne saurois me défendre d'être un peu curieuse : je ne le témoigne pourtant pas, parce que j'enrage quand on refuse de me dire les choses que je voudrois savoir. Je ne me fais point de fête, & j'affecte souvent d'igno-

rer des intrigues & des choſes que je ſais. J'aime extrêmement à dormir. Le menſonge eſt un vice que j'ai tout-à-fait en horreur, auſſi-bien que l'ingratitude : à mon opinion, l'un & l'autre ne peuvent loger que dans une ame baſſe, & indigne de l'eſtime des honnêtes gens. J'ai trop peu de dévotion, & je reconnois fort bien que je ne fais pas mon capital du ſervice de Dieu, & que je ne prie pas avec aſſez de ſoin. Je n'ai point ce brillant & ce vif qui divertit les compagnies : il n'y a rien qui me choque plus que les afféteries & les grimaces. La galanterie me déplait infiniment, & j'aurai toujours pour but de le témoigner dans toutes mes actions. J'ai beaucoup d'averſion pour la parure, & ne tiens point de temps plus mal employé que celui que l'on met à s'ajuſter. Il eſt vrai que la négligence que j'ai pour cela eſt exceſſive. J'aime la liberté & la commodité ſur toutes choſes, & ſuis ennemie jurée de la contrainte & des complaiſances. Une des choſes qui me touche le plus, eſt une converſation jolie & ſpirituelle, exempte de toutes ſortes de médiſances & de railleries piquantes : je ne les puis ſouffrir, non plus que les perſonnes qui prennent plaiſir à rompre en viſiere, & peut-être ſuis-je un peu trop

délicate sur ce chapitre. J'ai la derniere fidélité pour mes amis, & je garderois le secret qu'ils m'auroient confié, quand bien ils voudroient rompre avec moi. Je ne m'emporte point de telle sorte contre mes ennemis, que je ne sois toujours en état de leur faire justice. Je n'ai pas moins d'aversion pour l'hypocrisie, l'artifice & la dissimulation. Je ne parle ni bien ni mal, mais beaucoup trop vîte; mon style de lettre est fort commun, & je n'écris que lorsque je ne m'en puis dispenser. J'ai trop peu d'application pour les choses qui ne me concernent pas; mais je fais beaucoup de réflexion sur mes actions. J'aimerois assez le bien & l'abondance; mais ce desir ne procede principalement que de l'envie que j'aurois d'en faire part à plusieurs. Je suis si aisée à servir, que l'on m'accuse de trop d'indulgence pour les personnes qui sont auprès de moi. Je me vante de connoître assez-tôt ceux que je fréquente.

Voilà à peu près l'opinion que j'ai de moi-même; c'est aux autres à juger si je me fais justice ou grace.

III.

Portrait de Madame la Ducheſſe de la Tremouille, fait par elle-même.

Puisque la ſuffiſance d'un Peintre dépend principalement de bien faire reſſembler un portrait à ſon original, on ne ſauroit douter que ce ne ſoit le but que je me propoſe, dans le deſſein que j'ai de faire ici le mien. Son ébauche vous apprendra, qu'étant jeune je paſſois pour n'être ni fort belle ni fort laide, & pour avoir plus d'agrément que de beauté. J'avois les yeux petits, un peu penchants aux deux bouts, d'un beau bleu, & aſſez vifs; le nez fort laid, la bouche petite, & les levres fort rouges, le teint beau, le tour du viſage entre le rond & l'ovale, le front trop grand, les cheveux d'un blond châtain, fort déliés & aſſez longs; & pour la taille, je l'avois des plus belles, ſoit en ſa forme, ſoit en ſa hauteur. Je n'étois ni maigre ni graſſe; mais ayant plus de penchant vers la maigreur que vers l'embonpoint. Voilà ce qui ſe peut dire du paſſé; il faut le retoucher, pour en faire voir le changement. La

taille que j'avois belle, s'eſt courbée par l'âge & par ma négligence ; mon teint qui étoit blanc & délié, s'eſt jauni par mes maladies ; mes dents qui étoient aſſez blanches, ſe ſont noircies ; le blond de mes cheveux s'eſt blanchi, & la petite-vérole a achevé la laideur de mon nez. Une perſonne qui conſulteroit plus ſoigneuſement ſon miroir que je ne fais le mien, en diroit peut-être davantage. Il me ſuffit que ce ſont les principaux traits, & fort fidélement repréſentés, & il eſt temps de paſſer à la deſcription des choſes plus eſſentielles.

J'ai l'eſprit aſſez fort & pénétrant, mais peu vif, & ſans aucun brillant ; la mémoire ſi diminuée, qu'il ne m'en reſte que pour me ſouvenir du bien que l'on me fait. J'écris mieux que je ne m'exprime, & je me ſens exempte de beaucoup de foibleſſes qui ſont comme naturelles aux femmes. Je cede difficilement à la force, mais volontiers à la raiſon ; je m'attache fort au ſolide, je donne peu aux apparences ; & ſi ma ſanté répondoit au reſte, je me ſentirois aſſez capable des ménagements qui me ſeroient commis. Ma volonté va droit au bien, mes inclinations m'en détournent quelquefois. Mes premiers mouvements ſont prompts & rudes,

mais ils ne vont pas loin; auſſi partent-ils plutôt d'impatience que de colere, à laquelle je ne me ſens avoir nulle pente. Ce n'eſt pas que le reſſentiment des injures ne ſoit aſſez vif en moi; mais je le modere par la crainte de faire du bruit ſans effet, qui eſt un procédé pour lequel j'ai beaucoup d'averſion.

J'ai toujours craint plus que la mort de faire aucune tache à ma réputation, & mon humeur a toujours été ſi éloignée de la galanterie, que je n'ai jamais eu beſoin de la combattre; mais quand il en auroit été autrement, j'ai tellement fait un capital d'être véritablement ce que je voulois paroître, que je n'aurois rien épargné pour parvenir à ce but, & en cela ma phyſionomie n'a pas dementi mes inclinations. J'ai pris peu de ſoin à m'ajuſter, & en mes habillements j'ai toujours également plaint le temps & la dépenſe, & je ne me ſuis jamais regardée en mon miroir, qu'avec cette penſée, que dans peu d'heures je déferois tout ce que je faiſois: je me contentois que mes habits fuſſent propres & modeſtes, & j'étois bien-aiſe qu'ils dévançaſſent mon âge, plutôt que d'en être devancée. J'ai moins aimé la lecture que je ne fais préſentement; & les Livres qui ſont les plus ſelon mon goût,

après ceux de dévotion, ce sont ceux qui reglent les mœurs par les exemples & par les préceptes. La lecture des romans m'a toujours été insupportable, parce qu'ils n'apprennent que ce que je voulois ignorer.

Je n'aime l'oisiveté ni en autrui ni en moi; l'une me donne du dégoût, & l'autre du chagrin; & c'est ce qui m'a le plus porté au jeu; car ce que j'y hasarde fait bien voir que je ne l'aime pas comme jeu, mais comme un moyen qui m'ôte l'ennui de ne rien faire.

Je me plais fort en la compagnie de gens d'esprit; mais sur-tout de ceux qui s'attachent au bon sens & à la raison; toutes les finesses & les subtilités qui s'en éloignent, me sont de mauvais goût.

Je n'ai nul savoir, & ne sais que ce qu'on ne peut ignorer sans honte.

J'entends la raillerie assez pour ne me piquer pas mal à propos de celles qui s'adressent à moi. Je crains fort de me commettre, & condamne l'humeur de ceux qui aiment à rompre en visiere; néanmoins je la tolérerois si elle ne s'adressoit qu'à des personnes présomptueuses, ennemies de la correction, & ignorantes de leurs défauts : ce que je blâme si fort en autrui, qu'incessamment j'y fais des ré-

flexions, & ne vois jamais faillir perſonne, que je ne me tâte pour ne me croire pas innocente des fautes dont je reconnois les autres coupables, & pour éviter ſur-tout l'erreur de ceux qui attribuent à la vertu ce qui vient du vice, n'y ayant rien où j'apporte tant de ſoin qu'à me bien connoître.

J'aime fort ma commodité, & peut-être trop peu celle d'autrui : les compliments & la contrainte, ce ſont mes fléaux, & ne trouvent de place en moi qu'aux dépens de mon amitié & de mon eſtime.

Je me ſens le naturel plus tendre que je ne le fais paroître, & ſur-tout vers mes proches; mais j'avoue qu'il eſt moins étendu qu'il ne devroit être, & que ma charité s'arrête quelquefois où elle devroit paſſer.

Je ne me ſens pas ſenſible au mépris; mais cela peut venir de ce que je ne crois pas le mériter.

Ceux qui me connoiſſent peu, me croyent glorieuſe, parce que mon abord eſt froid & peu careſſant, & que ma réputation ne m'ôte rien de l'ambition que l'on me fait être naturelle; mais la vérité eſt que je hais fort la ſotte gloire.

Je dis la même choſe de la flatterie, & ſens autant d'averſion pour elle que j'ap-

plaudis à la complaiſance ; & ſi je ſuis quelquefois chiche de la mienne, c'eſt qu'elle ne s'excite que par un degré d'eſtime dont je trouve peu de perſonnes dignes, & en cela j'avoue que j'y ſuis trop délicate.

Je hais la menterie comme un vice bas & de valet ; mais je ne ſaurois dire ſi cette haine m'eſt naturelle, ou ſi elle me vient de l'éducation que j'ai reçue d'un pere qui nous en a toujours imprimé l'horreur avec tous les ſoins imaginables ; & cela a pris de ſi fortes racines en moi, que j'apperçois dans mes recits une affectation à exténuer plutôt les choſes qu'à les groſſir, quand elles paſſent pour aſſez extrordinaires.

Je ne me ſens point de pente à la médiſance, & je la ſouffre avec peine, ſi ſa délicateſſe n'aide à la faire digérer. J'ai toujours en moi une extrême timidité, & ſans elle j'aurois profité de mille occaſions que la poſture où j'étois à la Cour me préſentoit à toute heure pour l'avantage de ma Maiſon & de ma perſonne.

Mon humeur eſt franche, je ne retiens que ce que la prudence m'empêche de faire éclater ; & une des choſes que je ſouhaiterois avec le plus de paſſion, ce ſeroit de trouver une perſonne également amie &

raiſonnable, qui voulût établir avec moi ce commerce de nous dire auſſi librement nos mauvaiſes qualités que les bonnes, & d'être aſſurée d'une fidélité entiere à ne nous en rien cacher; car j'aime en mes amies de la vérité, & non de la flatterie.

Je garde mieux un ſecret qui m'eſt confié, que les miens propres.

Je donne ma confiance à qui me donne la ſienne, & que je ſais capable d'en bien uſer.

Je ſuis conſtante & ferme en ce que je promets, & mes amis peuvent s'aſſurer que j'ai pour eux la derniere fidélité, & que rien ne me touche plus ſenſiblement que le plaiſir de les obliger.

Je rends l'équité autant que je puis, & qu'elle m'eſt connue, & loue volontiers ceux qui en ſont dignes.

Je ne ſuis point envieuſe des graces méritées; mais j'en ſouffre avec peine l'injuſte diſtribution.

Je ſupporte facilement les fautes de mes domeſtiques, quand elles ne procedent ni d'infidélité, ni de défaut d'affection; je les demande doux, & aimant la correction, & qu'ils attendent de moi leur récompenſe, quand même je n'en ſerois jamais ſollicitée par eux.

Je fais un jugement aſſez juſte de l'humeur & de la portée de l'eſprit de ceux avec leſquels j'ai quelque commerce, & je pourrois aſſez facilement ſéparer le bien du mal, & me ſervir utilement de l'un, & me garantir des effets de l'autre.

Je ne ſuis ni méfiante ni ſoupçonneuſe, ni biſarre, ni moqueuſe; mais aſſez curieuſe & dépite: mon humeur eſt égale & ſans emportement, ayant plus de penchant vers la gayeté que vers la triſteſſe: auſſi étois-je née fort ſaine, & d'un bon tempérament; mais divers déplaiſirs, & le ſoin de beaucoup d'affaires, ont prévalu ſur l'un & ſur l'autre, & m'ont rendue ſujette à beaucoup d'incommodités.

J'apporte une extrême application à tout ce que je fais, & je m'y donne toute entiere.

Je ne m'éloignerois pas du faſte & de la dépenſe, pourvu qu'ils euſſent des fondements ſolides, ſans quoi je les improuve totalement.

Je ne me ſens pas libérale au point que beaucoup le ſont; mais je ne ſuis pas auſſi dans une avarice choquante.

Mon intérêt ne me fera jamais rien faire contre mon honneur & ma conſcience; mais cela à part, je le cherche où je puis, & n'y épargne rien.

J'oublie facilement les offenſes qui me ſont faites, quand je les ſais ſuivies d'un véritable répentir. L'ingratitude eſt celle qui s'efface le plus difficilement de ma mémoire; auſſi eſt-ce un vice bas, & qui ne peut loger que dans des ames extrêmement lâches, & dont on ne voit que peu de perſonnes ſe répentir; mais ce qui me choque le plus, c'eſt quand il arrive que mes bonnes intentions ſont mal interprêtées, & que je reçois des reproches d'où j'aurois à attendre des remerciements.

La paſſion où j'ai le plus de pente, eſt celle de l'ambition : néanmoins j'y mets autant que je peux cette borne, de ne la pouſſer que par de bons & légitimes moyens, & je puis aſſurer qu'elle ne ſe termine point en ma perſonne, & que ſon objet principal eſt la maiſon où je ſuis entrée.

Quant à ce qui eſt de la piété, je m'y trouve fort défaillante; mais néanmoins avec des ſentiments fort épurés pour le ſervice de Dieu, & une réſolution ferme de les préférer à tous les avantages de la terre.



IV.

PORTRAIT de Mr. le Prince DE TARENTE, fait par lui-même.

JE ſuis ſi perſuadé que perſonne ne me connoît ſi bien que moi-même, que quand mon portrait ne paroîtroit reſſemblant à tous ceux qui le verront, je ne puis m'empêcher de m'en juger un très-fidele peintre, & de croire que j'ai la tête bien proportionnée, couverte de cheveux blonds en bon nombre, tirant ſur le cendré, ni friſés, ni fort plats; les ſourcils & la barbe de même couleur, les premiers un peu trop larges : mon viſage eſt ovale, ni fort gras, ni fort maigre; le teint ni pâle, ni haut en couleur; le front & le nez raiſonnable; les yeux bleux, petits, peu fendus & brillants; la bouche trop grande, le menton fourchu & double, les dents petites, ni noires, ni blanches.

Ma taille eſt fort droite & aſſez libre; elle n'eſt pas des plus grandes, elle eſt de celles qu'on appelle les riches : j'ai la main, la jambe & le pied bien faits; la main blanche & trop groſſe, la jambe celle qu'elle doit être, & le pied ſi ſenſi-

ble, que je ne ſaurois me bien chauſſer ſans beaucoup ſouffrir.

Je ne m'ajuſte que rarement : le plaiſir que d'autres y prennent, m'eſt une fatigue étrange, & j'eſtime que le temps qu'on y donne eſt mal employé.

Le geſte me donne un air qui me ſied fort bien; mais cela n'arrive pas ſouvent; car naturellement je ſuis rêveur, chagrin & diſtrait dans les choſes indifférentes.

Ma complexion eſt robuſte, & je ſouffre toutes ſortes de fatigues ſans peine.

J'aime tous les exercices du corps, & y aurois eu grande diſpoſition, ſans un accident qui m'a rendu incapable preſque de tout.

Je n'aurois pas été moins propre à ceux de l'eſprit, ſi la vie errante que j'ai menée ne m'avoit dérobé le loiſir de m'y appliquer.

J'ai eu une mémoire prodigieuſe, & il m'en reſte très-peu; je veux eſpérer que le jugement à pris la place de ce que j'en ai perdu : j'en ai néanmoins ſuffiſamment conſervé pour apprendre les langues dont j'ai eu beſoin, mais non pas aſſez pour les retenir toutes.

Je ne ſuis pas ignorant dans les fortifications & dans la carte.

J'aime la lecture ſans y avoir le der-

nier attachement, ſur-tout celle de l'Hiſtoire.

J'écris plus facilement que je ne parle; mon ſtyle eſt ſuccint & net, ma parole bruſque & déciſive.

Je cherche plus le divertiſſement pour le plaiſir d'autrui, que pour le mien particulier.

J'ai aſſez de force ſur moi, pour ne m'ennuyer en aucun lieu.

Mon tempérament eſt chaud & bilieux; mais la raiſon le corrige & l'aſſaiſonne de flegmes.

Mon humeur eſt des plus égales, & nullement emportée; mon abord froid me fait paroître glorieux, bien que je ne le ſois pas en effet.

Je ſuis incapable de fauſſe gloire, & je trouve que ceux qui s'y abandonnent en font ſans y penſer leur capital.

Je n'ai pas moins d'ambition que ceux qui m'ont devancé; mais je la regle de ſorte qu'elle ne ſe découvre que lorſqu'il y a lieu de la pouſſer.

J'ai du cœur pour faire toutes les choſes que l'honneur me dictera.

Je n'eſtime pas ceux qui croyent établir leur réputation par de fréquents procédés : j'eſtime qu'ils ſe méfient d'eux-mêmes, & que lorſqu'on ſe ſent incapa-

ble de foibleſſe, on mérite davantage d'éviter une querelle ſans qu'il y aille du ſien, que de la pouſſer à bout.

Je ſuis ennemi du menſonge à un point que je ne le ſouffre pas même dans les bagatelles.

J'ai répugnance à flatter & à être flatté : ce qui l'augmente eſt, que la flatterie eſt toujours accompagnée de menſonge.

J'abhorre la médiſance, & je ne crois pas légérement le mal qu'on me dit de mon prochain, particuliérement aux dépens des femmes.

Je ne ſuis pas avare, & ſi je paſſe pour moins libéral que je ne ſuis en effet, c'eſt à ma mauvaiſe fortune qu'on s'en doit prendre, & non à mon inclination.

Je condamne la pareſſe, & je ne remets pas au lendemain les choſes que je puis faire par avance.

Je ſuis timide au dernier point, & ne puis me réſoudre de rien demander pour moi, non pas même à mes plus proches.

Je ſuis ami de l'équité, & en ce qui dépend de moi, je la rends ſans avoir égard à l'inégalité des perſonnes.

Je ſouffre impatiemment l'oppreſſion, & j'aime paſſionnément la liberté.

Je ſuis ennemi de la contrainte & des égards; je cherche autant que je puis la commodité dans la vie.

Je n'ai nul penchant à la cruauté, ni même à châtier févérement; & fi je fuis contraint à forcer mon naturel, c'eft dans une néceffité preffante.

Je fuis trop indulgent à mes domeftiques, & j'en tolere les défauts, pourvu qu'ils ne procedent pas de manque d'affection.

Je fuis naturellement bienfaifant; & fi je ne le témoigne pas en toutes rencontres, c'eft que j'ai expérimenté qu'en obligeant trop indifféremment, on devient enfin inutile à ceux qu'on affectionne le plus.

Je fuis fidele à mes amis autant qu'on le peut être : je fuis fur cela à l'épreuve de tout intérêt : j'aime mieux les fervir de ce qui m'appartient, que d'en avoir l'obligation à autrui.

Je fuis ferme & effectif en mes paroles & dans mes engagements; & bien-loin d'imiter ceux qui ne le font pas, en ce qu'ils donnent beaucoup en apparence pour le déguifer, je néglige l'acceffoire pour me donner tout entier au principal.

Je fuis extrêmement franc à ceux qui le font : mais comme il y en a peu, je parois réfervé à beaucoup.

Je fuis difficile à tromper par ceux qui

m'ont déja trompé : les précautions que je cherche pour m'en garantir, passent souvent pour un excès de méfiance.

Je ne reviens pas aisément lorsqu'on m'a offensé de propos délibéré.

Je suis si peu prompt que je n'ai pas de peine à retenir mon ressentiment tout autant qu'il faut pour examiner s'il est juste.

Je ne me laisse pas abattre à l'adversité, quelque violente & de durée qu'elle soit, & je me sens un fonds de patience inépuisable.

Je ne puis parler par expérience de la prospérité, car jusqu'à cette heure je ne l'ai pas éprouvée : mais comme je me sens, je répondrois bien que je ne l'acheterois jamais par de mauvais moyens, bien que pratiquables à la plus grande partie du monde, & que lorsqu'elle m'arrivera j'en jouirai avec modération, & sans donner sujet à mes amis de se plaindre du changement que la bonne fortune a accoutumé de produire.

Je suis ferme & bien instruit en ma religion, & incapable d'en changer pour quoi que ce soit; mais je n'ai pas toute la piété nécessaire à un bon chrétien.

Enfin mon portrait est de ceux qui ne reviennent pas en gros; mais qui plaisent à la plupart, quand on les considere en détail.

V.

PORTRAIT de MADEMOISELLE fait par elle-même à Champigny au mois de Novembre 1657.

PUISQUE l'on veut que je faſſe mon Portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je ſouhaiterois qu'en ma perſonne la nature prévalût ſur l'art; car je ſens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts; mais la vérité & la ſincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien & de mal en moi, attireront aſſurément la bonté de mes amis pour les excuſer. Je ne demande point de la pitié, car je n'aime point à en faire ; & la raillerie me plairoit beaucoup plus, puiſque d'ordinaire elle part plutôt d'un principe d'envie que l'autre, & que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je ſuis grande, ni graſſe, ni maigre; d'une taille fort belle & fort aiſée. J'ai bonne mine, la gorge aſſez bien faite; les mains & les bras pas beaux, mais la peau belle, ainſi que la gorge. J'ai la jambe droite, & le pied bien fait; mes che-

veux ſont blonds & d'un beau cendré; mon viſage eſt long, le tour en eſt beau; le nez grand & aquilin; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée & d'une maniere fort agréable; les levres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles auſſi; mes yeux ſont bleus, ni grands ni petits; mais brillants, doux & fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, ſans l'avoir glorieux. Je ſuis civile & familiere; mais d'une maniere à m'attirer plutôt le reſpect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement; mais cela ne va pas juſqu'à la malpropreté; je la hais fort: je ſuis propre; & négligée ou ajuſtée, tout ce que je mets eſt de bon air: ce n'eſt pas que je ne ſois incomparablement mieux ajuſtée; mais la négligence me ſied moins mal qu'à une autre; car ſans me flatter, je dépare moins ce que je mets, que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup ſans dire des ſottiſes, ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, & qui ſe fiant trop en eux-mêmes, mépriſent les autres. J'ai de certains chapitres, où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau: ce ſont de certaines relations des choſes dont j'ai eu

quelque connoiſſance, & quelque part; & quoique d'autres y puiſſent avoir eu part auſſi-bien que moi, & que j'en diſe du bien quand j'en parle, il ſemble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, & que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en donner. Je penſe que voilà ſeulement en quoi je ſuis moquable. Je ſuis toute propre à me piquer de beaucoup de choſes, & je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie, & fort conſtante en mes amitiés, quand je ſuis aſſez heureuſe pour trouver des perſonnes de mérite, & dont l'humeur ſe rapporte à la mienne; car je ne dois pas pâtir de l'inconſtance des autres. Je ſuis la perſonne du monde la plus ſecrete, & rien n'égale la fidélité & les égards que j'ai pour mes amis: auſſi veux-je que l'on en ait pour moi, & rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'eſt une marque d'eſtime, ce qui eſt ſenſible au dernier point à ceux qui ont du cœur & de l'honneur. Je ſuis fort méchante ennemie, étant fort en colere & fort emportée, & cela, joint à ce que je ſuis née, peut bien faire trembler mes ennemis; mais auſſi j'ai l'ame noble & bonne. Je ſuis incapable de toute action baſſe & noire; ainſi je ſuis plus propre à faire mi-

séricorde que justice. Je suis mélancolique; j'aime à lire les livres bons & solides; les bagatelles m'ennuyent, hors les Vers; je les aime de quelque nature qu'ils soient, & assurément je juge aussi-bien de ces choses-là, que si j'étois savante. J'aime le monde, & la conversation des honnêtes gens, & néanmoins je ne m'ennuye pas trop avec ceux qui ne le sont pas; parce qu'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes : de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuye de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite ; car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre, & à les ouir parler de leur métier; & quoique j'aye dit que je ne parle de rien que je ne sache & qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre; je me sens fort brave; j'ai beaucoup de courage & d'ambition; mais Dieu me l'a si hautement bornée par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre, est maintenir ses œuvres en moi. Je suis prompte en mes résolutions, & ferme à

les tenir. Rien ne me paroît difficile pour ſervir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépends. Je ne ſuis point intéreſſée, je ſuis incapable de toute baſſeſſe, & j'ai une telle indifférence pour toutes les choſes du monde, par le mépris que j'ai des autres, & par la bonne opinion que j'ai de moi, que je paſſerois ma vie dans la ſolitude plutôt que de contraindre mon humeur ſiere en rien, y allât-il de ma fortune. J'aime à être ſeule : je n'ai nulle complaiſance, & j'en demande beaucoup : je ſuis défiante ſans me défier de moi : j'aime à faire plaiſir & à obliger : j'aime auſſi ſouvent à picotter & à déplaire. Comme je n'aime point les plaiſirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre muſique : j'ai aimé à danſer plus que je ne fais, & je danſe fort bien ; je hais à jouer aux cartes, & j'aime les jeux d'exercice : je fais travailler à toutes ſortes d'ouvrages, & ce m'eſt un divertiſſement auſſi-bien que d'aller à la chaſſe, & de monter à cheval. Je ſuis beaucoup plus ſenſible à la douleur qu'à la joie, connoiſſant mieux l'une que l'autre ; mais il eſt difficile de s'en appercevoir ; car quoique je ne ſois ni Comédienne, ni façonniere, & qu'on me voye d'ordinaire juſques au fond du cœur,

j'en suis toutefois si maîtresse, quand je veux, que je le tourne comme il me plaît, & n'en faits voir que le côté que je veux montrer. Jamais personne n'a eu tant de pouvoir sur soi, & jamais esprit n'a été si maître de son corps; aussi en souffré-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi; mais Dieu m'a si bien proportionné toutes choses, & les a rendues si soumises les unes aux autres, qu'il m'a donné une santé & une force non pareille; rien ne m'abat, rien ne me fatigue, & il est difficile de connoître les événements de ma fortune, & les déplaisirs que j'ai, par mon visage; car il est rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de santé qui répond à ce que je viens de dire : il n'est pas délicat; mais il est blanc & vif. Je ne suis point dévote, je voudrois bien l'être, & déja je suis dans une fort grande indifférence pour le monde; mais je crains que ce qui me le fait mépriser ne m'en détache pas, puisque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y méprise, & il me semble que l'amour-propre n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout-à-fait, & j'y suis aussi soupçonneuse que sur le reste. J'ai-

me la regle & l'ordre jusques aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale; je sais bien que j'aime toutes les choses de faste & d'éclat, & à donner aux gens de mérite, & à ceux que j'aime; mais comme je regle cela souvent selon ma fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je fais du bien, c'est de la meilleure grace du monde, & personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres, & je me blâme rarement. Je ne suis point médisante, ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens, & que j'aye assez d'inclination à y tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien, naturellement & sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai aucune pente, & même l'on me fait la guerre que les Vers que j'aime le moins sont ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'ame tendre; mais quoiqu'on dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort, car j'aime tout-à-fait ceux qui le méritent & qui m'y obligent, & je suis la personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre, & le manger m'est une fatigue; même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir.

J'aime davantage à dormir ; mais la moindre chose où il est nécessaire que je m'occupe, m'en distrait sans que j'en sois incommodée. Je ne suis point intriguante, j'aime assez à savoir ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner, que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire, & je ne manque pas de jugement. J'ai à souhaiter que si quelques-uns en font de moi, ce ne soit pas sur les événements de ma fortune ; car elle a été si malheureuse jusqu'ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me seroit peut-être pas favorable. Mais assurément pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite, que la fortune de jugement ; puisque si elle en avoit eu, elle m'auroit sans doute mieux traitée.



VI.

PORTRAIT de Mr. le Marquis de LA ROCHEPOSÉ, fait par lui-même à Champigny au mois de Décembre 1657.

C'EST une entreprise bien délicate que celle de parler de soi-même. Ce qu'on en dit de mal est facilement persuadé; mais les choses avantageuses attirent la raillerie, & ne gagnent la créance de personne. Ces raisons m'auroient bien empêché de faire mon Portrait pour l'exposer au public; mais rien ne me peut dispenser d'obéir à la personne qui m'a commandé de le faire & de le lui envoyer: aussi-bien ne pourrois-je pas me cacher à la pénétration de son esprit, si elle avoit entrepris de me connoître.

Ma taille est un peu au-dessus de la médiocre, assez propre à tous les exercices, entre lesquels je me suis particuliérement attaché à faire des armes & à danser. J'ai le poil châtain & délié; le visage long, le nez grand & aquilin; les yeux petits, enfoncés dans la tête; le regard vif, & je suis assez maigre, à cause de ma complexion bilieuse.

Peu de gens me ſurpaſſent en la facilité de concevoir & d'apprendre : j'applique mon eſprit autant & auſſi long-temps que je veux, ſans être jamais fatigué par la longueur du travail. Je poſſede fortement & nettement ce que j'ai une fois conçu, comme je le débite ſans peine & ſans confuſion. J'aime & cherche la vérité ſeule en toutes choſes : je la ſoutiens avec une extrême fermeté lorſque je penſe l'avoir trouvée, & je ne ſaurois la trahir dans les occaſions même où elle ſe trouve contraire à mes deſſeins & à mes intérêts, ſi l'on me la demande de bonne foi. Je ne me laiſſe néanmoins jamais préoccuper, en ſorte que je ne ſois toujours prêt à changer d'avis auſſi-tôt que l'on me fera connoître des raiſons plus fortes que les miennes, ſans quoi je ne me rends jamais, ſi ce n'eſt dans les matieres de la Foi, où l'autorité fait la preuve. J'ai eu la mémoire excellente, & je l'ai encore aſſez bonne ; mais elle ne me ſert preſque de rien, parce que je m'attache peu à la lecture des Hiſtoires, aimant mieux celle des Livres qui conſiſtent en raiſonnements : d'où vient que je ne retiens les choſes que par la force de l'imagination. L'inclination que j'ai eue à l'étude, me fit prendre la ſoutane à l'âge de vingt-trois ans :

mais quelques intérêts de famille me la firent quitter à vingt-cinq, après avoir acquis la qualité de Bachelier de Sorbonne. Je n'ai pas laiſſé d'étudier avec grand ſoin les queſtions du temps, & je marque à deſſein cette particularité de ma vie, pour excuſer la liberté que je prends fort ſouvent de ſoutenir contre des Eccléſiaſtiques celle des opinions conteſtées, que je crois la plus véritable : ce qui me feroit condamner d'imprudence par ceux qui ne ſachant pas cette circonſtance, ignoreroient auſſi l'obligation particuliere en laquelle je ſuis de défendre avec vigueur les vérités de la Religion. Il eſt bien néceſſaire que je faſſe cette petite apologie pour mon jugement, qui ne ſauroit éviter une forte cenſure ſi l'on veut examiner la ſuite des actions de ma vie ſans en pénétrer les cauſes, & principalement quand on ne ſaura pas que je n'ai jamais rien fait contre l'ordre, ſans condamner en même-temps l'emportement qui me rendoit coupable; tant il eſt vrai que mon eſprit & ma volonté ont exercé ſouverainement & ſéparément leurs fonctions, dans le temps que les paſſions m'ont poſſédé, comme je dirai bientôt; ce qui eſt, ce me ſemble, une louange aſſez médiocre.

Il eſt bien mal aiſé de peindre en peu de traits les qualités de mon ame ſous leſquelles je comprends ma volonté, mes habitudes & mes inclinations. La plus forte de toutes, c'eſt le deſir de la liberté en toutes choſes. C'eſt par lui que j'examine tout de nouveau (fors en matiere de Religion) les concluſions qui, ſont plus généralement ſuivies, & qui, par une longue ſuite d'années, ont acquis tant d'autorité, que la plupart des hommes feroient ſcrupule de les remettre en queſtion; & ce qui me fait agir ainſi, eſt que la vérité eſt toujours une, & qu'il n'eſt pas poſſible que ce qui ſe trouvera faux à préſent ait jamais été vrai, au moins en matiere de Science. C'eſt encore par cet amour de la liberté, que les avantages ſeuls de la fortune ne m'ont jamais attaché aux intérêts des Grands, ni porté à leur témoigner aucune affection, ſi je ne les ai crus dignes d'être aimés & capables d'aimer; parce que l'affection a ſeule ce privilege de rendre libres toutes ſortes d'actions. Cette liberté me paroît ſi naturelle & ſi juſte, que dans mon ame je ne défere rien aux avantages ſeuls de la naiſſance, auxquels la coutume & les loix me font déférer tant de choſes; & c'eſt par ce principe auſſi, que me faiſant juſtice à

moi-même, j'ai autant de répugnance aux ſervices que me rendent mes valets, qu'à celui qu'on m'obligeroit de rendre à quelque Maître, & que je conſidere l'ordre commun qu'on voit entre les hommes, comme une Comédie, en laquelle, par le commun conſentement des plus puiſſants, certaines regles ont été établies, différentes, mais proportionnées à leurs puiſſances, que la coutume & le temps ont depuis conſacrées & rendues inviolables.

J'ai l'ame la plus tendre du monde, & c'eſt par-là qu'encore que je ſois fort ſenſible aux offenſes, je ſuis toutefois incapable de me venger, ou de ne pardonner pas à ceux qui ſe répentent, bien que je ne puiſſe me fier à ceux qui m'ont trompé. Je ſuis capable de compaſſion juſques à la foibleſſe; égal autant qu'on le peut être; ennemi juré du faſte & de toutes affectations. J'aime l'honneur qui dépend de moi-même, & n'y renoncerois pas pour choſe du monde; mais je laiſſe à la fortune le ſoin de le faire éclater au-dehors. J'ai tant de ſincérité, & ſuis ſi peu intéreſſé, que jugeant des autres par moi-même, je me fierois en tout le monde ſi je n'avois été ſouvent trompé.

Je meſure les bienfaits par l'intention; ce qui fait que je n'ai point de reconnoiſ-

ſance pour de certaines perſonnes qui m'ont donné, & me tiens étroitement obligé à d'autres qui ne m'ont jamais fait de bien. Je ſerois libéral, & quelque choſe de plus, ſi la fortune me le vouloit permettre, parce que je mépriſe le bien. Je ſuis facile à faire de nouveaux amis, mais incapable de perdre les anciens; leurs ſecrets & leurs intérêts me ſont ſi ſacrés, que l'amour même ne ſauroit me les faire violer.

Je ne ſuis pas médiſant ni curieux, & je ſais trop ce que nous ſommes pour avoir de la gloire & de l'ambition. J'abhorre le ſommeil, & ne m'y rends jamais que je n'y ſois forcé; mais je ne laiſſe pas de dormir beaucoup.

Je ne connois point de paſſion que l'amour : il n'a jamais dépendu de mon choix, ſans inclination. J'en ai toujours été le maître dans les commencements, & l'eſclave dans le progrès. Je l'ai ſuivi de toute l'étendue de mes forces; toutefois ſans aveuglement. Je n'ai jamais été libertin dans ma créance, & je ſerai dévot en pratique comme en théorie, quand il plaira à Dieu de m'en faire la grace.

VII.

PORTRAIT DE Mr. de BRAIS, Écuyer de MADEMOISELLE, écrit à Champigny au mois de Décembre 1667.

PAR MADEMOISELLE.

IL me convient moins qu'à homme du monde de faire mon portrait : mais comme il me convient mieux qu'à nul autre d'obéir, & de faire les choſes qui peuvent plaire & divertir les perſonnes à qui je dois tout, au haſard de faire un portrait mal touché & fort déſavantageux pour moi, je m'en vais le commencer; me perſuadant qu'à l'âge que j'ai, je ne dois pas craindre de me montrer mal ajuſté & ſans fard; car pour l'ordinaire les Portraits en mettent à ceux qui en ont autant de beſoin que moi.

Je ſuis grand; j'étois de belle taille quand j'étois jeune; j'avois la tête belle, & même l'on diſoit que je n'avois pas le viſage laid : mais maintenant l'âge & les fatigues de la guerre ont diminué mes cheveux, qui ſont preſque gris; m'ont voûté la taille, & m'ont ôté ce que je pouvois

avoir de passable au visage : mais j'ai encore bonne mine, j'ai la jambe belle, & le pied bien fait, les dents grandes, mais saines & blanches. J'ai la main passable, j'ai l'air & l'abord fort froid, & même incivil à ceux qui ne me connoissent point. J'ai été fort gai; mais je suis mélancolique présentement, ayant contracté cette habitude par des maladies qui m'ont été causées par des blessures, & dont je me sens tous les jours. J'ai été assez galant étant jeune, & mon âge ne m'empêche pas de m'en souvenir, mais bien de dire si je l'ai été heureux, ou malheureux. Cela m'a servi à me donner un peu plus de politesse que ceux qui ont été toute leur vie à la guerre n'ont pas d'ordinaire, & même qui ont servi comme moi en un pays où l'on ne l'est pas fort. En récompense, si je n'y ai pas appris la civilité, j'y ai appris la sincérité; car les Flamands sont les gens du monde de la meilleure foi. J'ai été toute ma vie à la guerre, & j'ai fait ce métier avec plaisir; aussi y ai-je servi avec succès, ayant été assez heureux pour attirer l'estime des personnes avec qui j'ai servi, & pour en avoir reçu des marques par les emplois que j'ai toujours eus, & je n'aurois jamais discontinué si la paix ne se fût faite en Hollande où je servois. Je

parle peu, & si je parle mal l'on s'en doit plutôt prendre à ceux que j'ai hantés, à qui la phrase & l'expression de notre langue ne sont pas connues, qu'au manque d'esprit. Je n'ai point étudié, & je n'ai nulle science, & je ne me pique de rien que d'être un fort bon Officier d'infanterie, fort sensible aux obligations que je puis avoir, & fort fidele à mes amis. J'ai été assez heureux pour en avoir partout où j'ai été, & sans me faire de fète, ni m'empresser; ce qui est fort éloigné de mon naturel, qui s'éloigne même trop du monde. J'ai été assez heureux pour avoir été recherché & estimé, lorsqu'on m'a connu. J'ai été assez débauché étant jeune, soit que j'y eusse de l'inclination, ou que je fusse dans un pays ou ç'en est assez l'usage; mais, graces à Dieu, je m'en suis fort corrigé, & je suis le plus réglé de tous les hommes, & même cela va jusques à obliger ceux qui me connoissent à me faire la guerre que je suis dévot: ce que je ne suis pas, & que je voudrois bien être.

Si je n'ai pas dit assez de bien de moi, pour me faire aimer & m'attirer des louanges, & si je n'ai pas assez caché mes défauts pour éviter le blâme & la haine des Lecteurs, c'est que je me suis assez déclaré ne savoir ni lire ni écrire, pour que personne n'en doute.

VIII.

PORTRAIT de Mr. le Chevalier DE BÉTHUNE, fait à Saint-Fargeau au mois de Décembre 1657.

APrès avoir tant différé à faire mon Portrait, j'aurois pu m'en paſſer; puiſque je me ſens par cette raiſon plus obligé à le mieux faire que les autres, ayant pu remarquer les défauts des leurs, & me corriger ſur leurs fautes. Ces raiſons ſont bonnes; mais après avoir vu mon Portrait, on trouvera plus que j'en ai pour m'excuſer de mon peu d'application, que je n'en aurois de me trop appliquer: enfin, chacun ſe connoît, chacun ſait ſes affaires, & ſouvent celles des autres; ſi je ſuis de ce nombre, ce ſera une de mes bonnes raiſons pour excuſer les défauts de mon Portrait.

J'ai l'ame d'un grand Seigneur, & la fortune d'un Cadet; vous pouvez juger par-là combien j'aime les plaiſirs, la magnificence & le grand équipage; combien je ſuis libéral, enfin combien j'aime toutes les choſes que doivent aimer les grands Seigneurs, dont l'ame ſouvent n'eſt pas, comme à moi, proportionnée à la fortune.

Pour

Pour venir à la mienne, je suis Cadet de bonne maison; ainsi, peu pernicieux, mais j'ai bonne mine; j'ai l'air noble; je suis assez agréable; j'ai de l'esprit & du joli; je sais les Histoires; je sais les Poëtes, & le suis quelquefois. Enfin à me voir & à m'entendre, je suis persuadé que je plairai plus qu'un homme de cent mille livres de rente, que ceux qui ne me connoîtront guere croiront que je les ai, & que ceux qui me connoîtront beaucoup me les souhaiteront.

Je n'ai nul vice, je suis naturellement sobre & ennemi de toute débauche, je ne mange que des confitures; ce qui fait qu'un de mes plaisirs est de faire collation avec les Demoiselles, je les aime passionnément; & si c'étoit un foible, ce seroit le mien; mais je suis persuadé que ce n'en est pas un; quand je les aime, c'est un attachement incroyable, & même cela va à un tel aveuglement, que je crois aveugler les autres; car souvent je crois qu'ils ne voyent pas ce qui est visible. J'ai été assez léger jusques à cette heure, ou, pour mieux dire, changeant; car mes passions ont souvent changé d'objet; mais je crois que c'est moins ma faute que celle des personnes qui me les causoient: car, à parler avec toute la sincérité possible, j'avoue

que j'ai été un peu Hylas; mais présentement je me crois un Cyrus; hors que je ne m'estime pas un si grand Capitaine : toutefois je ferois bien comme lui, car je m'amuserois volontiers à la Belle pendant que mes troupes se lasseroient sous les armes au retour d'un combat; mais je ne me laisserois pas enlever en écoutant des relations des prisonniers que je prendrois; car hors l'objet aimé, le reste m'ennuye. Je suis brave, & j'aimerois la guerre avec passion sans les fatigues; car j'aime mes aises : toutefois je surmonte en cela mon inclination par l'affection que j'ai pour mon devoir. Je suis le meilleur ami du monde; & pour servir ceux de qui je le suis, j'irois d'un bout du monde à l'autre en poste; ce qui est une fatigue, & que je n'aime pas. Je suis sincere & cordial autant qu'homme du monde, & j'ose dire que j'ai beaucoup de probité, & que je passe fort pour cela, & assurément ceux qui me connoîtront seront persuadés de cette vérité; & plus que nul autre, les personnes qui m'ont ordonné de faire mon Portrait.

*

IX.

Portrait de la Princesse d'Angleterre, sous le nom de la Princesse Cleopatre, fait par Madame la Comtesse de Bregy, au mois de Juin 1658.

Apelles même seroit indigne de faire le Portrait de la jeune Princesse Cléopatre, s'il falloit que l'ouvrage dût entrer en comparaison avec le sujet : de sorte qu'étant impossible de rendre ce qui est dû à la façon des Dieux, elle se contentera du zele qui porte à travailler pour elle une main si peu savante, qu'elle ne pourroit sans honte faire connoître ni faire approuver le dessein qu'elle a pris de représenter Cléopatre.

Pour commencer par sa taille, je dirai que la jeunesse la fait toujours croître, & que l'on voit bien qu'elle ne s'arrêtera qu'à la hauteur où les plus parfaits demeurent : son air est aussi noble que sa naissance. Ses cheveux sont d'un châtain clair, fort déliés; & pour son teint, il n'est point dans les fleurs, d'éclat qui lui soit comparable. Sa blancheur est si grande, qu'il est aisé de voir qu'elle la tient

des lys d'où elle ſort. Ses yeux ſont bleus & fort brillants, ſa bouche eſt incarnate, ſa naiſſante gorge eſt belle, & ſes bras & ſes mains fort bien faits; & par tous les charmes qui ſont en elle, l'on voit bien qu'elle ſort du trône, & qu'elle eſt faite pour y remonter. Son eſprit eſt vif & agréable, il la fait admirer dans ſes actions ſérieuſes, & la fait aimer dans les plus ordinaires. Elle eſt douce & obligeante; & bien qu'elle ſe pût moquer avec beaucoup d'adreſſe, ſa bonté l'en empêche. Elle donne la meilleure partie de ſon temps à apprendre ce qui peut faire une Princeſſe parfaite; & pour le reſte de ſes moments, elle les dérobe à l'oiſiveté pour acquérir mille agréables ſciences; car elle danſe d'une grace incomparable, elle chante comme un Ange, & le clavecin n'eſt jamais mieux touché que par ſes belles mains. Tout cela rend la jeune Cléopatre, la plus aimable Princeſſe du monde; & ſi jamais la fortune leve ſon bandeau pour la voir, elle ne lui peut refuſer toutes les grandeurs de la terre; car elle les mérite. Je les lui ſouhaite plus paſſionnément que perſonne ne peut faire; mais j'aime mieux qu'elle ignore mes ſentiments, que de lui déclarer de moins bonne grace qu'il ne faut, pour mériter de plaire à l'aimable Princeſſe dont j'ai fait le Tableau.

X.

PORTRAIT de Madame L'ABBESSE DE CAEN, écrit par elle-même à Paris au mois de Juin 1658 *par ordre de* MADEMOISELLE.

L'OBÉISSANCE que je dois à Votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, eſt la ſeule raiſon qui pouvoit m'obliger à faire mon Portrait, en ayant mille qui devroient m'empêcher de parler jamais de moi-même, dont les principales ſont, que je n'en puis dire que peu de bien, que je n'aime point à en dire du mal; & que quand même j'en pourrois dire quelque choſe d'avantageux, ce ne ſeroit pas ſans beaucoup de confuſion; ajoutez à cela que je ſuis prévenue que nous ſommes de fort méchants juges de nous-mêmes; qu'il n'y a point de défaut plus univerſel que celui de ſe méconnoître; ni rien de ſi commun, que d'être les premiers trompés ſur ce qui nous regarde; que nous avons beau avoir des miroirs fideles, notre amour-propre en gâte les plus pures glaces, & nous nous y voyons d'ordinaire ſi différents de ce que nous ſommes, & de ce que les autres nous voyent, qu'il y a ſouvent moins de diffé-

rence de nous aux autres, que de ce que nous ſommes à ce que nous penſons être. Toutes ces conſidérations m'auroient empêché d'entreprendre jamais de faire mon Portrait, ſi l'ordre de V. A. R. n'étoit pour moi une raiſon à laquelle toutes les autres doivent céder. Comme l'obéiſſance que je lui dois, eſt un des premiers de tous mes devoirs, voici donc, Mademoiſelle, non pas peut-être ce que ſuis, mais au moins ce que je penſe être.

Je ſuis grande, & n'ai point une mauvaiſe mine, mais beaucoup trop groſſe. J'ai quelque hauteur dans la phyſionomie, & de la modeſtie. J'ai les yeux bleus, d'aſſez belle forme, le nez trop grand, la bouche point déſagréable, les levres propres, & les dents ni belles ni laides; le teint vif, mais trop rouge; les bras & les mains aſſez bien faites, ſi le trop d'embonpoint n'en avoit ôté la délicateſſe. J'ai les cheveux blonds & déliés. Il y a de la netteté en toute ma perſonne; mais cette netteté vient plus de mon bon tempérament & de ma ſanté que de propreté, car je ſuis nette même ſans être propre. J'ai beaucoup de vivacité dans l'eſprit, & ſon étendue eſt, ce me ſemble, entre la plus grande & la médiocre. Je ne crois pas être tout-à-fait dépourvue de jugement; car bien

que mon tempérament ne ſoit pas de ceux qui font les grands jugements, parce que c'eſt le ſang qui domine en moi, & que je ſuis fort gaye naturellement; ce que j'ai d'eſprit me ſert à me faire connoître ce qui m'en manque, & j'en ai à un degré & d'une maniere, que c'eſt plutôt ce que j'ai d'eſprit qui fait tout ce que j'ai de jugement, que ce n'eſt mon jugement qui fait mon eſprit. J'ai de la facilité à comprendre preſque toutes ſortes de choſes, excepté les procès & les termes de chicane. J'ai auſſi aſſez de facilité à parler & à écrire, & je connois les fautes que j'y fais; comme je ſuis prompte à tout ce que je fais, je les connois ſouvent ſans les corriger. Un de mes plus grands plaiſirs eſt celui de la converſation; mais je le trouve avec peu de perſonnes, bien que j'en voye beaucoup qui ayent plus d'eſprit que moi. Mais ſoit que ceux avec qui je parle l'ayent au-deſſus ou au-deſſous, je rencontre peu de gens qui, ſelon moi, jugent équitablement, qui ne louent ce qu'on devroit blâmer, & qui ne blâment ce qu'on devroit louer, tant pour les perſonnes que pour les choſes; & le peu de perſonnes que l'on rencontre, qui ſoient ſans préoccupation, qui ayent l'eſprit droit, les lumieres juſtes, & les ſentiments raiſon-

nables, fait que je n'ai nulle peine à garder la solitude à laquelle ma profession m'engage, quoique mon naturel y soit opposé. Ainsi elle pourroit m'être agréable par le seul dégoût du monde, quand je ne compterois pour rien les douceurs que la dévotion y fait rencontrer. J'ai de la défiance du monde en général, & je suis persuadée qu'il est rempli de méchanceté; & comme je découvre tous les jours que la moitié du monde trompe l'autre, & que les personnes les plus éclairées sont abusées en quelque chose, en quoi elles ne croyent pas l'être, je crains que souvent il n'en soit de même de moi; & cette défiance, ou plutôt cette connoissance du monde fait que je me défie des plus belles apparences, & de la plus grande partie des choses qui me pourroient le plus satisfaire, comme seroit d'avoir beaucoup d'amis, de pouvoir prendre confiance, de parler sûrement, &c. L'opinion aussi que je vois qui fait presque tous les plaisirs de la vie des autres, ne fait point celui de la mienne; je dis la plupart de celles qui sont reçues presque généralement: j'ai les miennes particulieres, & je ne puis me conduire par celles des autres. Je connois bien que souvent l'opinion rend heureux ceux qu'elle trompe, au-lieu que la lu-

miere de la vérité, en nous détrompant, nous rend quelquefois miférables : mais comme, felon moi, l'erreur eft un des plus grands de tous les malheurs, je ne puis pas vouloir acheter mon bonheur au prix d'être trompée. Il m'eft pourtant arrivé quelquefois de regretter un certain temps de ma vie, où mille chofes me donnoient de fort fenfibles plaifirs, quoique je ne les euffe que parce que j'étois plus jeune & moins raifonnable ; mais c'eft qu'en perdant ceux-là je n'en ai pas trouvé d'autres, & qu'il eft rude de vivre fans en avoir. Il me femble tous les jours que plus les lumieres me viennent, plus elles m'en ôtent ; parce que plus on juge équitablement, plus on trouve de chofes qui doivent donner du dégoût & du chagrin, & moins on en trouve qui puiffent donner de véritables joies. Il eft vrai auffi que celles qu'on a font bien plus pures, & que fi l'efprit donne plus de fenfibilité pour les chofes fâcheufes, il fait auffi fentir davantage celles qui font agréables, & aide à fupporter les autres, & à fe mettre au-deffus. Il me femble qu'il fait cet effet en moi, & que je fuis fort fenfible à la joie & à la douleur. Pour l'humeur, je l'ai gaie, comme j'ai déja dit, & portée à la joie : j'aime à en voir aux autres, & à

leur en procurer ; mais j'aime auſſi que les autres ſervent à mon divertiſſement & à mon plaiſir. Je penſe les choſes aſſez plaiſamment, je les dirois de même ſi je voulois, & ſi la modeſtie de ma profeſſion & la charité du prochain ne m'en empêchoient. Les méchantes plaiſanteries me déplaiſent autant que les fines, & les ſpirituelles mes divertiſſent. Quoiqu'aſſurément j'aye beaucoup de gayeté dans l'humeur, les perſonnes qui n'ont qu'une demi-connoiſſance de moi me croyent plutôt froide & ſérieuſe ; je la ſuis toujours avec les perſonnes que je n'eſtime pas ; & généralement parlant, j'ai encore plus de plaiſir dans les converſations ſérieuſes, où je parle de mes ſentiments franchement avec mes amis, & où on dit des choſes ſenſées & raiſonnables, que dans les converſations plus enjouées, & où il y a moins de ſolidité. Je crois avoir de l'égalité dans l'humeur, & n'être pas difficile à vivre. Mon tempérament & mon humeur me portent à eſpérer facilement les choſes que je deſire, & à ne déſeſpérer pas de celles que je crains. J'aime à me former d'agréables idées dans l'avenir ; & quoique le bon ſens me faſſe voir toute la difficulté qu'elles peuvent avoir à réuſſir, ce qui eſt poſſible d'agréable dans l'ave-

nir, eſt déja pour moi quelque choſe de réel dans le préſent. L'eſpérance toutefois, qui en général me donne du plaiſir pour les choſes éloignées, me fait beaucoup de peine pour celles que je vois de plus proche, quand elles n'arrivent pas promptement. Je ſuis ſi vive & ſi prompte, qu'il n'y a pas de plus grand tourment pour moi que l'effet d'un deſir retardé, ni de bonheur que je ne cruſſe avoir acheté ſi je l'avois deſiré long-temps. Je n'aime point à conteſter, quoique j'aye des opinions contraires à celles que l'on ſoutient. Cela vient de ce que j'ai de la complaiſance : je puis même dire que ma complaiſance eſt une vertu en moi ; car quoique je ſois portée à en avoir par inclination, je m'en ſers avec raiſon, & jamais je n'en ai de lâche ; car s'il s'agiſſoit de ſoutenir l'intérêt de mes amis, perſonne ne le feroit contre qui que ce ſoit avec plus de chaleur ; & ſi la complaiſance peut m'obliger à me taire quelquefois, elle ne m'oblige jamais à parler contre mon ſentiment. J'ai le défaut de juger & de parler aſſez ordinairement des autres, plutôt par ce qu'ils ſont à mon égard, que par ce qu'ils ſont à celui d'eux-mêmes. Pourtant ſi je n'aime pas tout ce que j'eſtime, j'ai quelque eſtime pour tout ce que j'aime ;

& pour une personne dont je voudrois faire ma premiere & ma principale amie, je ne le pourrois pas si je ne l'estimois sérieusement. Je ne hais pas à être louée de ce que j'ai de bon, & même un peu flattée : je n'aime pas pourtant les louanges tout-à-fait injustes, parce qu'elles me font honte; mais du plus au moins je ne serois pas fort fâchée que mes amis se trompassent un peu, & qu'ils me fussent indulgents. Pour les louanges de ceux qui ne pensent pas ce qu'ils disent, je les abhorre étrangement. Pour l'ame, je crois l'avoir fort désintéressée, & que c'est une des choses qui est la meilleure en moi, ne connoissant effectivement point d'autres intérêts que ceux de mes amis, pour qui j'ai une chaleur fort grande. Je serois aussi assez méchante ennemie, sans la conscience. Je crois que j'ai de la fermeté; car quoique j'aye quelque peine à me résoudre aux choses, quand une fois je les ai résolues avec raison, tout le monde ensemble ne me feroit pas changer. Pourvu que j'aye prévu les choses fâcheuses, je les reçois avec tranquillité. Il me semble que je serois incapable de faire une bassesse pour quoi que ce fût. Je me sens le cœur plus haut, quand on me veut abaisser. Pour de la sincérité, il me semb[le] que j'en

ai beaucoup. Je ne ſuis pas naturellement diſſimulée ; & quand je la ſuis, c'eſt plutôt ma raiſon qui m'y porte que mon naturel. On ne me feroit pas pourtant donner aiſément dans le panneau, pour me faire dire mes ſentiments ſur ce que je croirois devoir taire ; car ordinairement je ne fais pas confidence de mes affaires, ni de ce que je penſe, par foibleſſe, ni par occaſion ; mais par deſſein, par choix, & avec diſtinction. Je pourrois pourtant être un peu dupe ſur l'amitié, & ſur la confiance qu'on me témoigneroit, pourvu que ce ne fût pas pour long-temps. J'ai toujours de l'aigreur contre les gens qui m'ont trompée une fois. Je crois que j'ai plus de douceur que de bonté, & que je ſuis meilleure dans mon procédé & dans mes actions, que dans mes penſées & mes jugements. Je ſuis prompte, mais aſſez maîtreſſe de ma colere, qui ne m'a jamais, ce me ſemble, ôté la préſence d'eſprit, & au contraire elle me rend ordinairement éloquente. J'ai le cœur tendre pour mes amis, & les ſentiments fort ſenſibles & délicats : ma délicateſſe fait même que je ſuis aſſez aiſée à bleſſer ſur l'amitié, & que pour des ſujets aſſez légers j'ai même des bizarreries ; mais ma raiſon m'en fait revenir, & fait que je con-

ſidere toujours davantage les qualités eſſentielles. Je ne connois la haine que par l'amitié ; & ſi je hais, c'eſt parce que j'aime. Je puis oublier le mal qu'on m'a fait, je ne puis oublier le bien. Je ſuis née fort volontaire, & ma volonté ſeroit une raiſon où j'en ferois céder bien d'autres ſi je ne tâchois ſouvent à la régler. Je n'ai pas trop l'eſprit d'ordre naturellement, & j'avoue qu'il y a de certains déſordres qui apportent de la nouveauté dans les choſes qui me plaiſent. Je mépriſe fort ce que je mépriſe. J'aimerois aſſez le pouvoir de me venger ; je crois que j'en uſerois bien, pourvu que je le puſſe faire connoître ; mais ce que je ſais bien, c'eſt que je ne me vengerois pas du plus grand ennemi que j'euſſe au monde, par une trahiſon, par une fourberie, ou par une lâcheté. Je ſuis fort glorieuſe naturellement, & l'humilité à laquelle ma profeſſion m'oblige n'a pas pu corriger ce défaut ; & quoique je n'aye pas de peine à faire des actions d'humilité par ma profeſſion, parce que je comprends qu'il y a de la gloire à les bien faire ; j'ai de la diſpoſition à chercher dans l'humilité même, par une ſecrete inclination que j'ai pour la gloire, celle qu'il y a à s'humilier ; ce qui eſt un défaut tout-à-fait contraire

à la pratique de cette vertu. J'aime peut-être un peu trop ma maison pour une Religieuse. Ma profession corrige beaucoup de défauts de mon naturel ; & comme je l'aime fort, & que je l'ai prise avec choix & avec inclination, quoique j'eusse pu le faire par raison, & que j'en eusse beaucoup pour cela, les choses qu'elle m'oblige à faire ne me sont pas si difficiles, que si je n'avois point le goût que j'ai pour la condition que j'ai prise, la connoissance que j'ai du monde ne sert qu'à m'y confirmer tous les jours ; & je puis dire que l'estime de l'une croît par le mépris de l'autre. Il me resteroit beaucoup de choses à dire, peut-être plus essentielles, tant pour le bien que pour le mal qui est en moi ; mais comme depuis hier j'ai eu fort peu de temps, & beaucoup de desir d'obéir promptement à V. A. R., je dis celles qui se présentent les premieres. J'avoue pourtant que j'omets volontairement beaucoup de défauts ; mais V. A. R. se contentera, s'il lui plaît, de ceux que j'ai marqués ; parce que la plupart des autres qui me restent à dire sont à l'égard de Dieu, & par conséquent plus propres à être mis dans ma confession générale que dans mon portrait, que je crains bien, quoique je n'aye pas eu intention de men-

tir en l'écrivant, d'avoir beaucoup flatté par aveuglement. Si j'étois assez heureuse pour être assez connue de V. A. R. pour qu'elle le voulût corriger, elle en seroit plus capable que personne, & je prendrois la liberté de l'en supplier très-humblement, pour récompenser l'obéissance que je lui ai rendue : si j'osois du moins lui en demander son sentiment, je le ferois. Ce que j'ose l'assurer, c'est que ce que je puis encore mettre de plus véritable dans mon Portrait, devant que de le finir, c'est le profond respect que j'ai pour elle, & l'attachement que j'aurai toute ma vie pour ses intérêts & pour son service, n'osant pas parler des sentiments de mon cœur pour son admirable personne.

XI.

PORTRAIT de la fille de Madame la Princesse de TARENTE, âgée de cinq ans & demi, écrit par elle-même à Paris au mois de Juin 1658.

J'AI les yeux noirs, un peu trop petits ; le tour du visage rond ; le front trop grand ; les nez un peu camus ; les sourcils

bien faits, la bouche fort jolie, le menton fourchu, un peu carré; le teint bien blanc quand je me suis décraſſée ; la tête un petit bien groſſe. J'ai plus d'eſprit que de jugement. J'aime mieux donner que de recevoir. J'ai l'humeur bien douce; mais je ſuis pourtant quelquefois un peu dépite. Je ſuis grande aumôniere. J'aime fort à lire, & principalement la parole de Dieu. J'aime fort mes parents. Je ne ſuis point gourmande. Je n'aime point qu'on ſe moque de moi. J'ai l'humeur fort gaie. Je ne ſuis plus opiniâtre. Pour dire le vrai, je ſuis un peu poltronne. J'aime bien à jouer, à me divertir, à courir. J'aime fort à voir faire quelque choſe, & je hais fort de ne rien faire. Je ſuis tout-à-fait ſecrete. J'aime fort ceux qui me ſervent. Je n'aime point ceux qui mentent, & je me hais quand j'ai menti. J'aime les raretés. La compagnie que j'aime le mieux, c'eſt d'être avec mes parents. Je ne ſuis point glorieuſe. Je ne ſerai jamais coquette. Je n'aime point à battre, ni à être battue. Je ne ſuis point colere, mais je ſuis un peu prompte. Je ſuis fort craignant Dieu, j'aime fort à faire ſa volonté, & j'eſpere qu'il me bénira.

XII.

PORTRAIT de la Reine de SUEDE, écrit par Madame la Comtesse de BREGY, à Paris au mois de Juin 1658.

LA divine Reine que vous voulez que je vous dépeigne, n'est pas une chose qui le puisse être; & quand la fortune vous ôta l'occasion de la voir, vous ne dûtes pas vous promettre que tout ce qui est en elle vous pût jamais être représenté, puisqu'il faudroit des yeux propres à regarder fixement le Soleil, pour les oser lever sur elle sans en être ébloui. Ne jugez donc pas de la Reine du Nord par ce que je vous en vais dire, mais seulement de mon amitié pour vous, qui me fait entreprendre au-delà du possible, vous donnant un portrait qui feroit dans son entreprise trembler les plus hardis pinceaux.

Ma main pour vous plaire en commence une ébauche, en vous disant que cette Princesse est plus petite que grande; mais qu'il semble qu'elle se feroit défendue de croître davantage, afin qu'il fût plus extraordinaire de lui voir dans cette taille une mine si haute & si majestueuse,

que l'on la connoit d'abord pour maîtreſſe de tout ce qui l'environne. Ses cheveux ſont du plus beau blond cendré : ſon teint eſt fort blanc malgré toutes les ſaiſons à quoi elle l'expoſe : ſon nez eſt un peu grand, mais fort bien fait : ſa bouche petite ; ſes dents blanches : la forme de ſon viſage un peu longue, mais fort agréable, & tous les traits y étant réguliérement placés, y ſont un aſſemblage qui plairoit infiniment à regarder, ſi les beaux yeux de cette Reine en laiſſoient la hardieſſe ; mais il n'en eſt point que la rencontre des ſiens ne faſſe baiſſer ; ils ſont bleus, & de ce bel azur dont nous paroît le Ciel : ils ſont grands, & de la plus belle forme, & plus brillants que la lumiere même : ils ſe ſont des ſujets de tous ceux qu'ils regardent ; & s'ils voyent moins bien que les autres, la nature ne leur a laiſſé ce petit défaut, que pour donner le temps, avant que d'en être vu, de les voir : ce que le reſpect auroit toujours empêché ſans cela. Sa gorge, ſes bras & ſes mains ſont de la couleur de la neige. Voilà ce qui fait ſa perſonne, & la rend aimable à toute autre, hors à elle-même, qui n'a jamais regardé ſa beauté, ni ſongé à la conſervation de ſa perſonne, ne s'étant appliquée qu'à ſe rendre digne d'être immortelle, ſans ſe ſoucier

du temps, ni de ſa durée, qui lui paroîtra toujours aſſez longue, pourvu qu'elle ne fuye point la mort par des ſoins & des craintes qui feroient honte à ſa belle vie. Pour ſon eſprit, il eſt ſi grand & ſi merveilleux, qu'il faudroit de nouveaux termes pour parler d'une choſe qui n'eut jamais de ſemblable; car elle eſt née ſi capable, qu'elle ne trouve dans le monde que ce qu'elle nous y auroit laiſſé de ſciences, s'il n'y en avoit point eu devant elle. Elle poſſede une ſi profonde & ſi véritable connoiſſance de toutes choſes, que, ſans s'arrêter à ce que l'erreur ou la coutume les a fait valoir, elle ne les prend que pour ce qu'elles ſont. Elle ſait mieux l'art de régner, que tous les Politiques ne l'ont jamais ſu; mais ſon grand cœur le mépriſe, puiſqu'elle a rendu à la fortune le Royaume qu'elle en a reçu en naiſſant; comme étant le partage d'une aveugle puiſſance, qui n'a pas ſu connoître que toute la terre devoit être ſoumiſe à Chriſtine, pour lui donner envie de s'abaiſſer à régner ailleurs que ſur elle-même, & non pas dans un coin du monde, qui en étant un des grands Royaumes, n'étoit néanmoins pas ce qu'il falloit pour borner cette grande Princeſſe, qui s'eſt donné un ſucceſſeur avant ſa mort; à condition qu'il occuperoit aſſez digne-

ment le Trône où elle s'est assise, pour continuer d'en rendre le sceptre redoutable à tous ceux qui en portent, & apprendre à ses voisins à demeurer ses amis, ou à devenir ses Tributaires; & c'est avec tant de discernement qu'elle a fait son choix, que le Prince qu'elle a mis en sa place surpasseroit la gloire de ses devanciers & de ses descendants, si Christine & son pere ne l'arrêtoient dans le chemin, & s'ils ne lui laissoient cueillir des lauriers seulement pour en apporter la Couronne à leurs leurs pieds, puisqu'il n'exécute que les projets de la grande Christine, qu'elle n'a abandonnés ni faute de cœur, ni par la crainte des travaux qui accompagnent les grandes entreprises; mais seulement pour se trouver touchée de la prétention d'une plus haute gloire que celle que se sont proposée Alexandre & Gustave. Elle s'est attachée à une solide vertu, dont la récompense est distribuée par de plus justes mains que ne sont celles de la Renommée, qui souvent arrache ses présents lorsqu'ils sont devenus des biens dont elle ne nous sauroit plus priver sans injustice. Ainsi la grande Christine ne vivant plus que pour connoître la vérité, & pour suivre la vertu, elle se fait de

ſa propre gloire une plus digne Couronne que celle qu'elle avoit reçue de ſes Peres.

XIII.

PORTRAIT de Mademoiſelle DE VANDY, écrit à Paris au mois de Juin 1658.

PAR MADEMOISELLE.

VOus voulez donc que je faſſe votre Portrait, par une fauſſe humilité qui ne vous permet pas de dire du bien de vous: mais on verra bien que vous êtes telle que je le vais dire; & comme en vous diſant tout, je vous dirai peut-être des choſes mal-agréables, quelqu'un jugera que c'eſt plutôt par une ſecrete vanité, que vous ne l'avez pas voulu entreprendre. Quoi qu'il en ſoit, puiſque vous avez voulu que ce fût moi, vous aurez contentement, & vous vous allez voir fort bien dépeinte.

Pour faire votre Portrait tout de votre haut, c'eſt ce qui tiendra le moins de temps & de place; car Dieu vous a faite des plus petites, toutefois fort bien proportionnée; & cela s'appelle une jolie taille. Quoique vous ſouhaitiez d'être

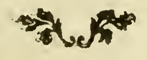
graſſe, je vous dirai en amie que la maigreur vous ſied bien. Vos cheveux ſont blonds, & par conſéquent vos yeux bleus & beaux : la bouche grande, mais point déſagréable : enfin à tout prendre vous êtes bien faite, & vous avez auſſi bonne mine que peut avoir une petite perſonne. Pour de l'eſprit vous en avez naturellement, & cela ne me ſurprend pas; vous êtes d'une race dont tout ce que je connois en a infiniment, & j'ai ouï dire la même choſe de tout ce que je n'ai pas connu. Comme vous l'avez fort vif, & que ces ſortes d'eſprits demeurent rarement ſans agir, j'ai ſu que les premieres années de votre vie, que vous avez paſſées aux champs, ont été employées à la lecture de tout ce qu'il y a jamais eu de Romans en notre Langue, en Italien, & en Eſpagnol; car il eſt bon que l'on ſache que vous poſſédez ces deux Langues. Cette lecture pour l'ordinaire porte volontiers à aimer la galanterie; les jeunes perſonnes y ſont aſſez ſouvent conduites par ce chemin-là, & la Province n'y nuit pas; mais cette galanterie n'eſt pas d'un bon tour, non plus que les lumieres que ces Livres donnent, ſi tout cela n'eſt corrigé par quelques années de Paris, ou de la Cour, ou de tous les deux

ensemble; & quelquefois ne devient-on pas plus habile par-là. Mais quand tout cela prend ce bon tour, que j'ai dit être nécessaire, cette lecture n'est pas absolument inutile. Vous avez été à la Cour en arrivant à Paris, & vous y êtes descendue chez la personne du monde la plus propre à faire les gens pour les faire fort aimables. Mais d'entreprendre le Portrait de Mad. la Comtesse de Maure avec le vôtre, ce seroit une grande hardiesse, & cela est au-dessus de mes forces. Revenons à vous & à vos Romans; ils ne vous ont pas nui, puisque je ne vous ai vue vous servir de cette science que pour entretenir les Dames de campagne qui venoient voir MADEMOISELLE à Saint-Fargeau; ne sachant souvent que leur dire, vous leur teniez de tels propos, croyant qu'ils leur devoient être agréables : ainsi cela sert à l'affabilité & à la civilité que vous avez naturellement pour ceux que vous croyez qui en auroient pour vous; autrement vous êtes fiere au dernier point, & quelquefois glorieuse, & j'ai découvert que cette fierté & cette gloire vous sont naturelles, & que ce sont des maladies de race : car comme votre Maison est venue d'Allemagne, quand vous vous souvenez que vous y êtes Princesse,

teſſe, vous oubliez que les chimeres des autres vous donnent ſujet de raillerie, & vous ſeriez toute prête à en donner aux autres. Votre vertu irrépréhenſible, & cette haute prudence que vous profeſſez intérieurement & extérieurement (cette explication eſt bonne en ce temps ſans en dire davantage ; car en vous diſant des vérités favorables, il ne faut pas blâmer les autres) cette haute vertu eſt donc aſſurément comme il faut ; & s'il y manque quelque choſe, c'eſt que l'humilité n'eſt pas la dominante. Avec tout cela, ſi vous aviez trouvé un Galant qui eût ſeul toutes les qualités que beaucoup de gens ont ſéparément, je ne ſais pas ce qui en fût arrivé : mais comme c'eſt une choſe impoſſible à trouver, que des gens qui fuſſent propres à ſatisfaire un goût de chez la Comteſſe de Maure, c'eſt pourquoi vous êtes prude ; car l'on ne fait point de baſſeſſe chez elle de quelque nature que ce ſoit. Vous n'avez nulle dévotion, & cela vient de ce qu'ayant le cœur bon, vous êtes peu ſouffrante, & que vous avez de la peine à pardonner ; vous avez autant de délicateſſe ſur la haine que ſur l'amitié, & la conduite uniforme de votre vie vous empêchant d'avoir des remords, vous croyez que vivant moralement bien,

c'eſt aſſez, & vous n'êtes pas ſeule que cette penſée éloigne de la dévotion: cela eſt plus Philoſophe que Chrétien. Vous êtes fort pareſſeuſe : vous n'aimez ni à vous promener ni à travailler ; mais beaucoup à dormir, & à être aſſiſe en bonne compagnie ; car la mauvaiſe vous laſſe encore plus que la promenade. Je connois même de telles gens qui vous feroient monter à cheval, ce que vous haïſſez fort, pour éviter l'honneur de leur entretien. Vous feriez volontiers toujours dans une chaiſe, ſi ce n'eſt qu'étant toujours avec des perſonnes qui en donnent à fort peu de monde, en cela ſeul vous préférez l'honneur à la commodité : j'entends l'honneur de la compagnie ; car pour l'honneur perſonnel, il va devant tout : & quand on vous reproche toutes ces choſes, vous vous excuſez ſur la foibleſſe de votre tempérament, quoique vous ayiez plus de force de corps qu'à vous n'appartient ; mais l'eſprit étant le principal reſſort qui agit en vous, ceux qui vous connoîtront ne vous accuſeront jamais d'avoir rien de foible. Vous êtes généreuſe & vigoureuſe pour vos amis ; dès qu'il s'agit de leur faire plaiſir ou de les ſervir, vous courez à ce qui s'appelle par monts & par vaux. Vous êtes ſenſible aux

offices qu'on vous rend ; & pour des choses de rien, vous en avez beaucoup de reconnoissance. Je vous assure que rien n'est plus difficile que de faire le Portrait des autres ; car de se guinder à la moyenne région, ou de grimper, comme vous dites, sur des flammes pyramidales, quoique je sois assez alerte, & que j'aye assez de disposition, cela me seroit fort difficile, & je crains toujours les choses dont on ne voit point le retour, & où l'on ne regarde que le commencement ; car j'ai ouï dire que les retours valent bien matines. Mais comme je n'ai rien dit dans votre Portrait qui puisse être interprêté ni contre vous, ni contre moi, je me mets l'esprit en repos. Je vous donne le bon soir, & je vous supplie de me continuer l'honneur de vos bonnes graces : je dois avec justice y avoir quelque part, par celle que je sais que vous avez dans les miennes.



XIV.

PORTRAIT de Madame la Ducheſſe d'ÉPERNON, écrit à Paris au mois de Juin 1658.

PAR MADEMOISELLE,

JE ferai plutôt un abrégé de ma vie que mon Portrait, étant aſſez difficile de faire l'un ſans l'autre : c'eſt pourquoi l'on m'excuſera ſi je m'étends un peu au long ; & comme on ſoulage ſes maux quand on en fait part à ſes amis, on ne doit point s'étonner que je me donne cette conſolation, puiſque faiſant ma peinture, je l'adréſſe à des perſonnes qui m'ont toujours témoigné beaucoup d'amitié.

Je ſuis née comme la faveur de Mr. le Cardinal de Richelieu, qui étoit mon oncle ; ſa fortune & moi croiſſions en même temps : mais comme la fortune va plus vîte que les années, pour ceux à qui elle veut être favorable, je n'avois pas douze ans qu'elle étoit à ce haut degré qui a toujours duré juſques à ſa mort. Il me fit venir à Paris, où j'étois regardée de tout le monde comme le font d'ordinaire les nieces d'un favori. J'étois l'objet

du desir de toutes les meres, & celui de l'amour des plus ambitieux; & assurément je puis dire que j'ai mérité l'un & l'autre par ma personne. J'étois aussi bien faite en ma taille, que l'on le peut être pour cet âge. Mes cheveux sont noirs, & plantés d'une maniere qui me donne un certain agrément à la tête, que l'on me dit toujours que personne n'a que moi. J'ai les yeux noirs, le nez fort bien fait, la bouche ni grande, ni petite; le teint blanc pour une brune, le tour du visage assez bien fait, & tout cela accompagné de la plus grande douceur du monde, que j'ai dans l'humeur aussi-bien que sur le visage. Je n'aime pas beaucoup de personnes; mais j'aime mes amis avec la derniere constance & fermeté. Je suis affable, bonne, complaisante, & libérale au dernier point. J'ai du cœur infiniment. Si je suis souffrante, c'est bien malgré moi, & la prudence m'est souvent une vertu rude à pratiquer. J'ai de la voix, elle n'est pas forte, & vous jugerez bien, quand je ne l'aurois pas dit, qu'elle est fort douce, puisqu'il n'y a rien en moi qui ne soit ainsi: je l'ai assez agréable, & j'aime passionnément la Musique; les violons sont celle que j'aime le moins, parce que c'est celle qui fait le plus du bruit. Je

n'aime point à danſer, & je ne vais aux bals & aux aſſemblées que quand je ne m'en puis diſpenſer. Depuis quelques années j'en ai peu vu; car ma ſanté, qui eſt fort délicate, ne me permet pas de veiller, & l'état de ma fortune m'eſt une aſſez honnête excuſe, & ne m'eſt qu'un trop fâcheux prétexte de m'en priver. Je n'aime pas trop le monde, hors mes amis particuliers, & ma malheureuſe deſtinée m'a fort accoutumée à la ſolitude, & n'a pas peu contribué à me la rendre agréable. J'aime la promenade, mais modérée; car je n'aime pas à m'échauffer, & je me laſſe aiſément. Par la maniere dont je me ſuis dépeinte, on jugera peut-être que je ſuis aſſez propre à la dévotion; car je n'aime qu'à faire du bien; je ſuis charitable, retirée & malheureuſe, tout cela peut aiſément faire une Dévote: j'aime les Chapelets; mais je ne ſais ſi c'eſt parce que j'aime les bijoux, ou ſi c'eſt que j'aime les Reliques; car je ſuis une grande bijoutiere, & je ſuis trop heureuſe d'avoir de quoi m'occuper; j'aime les jolies heures & les images; voilà bien des dépendances de la dévotion; mais après tout, ſi Dieu ne touche le cœur, il n'y a rien de fait. Je lui demande tous les jours ſa grace, je l'attends avec impatience, &

il me la faut pour être tout-à-fait dévote. J'aime à lire; mais je pense que voilà suffisamment de quoi vous faire connoître que je ne mérite pas tout ce que je vais vous dire. Lors donc que j'étois à la Cour dans l'état que je vous ai dépeint, Monsieur le Cardinal, mon oncle, me maria tout aussi-bien qu'il se pouvoit. J'épousai l'héritier de la faveur de Mr. d'Epernon qui avoit été favori d'Henri III, le plus libéral Prince du monde (ce seroit peu de dire des nôtres, car l'on a toujours accusé nos Rois de ne l'être pas beaucoup). Il étoit encore héritier de la Maison de Foix du côté de sa mere : enfin il étoit en tout le plus avantageux parti que je pouvois espérer. Ses maisons étoient toutes belles & bien bâties ; ses meubles magnifiques, & beaucoup de pierreries : toutes ces choses plaisent assez à une Demoiselle de douze ans. Parmi tout cela je trouvai un homme qui avoit toutes les qualités qui sont nécessaires aux autres ; mais non pas celles qu'il faut avoir pour sa femme, puisqu'il n'avoit point d'amitié pour moi. Ma grande jeunesse m'empêcha d'abord de m'en appercevoir, & même de m'en soucier pendant quelques années ; ensuite de quoi Mr. d'Epernon se brouilla avec Mr. le Cardinal de Richelieu, ceux qui

ont été favoris se soumettant rarement à ceux qui le sont ; de sorte qu'il me fallut suivre la fortune de la Maison où j'étois entrée, & me voir hors d'état de profiter de celle de mon oncle. Je passai plusieurs années en Province auprès d'un vieux beau-pere chagrin & mélancolique, avec lequel je m'ennuyois fort. Après sa mort je m'en allai trouver Monsieur son fils en Angleterre, où je ne fus pas mieux traitée de lui qu'à l'ordinaire. Si j'avois voulu, à la mort de Mr. d'Epernon, me prévaloir de l'occasion, j'étois maîtresse de toutes choses ; mais je suis si peu intéressée que je ne m'en avisai pas, & j'avois si bonne opinion de Mr. d'Epernon, que je ne prévoyois pas en ce temps-là qu'il en dût user avec moi comme il a fait. J'oubliois à dire, que s'il eût voulu se bien conduire avec Mr. le Cardinal, les fantaisies de Mr. son pere n'eussent pas prévalu sur la considération que mon oncle avoit pour moi ; mais aussi mon crédit n'étoit pas assez grand pour réparer le tort qu'ils se faisoient par leur mauvaise conduite, & celle de Mr. mon mari ne lui étoit pas avantageuse. Je pourrois dire beaucoup de choses sur ce sujet ; mais il n'est pas à propos de se louer soi-même ; il est bon seulement de laisser entendre

que je n'ai pas manqué de pouvoir à ſervir Mr. d'Epernon, s'il y avoit contribué. La ſuite de ſa conduite pour moi eſt une choſe ſi connue de tout le monde, qu'à moins de vouloir faire un manifeſte en ma juſtification, il eſt bon de n'en dire pas davantage. J'ai voulu faire mon Portrait; & ayant dit ce qui m'a ſemblé à propos, je dirai encore une fois ſeulement, que j'ai moins de bonheur que de mérite, & que la ſuite de ma vie n'a pas reſſemblé à ſon commencement.

XV.

Portrait de Mr. D'ENTRAGUES, *écrit par* MADEMOISELLE.

VOus croyez peut-être que les peintres de ce temps n'oſeroient faire votre portrait, de peur de vous fâcher en vous faiſant des cheveux gris: vous vous trompez fort; car dans un temps où l'on eſt ſi hardi pour toutes choſes, apparemment l'on ne vous craindra pas: toutefois pour vous flatter un peu, il n'eſt pas qu'il n'y ait quelque ancien tableau chez Ferdinand, & l'on s'en ſervira pour y prendre quelques traits de votre jeuneſſe,

afin que les perſonnes qui vous ont vu de ce temps-là, vous puiſſent auſſi-bien connoître que ceux qui vous voyent préſentement : je m'en vais donc commencer.

Etant jeune, vous étiez bien fait, fort agréable & parfaitement galant ; je ne ſais ſi vous étiez diſcret ; par la vivacité qui vous reſte, l'on peut juger que vous étiez fort étourdi : je ne crois pas que vous en fuſſiez plus mal auprès des Dames, parce que la qualité de coquette va ſouvent avec celle d'étourdie : ainſi le rapport de votre humeur avec celle des perſonnes avec qui vous pouviez faire amitié, étoit une choſe capable d'avancer promptement vos affaires. Je crois que vous étiez libéral, & même prodigue, ce qui eſt d'un grand ſecours pour la galanterie ; mais je ne ſais ſi étant jeune vous étiez auſſi grand Seigneur que vous êtes maintenant : rarement l'on a toutes les joies enſemble, & c'en ſont deux bien grandes, que d'être jeune & d'être riche.

Je crois que vous étiez auſſi brouillon & auſſi querelleur que vous êtes maintenant pacifique, que vous aviez autant de querelles pour vous, & que vous en faiſiez autant naître par vos inventions entre les Dames, que vous en accordez

maintenant entre les Meſſieurs, & que vous en appaiſez dans les familles.

Quant à la ſincérité & à la bonne foi, elles ſont nées avec vous; votre cœur eſt généreux, & votre ame auſſi noble que votre naiſſance. Il eſt même facile de ſe perſuader qu'en tout temps vous en avez donné des marques, & que vous avez toujours eu pour vos amis des ſentiments auſſi tendres que je vous en vois, & une auſſi grande cordialité que j'en trouve en vous par ma propre expérience. Jamais ami n'a été ſi commode, & tous ceux qui ne ſont point les vôtres doivent regarder cela comme un effet de leur malheureuſe deſtinée; car il n'y eut jamais un homme né auſſi bon que vous. On connoîtra bien par ce que j'ai dit, & par ce que je dois dire encore, que cette bonté eſt d'une trempe & d'une maniere que l'on en doit autant aimer les effets que la louange. En vérité, un ami tel que vous eſt un tréſor; vous avez tout l'eſprit & toute la capacité qu'il faut avoir pour donner des avis quand l'on vous en demande, & toute la diſcrétion poſſible pour éviter d'en donner quand on ne vous en demande pas, ce qui eſt une choſe très-délicate. Tous ſolides que ſoient vos conſeils, vous les accompagnez de tant d'agréments, que

quand l'on n'auroit rien qui obligeât à vous en demander, je crois que l'on se feroit des affaires pour avoir le plaisir de s'attirer de vos visites, & de jouir de votre conversation : mais je craindrois que vous ne prissiez pas le même plaisir dans l'entretien des personnes que vous voyez le plus souvent, sans le dessein de les servir, ou de leur faire office, chose à quoi vous êtes toujours disposé pour qui que ce soit.

Vous avez une gayeté dans l'humeur que l'âge ne vous a pas ôtée, & qui corrige les défauts, & le désagrément qui s'y rencontre presque toujours, & que vous n'aurez jamais. Votre esprit est encore galant, & cela paroît en tout ce que vous faites ; mais d'une maniere si convenable à votre âge, que les jeunes gens ne sauroient y trouver à redire. Il est encore le plus universel que je connoisse ; car avez-vous le matin accordé une querelle, vous allez ensuite voir des dévotes ; d'un arbitrage vous passez chez les précieuses ; de-là chez les Dames les plus coquettes, & vous passez le soir avec des personnes qui ne sont ni coquettes ni précieuses, & encore moins dévotes. Apparemment vous ne passez pas moins bien votre temps avec ces personnes-là, car vous raillez avec elles de

toutes les autres. Vous direz peut-être que vous leur croyez faire plaisir; mais je vous assure que vous vous en faites bien à vous même. Entre nous, votre inclination est un peu moqueuse, ce seroit trop de dire médisante. On pourroit s'imaginer que vos chagrins domestiques, qui vous sont sensibles avec raison, pourroient vous rendre fâcheux à vous-même & aux autres; mais personne ne s'en apperçoit : cela marque assez que les ames nobles & bonnes, comme la vôtre, ont une force que les ames communes n'ont pas dans les grandes occasions : c'est assurément un effet de la Providence de Dieu sur vous; mais je ne crois pas que ce soit l'effet de vos prieres, car je ne les crois pas assez ferventes pour l'avoir méritée, non plus que par votre conduite passée, & encore moins par la présente; puisque, comme je l'ai dit, vous n'êtes pas changé en beaucoup de choses par les années : mais comme la prudence donne de certaines mesures convenables à l'état où vous êtes, elle vous fait prendre aussi sur la dévotion de certaines regles pour le dehors, que je souhaite que vous ayez dans le cœur, lorsqu'elles vous seront nécessaires. Je pense qu'après avoir si souvent publié les obligations que je vous ai, je ne puis mieux les reconnoître qu'en vous faisant ce souhait.

XVI.

PORTRAIT D'AMARANTE, écrit par MADEMOISELLE.

APRÈS avoir fait quelques portraits différents en leur maniere, mais semblables en ce qu'ils ont beaucoup plus de radouci que d'ombres, j'ai cru que la variété en seroit plus agréable, si j'en faisois un d'une peinture un peu plus forte, & où il me fallût moins flatter la personne que je voudrois dépeindre. Il m'a semblé pour cela que je ne pouvois prendre un meilleur sujet que celui que j'ai choisi, & que je ne pouvois trouver une personne qui s'en souciât moins, puisque sa conduite montre sans cesse tout ce que j'en vais dire. Elle ne m'a priée ni de parler d'elle, ni de m'en taire, car elle n'est pas ici ; mais je suis assurée que si elle y étoit, elle trouveroit très-bon ce que je vais faire, & que tout ce que je pourrai dire d'elle lui plaira, pourvu que je la peigne dans son naturel, puisqu'elle est persuadée qu'il est si beau qu'elle ne connoît point pour des défauts ce que les autres pourroient appeller ainsi.

Elle a beaucoup d'esprit, elle l'a plai-

ſant & agréable au dernier point, fourmiſſant toujours à la converſation, & ne tariſſant point de raillerie ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, s'en faiſant même lorſqu'il ne s'en préſente point devant elle. La plupart du temps ce n'eſt que ſur des bagatelles, & cela n'eſt ſoutenu d'aucune ſolidité, ce qui doit faire admirer la beauté de ſon naturel. Elle n'a nulle ſcience qu'à bâtons rompus; cependant elle parle de toutes choſes, & les cite auſſi effrontément que ſi elle en avoit une grande connoiſſance. Elle ne juge pas bien des Vers & des jolies choſes, & elle n'a nulle délicateſſe dans l'eſprit. Elle écrit mal, même en raillerie, elle n'y réuſſit pas ſi bien qu'en converſation. Je ne ſais comment elle a appris toutes les opinions des Philoſophes ſur l'immortalité de l'ame, elle en parle fort bien; mais cette ſuperficie de Science ne lui ſert qu'à établir dans ſon eſprit des maximes peu chétiennes, & elle ne peut s'empêcher d'en donner quelquefois des marques en converſation. Sur la prudence, ſur la regle de ſa vie & de ſon ménage, qui en ſont des dépendances, elle en fait des leçons admirables qu'elle ne met nullement en pratique. Ses yeux ſont fort beaux, ſa bouche & ſes dents belles, ſon teint de même, & les couleurs

en ſont quelquefois très-vives ; mais ſon déréglement à manger, & à dormir, le ternit ſouvent. Elle a la gorge & les mains belles. Elle eſt haute ; mais ſes épaules le ſont auſſi, de ſorte que ſa taille n'eſt pas fort agréables , & ſon embonpoint fait qu'elle ne l'a pas tout-à-fait aiſée. Elle a mauvaiſe grace, danſe mal, & a un certain air gauche à tout ce qu'elle fait ; & à tout prendre, c'eſt une des belles perſonnes de ce temps. Pour ſes cheveux, ils ſont châtain clair ; mais ils ſont ſi mêlés pour l'ordinaire, qu'à peine en diſcerne-t-on la couleur. Elle n'aime rien que ſa perſonne, & néanmoins elle eſt toujours négligée & mal-propre au dernier point. Elle préſume fort de ſa beauté, & elle a quelque raiſon ; mais où elle n'en a point, c'eſt qu'elle croit être plus belle que tout ce qu'il y a au monde, ne ſonge qu'à paroître telle, & avec cela eſt toujours, comme j'ai dit, dans la derniere mal-propreté. Quand elle a des habits magnifiques, ils ſont déſaſſortis ; elle a du linge ſale, & le brocart va ſouvent avec un mouchoir uni, & un point de Veniſe avec un habit de droguet. Il lui prend des faillies de dévotion ; lorſqu'elle les a, elle voudroit qu'il y eût des Chartreuſes en France, ne trouvant rien dans les autres couvents

d'affez auftere pour être proportionné à fon zele. Elle fait des fermons avec une éloquence admirable, porte à l'extrémité la pénitence que l'on doit faire, & eft prefque prête dans ces moments d'en faire une publique, fi elle trouvoit fous fes mains un fac & un cilice. Je crois même qu'elle commande qu'on lui en faffe; mais dans le temps qu'on y travaille, la dévotion difparoît, & elle fe revêt du vieil homme. On aime rarement fa beauté au point que j'ai dit qu'elle aime la fienne, fans être bien-aife que les autres en difent quelque chofe; mais elle a l'humeur plutôt coquette que galante; car dans la galanterie, il y doit avoir beaucoup plus de politeffe qu'elle n'en fait paroitre, & la fignification de ce mot eft bien générale, puifque des perfonnes du monde les plus éloignées de l'amour & de la coquetterie, l'on peut dire quelquefois qu'elles ont l'efprit galant. Je l'ai vu même appliquer à une grande Princeffe qui avoit bien de la vertu, & qui a mené une vie qui va jufques à l'opinion de la fainteté; c'eft de l'Infante Ifabelle de la Maifon d'Autriche, qui a fi long-tems & fi dignement régné dans la Flandre : on ne parle jamais d'elle qu'on ne la loue d'avoir eu dans l'efprit cette agréable qualité. Ce n'eft pas de ce tour-là qu'eft

galant l'eſprit de la Dame que je dépeins: elle aime les fleurettes & les adorations, l'encens lui plaît, & je penſe qu'elle eſt comme ceux à qui l'on en donne dans les Villages, qui, pourvu qu'ils en ayent, ne ſe ſoucient pas ſi c'eſt du Curé ou du Bedeau. Enfin, cela part plutôt, à dire le vrai, d'une légéreté qui l'emporte après les choſes frivoles, que d'une ame qui auroit de l'inclination au mal; car aſſurément dans le fond, elle eſt ſage: mais cela joint avec cette prudence dont j'ai parlé, fait bien diſcourir le monde. Il y a des moments dans leſquels ſi on lui fait des reprimandes, elles les reçoit bien, elle pleure; lui paſſe-t-il une mouche devant le nez, elle rit. Elle aime le monde, & le monde ne l'aime pas; car bien qu'elle ait de l'eſprit, de la beauté & de la jeuneſſe, le trop grand deſir qu'elle a de plaire, déplaît, éloigne les galants; ſon humeur railleuſe la fait haïr des femmes: elle eſt glorieuſe ſans ſavoir pourquoi, & ſur cela elle a des hauts & bas que l'on ne ſauroit expliquer. Elle n'a point de diſcernement pour les gens; tout lui eſt bon, & elle ne s'ennuye de rien, ni avec perſonne. Elle eſt extraordinairement pareſſeuſe, elle n'aime aucun exercice; enfin c'eſt un naturel des plus extraordinaires.

du monde : nuls égards, nuls ſoins dans ſa famille, ne ſe ſoucie d'y être ni bien ni mal, de même pour ſes amis, & après tout cela on l'aime quand on la voit. Elle voudroit bien par fois être intrigante ; mais elle n'a pas aſſez de conduite ni de ſecret. Elle aime la muſique, elle s'y connoît ; ſait aſſez bien vivre à la Cour, comme y ayant toujours été nourrie. Je penſe qu'en voilà dit aſſez de bien & de mal pour s'en taire.

XVII.

PORTRAIT de Mr. GUILLOIRE, Secretaire des Commandements de MADEMOISELLE, écrit par elle-même, à Paris le troiſieme Juillet 1658.

HÉLAS que les gens qui tirent au billet ſont heureux ! car le pis qui leur puiſſe arriver eſt une choſe à quoi ils s'attendent, & s'y attendant, ils s'y préparent. Pour moi je ne ſuis pas ainſi ; quelque menace que l'on m'ait faite qu'on feroit mon Portrait, ſi je ne le voulois faire moi-même, je n'ai jamais cru que qui que ce ſoit ſe voulût donner cette peine : ainſi n'ayant rien prévu, je ne me ſuis prépa-

ré à rien; & c'eſt pourquoi je n'ai autre choſe à dire ſinon qu'il faut obeïr : Dieu ſoit avec nous.

Je ſuis auſſi petit pour homme, que Mlle. de Vandy pour femme : tout ce que je crains dans cette comparaiſon, c'eſt de me trop louer après ce qui a été dit d'elle dans ſon portrait. J'ai les cheveux noirs, aſſez clairs; le viſage en-dehors, le nez grand, & la bouche de même; je montre fort mes dents que je n'ai pas laides, & Mademoiselle dit toujours que j'affecte cela comme une Dame qu'elle connoît; mais je n'ai garde de me comparer à cette perſonne comme à Mademoiſelle de Vandy, parce qu'elle n'eſt pas ſi agréable à Mademoiselle. J'ai les yeux noirs & brillants comme la mine, elle eſt fort affable, & tout le monde s'en loue. Je ſuis cordial & ſincere au dernier point. Jamais homme ne fut ſi bon ami; je n'ai rien à moi, & cela eſt ſi véritable, que j'ai ſouvent trouvé de mes amis qui ont uſé de mon bien comme du leur, tant ils ſe ſont peu mis en peine de me rendre ce que je leur ai prêté. Je ne juge jamais mal de perſonne; & ce qui fait que j'ai ſi bonne opinion des autres eſt la bonne intention que j'ai en toutes choſes, qui fait que je juge d'autrui par moi-même;

je commence néanmoins à croire que je reviendrai de cette opinion, non par ma ſeule expérience, car elle n'auroit pas été capable de me détromper; mais par celle des autres perſonnes que je fréquente, à qui je défere en tout, tant parce qu'ils appuyent leur avis ſur leur expérience, que par le reſpect que j'ai pour les conſeils qu'il leur plaît de me donner; & ce reſpect eſt non-ſeulement en moi par le devoir, mais par toute la reconnoiſſance & par toute l'inclination imaginable fondée ſur le propre mérite. Je ſuis l'homme du monde le plus déſintéreſſé, & ma conduite paſſée le peut prouver, comme tous ceux qui m'ont connu dans tous les emplois que j'ai eus le peuvent dire, & je crois que ceux à qui j'aurai affaire à l'avenir pourront témoigner la même choſe. Je ſuis attaché au dernier point où je le ſuis. Je ſuis fidele à toute épreuve. Je ſuis aſſez capable en ma profeſſion, & je ſuis tout propre à le devenir tous les jours davantage; car j'écoute volontiers les avis que l'on me donne: on m'oblige de me reprendre, & de m'apprendre les choſes que je ne ſais pas. Je ſuis actif, aſſidu à mon devoir. Je n'aime aucun plaiſir, & je n'ai que celui de faire des viſites; quand je m'en prive, ce m'eſt une peine, & l'on

me fait la guerre que ce m'eſt une ſi grande habitude, que je ne m'en ſoucie que par cette raiſon même qu'il m'eſt indifférent de trouver ou de ne trouver pas ceux que je vais chercher. On me tourmente encore ſur ce que je ſuis dévot, & l'on a coutume de dire que je crains plus le Diable, que je n'aime Dieu. On tire cette conſéquence de ce que j'aime les Moines & leurs Livres : la vérité eſt que j'ai le fond de l'ame pour moi-même, comme j'ai dit que je l'avois pour mes amis ; ainſi je ne fais pas contre moi pis que je ne ferois contre les autres. Je ſuis charitable, & je ſuis à une Princeſſe qui l'eſt aſſez pour me faire venir ce ſentiment quand je ne l'aurois pas ; & bien que j'exécute tous ſes commandements avec joie, j'avoue que lorſqu'il s'agit des charités, je m'acquitte de ſes ordres avec une diligence que je n'ai pas pour toute autre choſe. J'allois autrefois aux hôpitaux & aux priſons ; les Sermons, les Vêpres & le Salut m'étoient plus fréquents qu'ils ne me le ſont préſentement ; mais j'ai toujours ouï dire que lorſqu'on fait ſon devoir c'eſt quitter Dieu pour Dieu, & ainſi je n'ai nul ſcrupule de ce changement. Je ne ſuis point vindicatif, je ne hais perſonne ; pour peu qu'on me témoigne d'amitié ou de bon-

ne volonté, j'y ſuis ſenſible au dernier point : je ſuis colere, & la colere me rend prompt; mais ces promptitudes durent peu, comme ce qui les fait naître; ma taille le marque; car les petites gens ſont d'ordinaire dépiteux, & la couleur de mon viſage y répond, puiſqu'elle eſt aſſez vive pour l'ordinaire. Les amis que je me ſuis faits en Allemagne, diſent que j'étois galant en ce pays-là; mais ceux qui ne m'ont connu que depuis mon retour le croiront mal-aiſément, & pour ne les pas démentir, je n'en dirai rien. J'aime les enfants & les chiens au dernier point, & je me joue avec les derniers comme pourroit faire la premiere eſpece des petites bêtes que je viens de nommer. Je n'aime point le jeu, hors celui du Trictrac, où je joue peu, ayant d'autres occupations plus ſolides & plus néceſſaires. Me voilà à bout de tout ce que je ſens en moi, & de tout ce que j'eſtimois capable de ſervir à ma peinture : le cœur me bat de l'événement de ce Portrait; car je l'ai fait à mon fort grand regret, & je n'ai pas eu peu de peine à m'y réſoudre.

XVIII.

PORTRAIT de Mademoiselle DE SAUMAISE, sous le nom de la JEUNE IRIS, fait par Madame la Comtesse de BREGY.

LE dépit d'avoir vu chez vous un si mauvais Portrait de la jeune Iris, me fait plus entreprendre que je ne pourrai peut-être exécuter, en vous en ayant promis un meilleur de ma main. Mais en tout cas, Madame, vous n'auriez pas dû vous promettre un fort bon tableau, puisque vous avez désiré que ce fût mon ouvrage, & je ne vous le donne aussi que pour marque de ma complaisance, & non pas pour marque de mon esprit.

Pour commencer la représentation d'Iris, je vous dirai que sa taille n'est ni grande ni petite; que ses cheveux ne sont point d'une couleur choquante, & qu'enfin ils ne sont que ce qu'il faut qu'ils soient pour lui donner beaucoup de blancheur, que sa jeunesse rend fort vive. Ses yeux sont bleux & assez doux; sa bouche est incarnate, sont nez assez bien fait; sa gorge de belle forme, & fort blanche; ses bras & ses mains de la couleur de sa gorge. C'est

à-peu-près la perſonne d'Iris, dont l'eſprit eſt judicieux ; cela eſt aidé de beaucoup de choſes dont elle a été ſoigneuſement inſtruite, & que ſa retenue empêche de montrer avec empreſſement, étant née auſſi ſage que les autres le peuvent devenir, & agiſſant de maniere à ſe faire reconnoître pour fille de ſon admirable pere. Pour ſon humeur, elle eſt prompte & un peu fiere ; mais la premiere de ces choſes ne l'a jamais portée juſques à fâcher perſonne, & la ſeconde ne lui ſert qu'à prendre plus de ſoin de ſe rendre parfaite. Elle eſt généreuſe & ſenſible pour ſes amis ; elle leur eſt fidelle. Ses actions ſont ſinceres, & ſes réſolutions conſtantes. Elle eſt douce & civile, mais ſans galanterie ; parce qu'elle s'y trouve ſi naturellement oppoſée, qu'elle ſe défend même les choſes permiſes. Elle n'a jamais deſiré ſes divertiſſements ; mais elle les prend, de peur d'être incommode aux perſonnes avec qui elle ſe trouve. Elle ſe croit moins aimable qu'elle ne l'eſt en effet. Elle mépriſe la beauté, comme les avantages qu'elle peut apporter. Elle n'eſt point capable des foibleſſes des perſonnes de ſon âge. Mille choſes échappent encore à mon princeau, qui ſont dignes de louange dans Iris. De maniere que je ſuis obligée de

prier ceux qui verront la copie que j'ai fait d'elle, de ne s'y point arrêter, & de prendre plus de ſoin de connoître Iris, que ſa modeſtie ne lui en fera prendre de ſe montrer.

XIX.

PORTRAIT de MADAME la Comteſſe de BRIENNE la Mere, écrit à Paris le 6 Juillet 1658.

PAR MADEMOISELLE.

QUAND on aime paſſionnément la peinture, on ne ſe contente pas ſeulement d'avoir les Portraits au naturel des Dames du ſiecle, & des tableaux de l'Hiſtoire ou de la Fable de la main des plus grands Peintres; on aime auſſi les tableaux de dévotion, puiſqu'il eſt néceſſaire quand on veut parer les palais, que les chapelles & les oratoires ayent leurs ornements auſſi-bien que les galeries. Mais comme ces lieux ne ſouffrent point d'autres images que des Saints ou des Saintes, ſoit des ſiecles paſſés ou des modernes, & que c'eſt du moins ſous leur repréſentation que l'on y peint quelquefois

des profanes, dont la vie donne souvent peu de sujet d'espérer qu'elles suivront leur exemple, on ne s'étonnera pas, quand on connoîtra la Dame dont je veux parler, que quelque jour son portrait sera mis dans nos Eglises, non sous un autre nom que le sien, ou sous la figure d'un autre; mais en son véritable original, & en sa vraie ressemblance, comme l'ayant mérité par sa vie tout-à-fait exemplaire.

Je sais que vous avez été fort belle étant jeune, & vous en avez encore d'assez beaux restes pour le faire croire, & pour faire connoître par la régularité de vos traits & par leur agrément, qu'avant la petite-vérole vous voyiez peu de personnes plus aimables que vous. Je pense que vous aviez aussi la taille fort belle, puisque vous êtes encore assez menue, & qu'on peut juger que vous ne vous êtes courbée qu'à force de vous être mise à genoux & d'avoir baisé la terre. Si j'osois, je dirois que les haires & les cilices y peuvent avoir part; mais j'aurois crainte d'être étranglée; car votre humilité aura peine à le souffrir, & le trop grand excès dans lequel elle est en vous est tout propre à vous en faire faire d'autres. Quant à la charité, il n'y a que les sourds qui n'en ayent pas entendu parler, & il n'y a

que les muets qui s'en taiſent. Toutefois pourvu qu'ils ayent des yeux, ils en ont quelque connoiſſance; car l'on ne ſauroit aller nulle part que l'on n'en voye des marques. Vous ne vous contentez pas de conſerver les temples vivants de Jeſus-Chriſt par la grande quantité de pauvres que vous nourriſſez, vous lui en édifiez tous les jours. Il n'y point preſque d'Egliſe neuve, ou que vous n'ayiez fait bâtir, ou dans laquelle vous n'ayiez des chapelles. Tout le monde ſait aſſez le ſoin que vous avez de viſiter les Hôpitaux, les Priſons, & les pauvres honteux. L'on ſait auſſi combien vous avez fait mettre de Demoiſelles à la Magdelaine qui ſe trouvoient bien mieux au Marais, & combien vous leur êtes redoutable. Jamais Général d'armée n'alla à l'aſſaut plus courageuſement que vous, quand il eſt queſtion de la converſion d'une ame. Lorſque vous êtes en repos, c'eſt-à-dire, hors le temps de vos oraiſons & de vos prieres, vous vous occupez à travailler, ou pour faire des chemiſes aux pauvres, ou des parements aux autels. Vous pourriez aiſément faire tout ce que je viens de dire, ſans avoir autant d'eſprit que vous en avez : mais votre eſprit eſt auſſi bien fait qu'il ſe peut, & vous l'avez

tout-à-fait agréable. La dévotion n'en retranche que la raillerie, à quoi vous êtes portée auſſi naturellement qu'à la charité, quoique ce ſoient deux choſes aſſez contraires : mais le grand abandonnement que vous avez pour l'une vous retient de l'autre, & aſſurément vous y avez eu quelque peine. Votre converſation eſt ſolide & agréable, vous êtes née pour le monde, & pour vous en faire aimer ; vous le ſavez mieux connoître que perſonne ; vous avez le même talent pour la Cour, & cela ne peut pas ſurprendre ceux qui ſavent comme moi que vous venez de perſonnes à qui on la faiſoit. Vous avez dans le cœur & dans l'ame toute la bonté poſſible, toute la grandeur de courage que l'on y peut avoir ; & la dévotion n'empêche pas que vous ne ſentiez ce que vous êtes, quoique ſouvent vous n'en vouliez rien faire paroître. Comme vous êtes éclairée & curieuſe, & que d'ordinaire les eſprits qui le ſont, donnent dans les nouveautés, vous auriez tout l'air de les ſuivre dans la dévotion, ne pouvant plus le faire dans les modes ; mais d'un autre côté vous êtes aſſez prudente & aſſez politique pour vous en retirer promptement, ſi cela n'étoit pas à propos : il vous ſeroit plus pardonnable qu'aux autres ; vous en

avez un exemple domeſtique, puiſqu'un grand Saint * de vos parents, qui a été un grand perſonnage dans l'Egliſe, a bien donné dans une nouveauté qui a empêché ſa canoniſation. Je m'en ſuis ſouvenue aſſez à propos; car, ſi je ne me trompe, on en fait aujourd'hui la fête. Je voudrois avoir ſi bien réuſſi à votre portrait, que l'on pût dire à bon jour bonne œuvre.

XX.

Portrait de Madame de Monglat, écrit à Paris au mois de Juillet 1658.

PAR MADEMOISELLE.

JE croirois manquer à l'amitié que j'ai toujours eue pour vous & pour toute votre Maiſon, & à la reconnoiſſance que je dois à l'affection que toute votre famille & vous m'avez toujours temoignée, ſi je ne vous en laiſſois cette marque, de donner votre Portrait au public. Tous ceux qui vous connoiſſent, ont toujours trouvé en vous beaucoup de bonnes qua-

---

* St. Pierre de Luxembourg.

lités : mais peut-être n'y connoiſſent-ils pas comme moi tout le bien qu'on en doit dire. Pour le mieux faire paroître, & pour le mieux perſuader, je dirai même juſques aux choſes qui ne ſont pas les meilleures en vous, de crainte que ſi je ne tempérois un peu les louanges qui vous ſont dues, je ne donnaſſe ſujet à la poſtérité de douter que vous en euſſiez autant mérité qu'on vous en doit quand on vous veut faire juſtice.

Vous êtes née dans un palais enchanté, car rien n'eſt plus beau que Cheverny; la beauté du pays, celle de la maiſon, des jardins & des canaux, ne donne pas une moindre idée que celle de l'Iſle d'Alcine, ou du palais d'Apolidon. Quand je me repréſente comme vous y étiez ſervie, & que vous étiez plutôt traitée comme la maîtreſſe que comme la fille de la maiſon, il me ſemble que je puis auſſi vous comparer à la belle Grimaneſe dans l'Iſle-Ferme, puiſque vous étiez après d'un pere, qui ne ſongeoit pas moins à votre divertiſſement, qu'Apolidon faiſoit à celui de cette Reine: il aimoit les plaiſirs autant pour vous que pour lui-même : il avoit une troupe de Comédiens, une bande de Violons, & une Muſique excellente; & avec cela lire les Romans comme vous

faisiez, c'est assez pour faire croire que vous ne vous estimiez guere moins Princesse que Madame Oriane la fille du bon Roi Lisuart. Lorsque vous arrivâtes ici, vous regardâtes un peu le monde de cet air-là, ce qui fut cause que votre procédé ne plut pas; car hors cela vous étiez fort jolie, vous aviez le teint beau & vif, la bouche agréable, les plus belles dents qu'on puisse avoir, le nez un peu retroussé, mais d'une maniere qui ne vous sied pas mal; les yeux noirs, les cheveux bruns, mais en la plus grande quantité du monde; vous aviez la gorge belle, comme vous l'avez encore: mais comme on la montroit de ce temps-là, & que l'on porte des mouchoirs à cette heure, on parle avec plus de plaisir de ce qu'on a vu que de ce qu'on ne voit pas; c'est pourquoi j'ai dit, vous aviez. Vous aviez donc aussi des bras qui s'appellent faits au tour, des mains admirables, & le plus beau coude que j'aye jamais vu; car jamais personne n'a eu, je crois, la peau si unie & si belle que vous l'avez en cet endroit: cela ne doit pas étonner; vous avez la plus délicate blancheur qu'on ait jamais vue, hors le teint qui est un peu brouillé présentement. Vous aviez la taille la plus aisée & la plus jolie du monde; mais la graisse l'a rendue

un peu groſſiere. Cet air impérieux qui ne plaiſoit pas étoit ſuivi d'un procédé qui étoit de même : vous n'entendiez pas volontiers raillerie, l'on a eu peine à vous y accoutumer ; mais, graces à Dieu, vous en êtes venue à bout, & perſonne ne vous peut connoître ſans dire que vous êtes la meilleure femme du monde. Cela venoit de votre éducation, & que vous étiez toujours accoutumée à entendre dire, plaît-il, maître ? Et comme on n'en uſe pas ainſi à la Cour, même avec ceux qui ſont nés pour commander aux autres, vous paroiſſiez étonnée de ne plus trouver cette obéiſſance qui vous avoit ſemblé ſi douce. Vous êtes civile, & vous avez appris ce qui s'appelle la ſcience du monde, ou ſavoir-vivre. Vous ne manquez à aucun devoir envers ceux à qui vous en devez, & vous reprendriez aſſez volontiers ceux qui y manquent. Vous n'êtes point médiſante, vous excuſez facilement les autres, vous êtes bonne amie, & il ſeroit à ſouhaiter que l'on vous rendît autant de juſtice que vous en rendez à chacun. Vous chantez bien & agréablement. Vous faites des Vers, & vous vous y connoiſſez ; vous avez beaucoup lu, & cela vous a acquis quelque ſcience dont vous vous ſervez à propos dans la converſation. Il n'y a point

de gens raisonnables qui ne vous reçoivent avec joie dans la leur : vous ne la troublez jamais, & vous la savez rendre meilleure quand vous voulez : vous aimez les plaisirs au dernier point, & l'on peut dire de vous, que vous aimez autant à vivre que vous savez goûter la vie. Vous aimez fort la bonne chere, & on la fait grande chez vous, & avec beaucoup de politesse : vous aimez toute sorte de musique, & vous vous y connoissez bien, de même qu'à la peinture & aux bâtiments. Vous êtes magnifique en de certaines choses, assez réservée en d'autres, & mal réglée dans vos affaires, non pas manque de capacité, mais d'application. Vous aimez le jeu, & n'êtes pas belle joueuse ; vous disputez, & vous êtes superstitieuse & inquiete ; car sur le bonheur ou sur le malheur, vous fatiguez fort & ceux qui jouent, & ceux qui vous regardent. Comme vous êtes tendre pour vos amis, quand vous croyez qu'ils ne sont pas de même pour vous, vous êtes très-sujette à bouder ; & cela seroit assez propre à vous attirer des démêlés avec eux, quand ils ne sont pas assez raisonnables pour pénétrer dans votre intention qui n'est jamais que bonne. Ainsi quand il vous en arrive, il faut plutôt leur en attribuer la faute qu'à vous. Vous êtes

prompte, & vous revenez aussi-tôt : vous raillez de bonne grace, & je connois des personnes dont vous ne sauriez vous passer de faire voir le ridicule, & qui par conséquent sont nées pour vous réjouir, quoique souvent elles vous ennuyent. Vous êtes quelquefois chagrine, quoique vous soyez très-heureuse dans votre domestique, ayant un mari qui vit fort bien avec vous : mais votre chagrin vient de ce que vous n'êtes pas toujours en fort bonne santé. Vous dansez bien, & je vous y ai vu autant de disposition que vous avez présentement de paresse : vous aimez vos aises au dernier point : vous n'avez nulle complaisance ; quoique vous fassiez tout ce que vous pouvez pour persuader que vous n'en manquez pas, j'ai découvert que c'est pour en attirer des autres. Pour peu qu'on vous ait hantée, vous ne trouvez pas de dupes ; vous seriez propre à l'être de bien des gens ; car vous êtes fort sincere, & peu le sont présentement.



XXI.

PORTRAIT de Madame de PONTAC, premiere Présidente de Bourdeaux, de la Maison de Thou : fait par elle-même.

JE fais mon Portrait moi-même, le sujet ne méritant pas d'être touché d'une meilleure main que la mienne. Ce n'est pas que je ne dusse beaucoup appréhender que ce ne soit une grande témérité après ce que j'ai vu ; mais comme il n'est pas possible d'imiter les Dieux, & que je ne prétends pas à cette gloire, je me contente de celle de leur obéir.

Je suis de ces personnes de qui il n'y a ni grand bien, ni grand mal à dire, étant dans la médiocrité pour toutes choses ; ma taille est de ce rang ; je l'ai eue autrefois agréable ; mais ma négligence me l'a un peu changée. Je suis blanche & blonde, les yeux bleus que l'on dit que j'ai assez beaux, le nez grand & aquilin, la bouche petite, & qui seroit belle si elle étoit incarnate ; de belles dents, le bas du visage bien fait, le tour qui ne déplaît pas quoiqu'il soit un peu long. Tout cela ensemble fait la physionomie d'une per-

ſonne ſage & ſpirituelle. Je pourrois dire quelque choſe de mes bras & de mes mains; mais je crois qu'il vaut mieux n'en point parler. Je ne ſais ſi je me trompe; mais j'ai toujours cru avoir de l'eſprit, & l'ame grande & belle, & que ſi j'étois dans le grand monde, j'y aurois peut-être réuſſi: je ſuis même aſſez heureuſe pour qu'on en ſoit perſuadé, & pour avoir mérité l'eſtime de tous ceux à qui j'ai pris ſoin de plaire. Je ſuis née avec une paſſion violente pour les Livres, je la tiens de mes peres qui ſe ſont rendus illuſtres par-là: il ſe trouvera peu de femmes qui ayent plus lu que moi. Cela me donne une connoiſſance preſqu'univerſelle de toutes choſes; mais particuliérement de l'Hiſtoire, à laquelle je me ſuis fort attachée. J'avoue non-ſeulement que je n'ai pas haï les Romans; mais que je les ai chérement aimés, & qu'ils ont fait tout le divertiſſement de ma jeuneſſe; je m'en ſuis toutefois retirée à l'âge de vingt ans: mais je confeſſe auſſi que c'eſt le plus grand ſacrifice que j'aye jamais fait; car je les aime encore. L'on peut juger par ma conduite ſi j'en ai fait un trop mauvais uſage. Je ſuis bien obligée à Dieu de m'avoir fait les inclinations conformes à mon devoir; car je ſuis naturellement paſſionnée, ce

qui me donnera à combattre toute ma vie ce que je ne pourrois vaincre ſans le ſecours de la piété & de la dévotion, à laquelle j'ai toujours été portée, & qui a été mon ſecours & ma conſolation dans tous les malheurs de ma vie, qui m'ont fait éprouver tout ce que l'amour, la haine & la douleur ont de plus fort. Le grand pouvoir que ces paſſions ont ſur moi, & ce qu'elles m'ont fait ſouffrir, m'en ont enfin guérie, & j'oſe dire qu'elles m'ont miſe en une aſſiette où, avec la grace de Dieu, je ne les crains plus guere. Il n'y a perſonne qui eſtime plus l'humilité que moi, & qui la pratique moins, étant glorieuſe naturellement; dont j'aurois beaucoup de honte, en ayant ſi peu de ſujet, ſi ce n'étoit que l'orgueil eſt un défaut qui m'humilie malgré moi. J'ai le dernier reſpect pour tout ce qu'on appelle vertu, celle qui eſt héroïque me touche juſques au fond de l'ame, & je ne puis m'empêcher de lui porter envie. J'ai toujours cru que nous avions en nous-mêmes notre plus grande félicité, & qu'elle conſiſte plutôt à mériter les choſes qu'à les poſſéder; c'eſt pourquoi je ne me ſuis jamais affligée d'avoir peu de fortune, mais bien d'avoir peu de vertu & de mérite. Je n'aime le bien que pour l'employer; car la

dépenſe me plairoit aſſez; c'eſt ce qui fait que je l'eſtime comme une choſe néceſſaire, & que je me ſervirois volontiers de moyens innocents & honnêtes qui m'en pourroient donner. Je ne crois point que la libéralité ſoit la vertu d'un particulier; je voudrois la pratiquer ſous le nom de la charité, où il y a moins de vanité & plus de mérite. Je ne ſuis point touchée de tous les plaiſirs : je n'aime que les bois, les peintures, & les meubles, pourvu qu'ils ne ſoient pas trop magnifiques; car quand j'aurois tous les biens du monde, je ne voudrois pas l'être : il me ſemble qu'il n'appartient qu'aux Grands, & que c'eſt les profaner que de les mettre à notre uſage. Je ne puis réſiſter à la raiſon, ni m'empêcher de la ſuivre par-tout où je la vois; j'en ſuis quelquefois bien fâchée, car je me voudrois flatter, & je ne ſaurois. Je ſuis colere & impatiente; mais c'eſt ſans fiel & ſans malice, & plutôt par une certaine vivacité & promptitude naturelle qui ne me peut pas donner le temps qui eſt néceſſaire aux choſes. Je ne m'ennuye jamais. J'aime la ſolitude & le ſilence, quoique je parle aſſez. Je ne puis ſouffrir l'injuſtice. J'ai une horrible averſion pour la cruauté & l'oppreſſion; peut-être que c'eſt parce que ce qui m'é-

toit le plus cher y devoit être exposé, ou bien c'est que je suis pitoyable. Il est vrai que je compatis infiniment à toutes les personnes affligées, & sens bien souvent leurs maux comme les miens propres. Je ne crois pas que l'on puisse être heureuse toute seule, & je ne le voudrois pas être. Je prends grand plaisir d'obliger & de servir toutes sortes de gens. Si j'avois du pouvoir, je serois bienfaisante. J'aime à donner & à recevoir: je trouve autant de plaisir à l'un qu'à l'autre, & que l'amitié se conserve par-là. J'aime tendrement ma maison & mes parens: il me semble que ce doivent être nos premiers amis; & que lorsqu'on les peut trouver dans sa famille, on a tort de les chercher ailleurs: quoiqu'ils puissent faire, ils ne me sauroient perdre. Je me pique d'un fort grand secret, m'étant éprouvée là-dessus, & je puis dire que j'ai su, & que l'on m'a conté en ma vie beaucoup de choses importantes. Je ne suis point fine; je crois que c'est parce que je hais fort la fourbe & le mensonge, & qu'il s'en faut servir pour l'être. J'ai le plus grand plaisir du monde à louer les bonnes actions, n'étant point sujette à l'envie, si ce n'est pour la vertu. Je suis toute persuadée que je suis un fort mauvais Peintre, & que je viens de faire un

méchant Portrait, qui ne mérite point d'être vu de celle qui le doit voir; mais puiſqu'elle me l'a commandé, & que je ne le fais que pour lui plaire, ſi j'étois ſi heureuſe que de la pouvoir divertir un moment, je tiendrois ma peine bien employée; car je n'ai prétendu que cela.

XXII.

PORTRAIT de Madame de CHOISY, ſous le nom de PHILIS, par Madame la Comteſſe de BREGY.

PHILIS, puiſque les lettres & les Portraits ſont les ſeuls remedes à l'abſence, j'attendrai le premier de vous, & le ſecond je me le donne; car voyant que les Peintres ne veulent pas me promettre votre tableau avant votre départ, preſſée du deſir de l'avoir, je me ſuis réſolue de le faire moi-même, & de vous l'envoyer. Jugez donc ſi vous le trouverez aſſez reconnoiſſable pour conſentir qu'une peinture où l'art & la ſcience n'ont rien contribué, ſoit miſe à la ruelle de mon lit, comme un ouvrage où ma ſeule amitié a conduit mon pinceau.

Philis n'eſt ni grande, ni petite; ſes

cheveux ſont de ces beaux noirs d'ébene; ſon teint eſt plus uni que les glaces où elle ſe mire; ſes yeux ſont petits & bruns, mais ſi vifs, qu'ils ſe font ſentir, & pénetrent bien avant; ſa bouche eſt petite, ſon nez eſt grand, mais de belle forme, & celle de ſon viſage de la plus agréable ovale du monde. De tout cela ſe compoſe un air qui ne laiſſera jamais aux plus grandes beautés un cœur dont Philis auroit envie. Son eſprit eſt ſi charmant, qu'il n'eſt point de converſation qui ne languiſſe ſans elle. Philis parle bien de toutes choſes, & parlant beaucoup ne parle jamais aſſez pour ceux qui l'écoutent : dans tout ce qu'elle dit, ſe trouve certaine grace naturelle & inimitable à l'art; ce qui rend Philis un ornement dont la perte dans les lieux qui ne l'ont pas, ne peut être réparée par nulle autre choſe. Son humeur eſt généreuſe; elle met au rang de ſes plaiſirs l'occaſion d'obliger ſes amis. Elle a bonne opinion d'elle-même; mais elle l'a moindre que les perſonnes qui lui rendront juſtice. Philis ne paroît jamais dans les lieux que pour en bannir le chagrin; & voyant comment il lui cede la place & diſparoît devant elle, il ſemble que Philis fait au monde ce qu'Iris fait au Ciel, qui ne s'y montre que pour mar-

quer que le jour s'en va devenir agréable, & que ce qu'elle a devant soi de fâcheux se va changer en joie; & c'est ce que promet la présence & la conversation de Philis, qui chasse des esprits les plus épais nuages, tant elle les occupe agréablement. Telle est Philis, & plus aimable encore que ce que j'ai écrit d'une personne dont jamais il n'y aura de bonnes copies, & dont l'Original est assurément une chose de prix.

XXIII.

PORTRAIT de LINDAMOR, écrit par Madame la Comtesse D'ESCHE.

VOUS me surprenez au dernier point de me demander le Portrait d'une personne que vous devriez assez connoître par votre propre expérience, sans m'obliger à vous en faire la peinture; mais comme je ne vous saurois rien refuser, je m'y résous parce que vous le voulez, & que je crois ne me pas tromper dans la connoissance que j'en ai. Au reste, ne vous imaginez pas que j'employe en ce tableau toutes les vives couleurs dont l'éloquence embellit ses ouvrages; je n'ai

point de talent pour cela, & je ſuis encore perſuadée qu'il eſt difficile de s'en ſervir, & de demeurer dans les juſtes bornes de la vérité. Ainſi je me contenterai de vous ſatisfaire, & je ne chercherai point d'autre gloire que celle-là.

Je me pourrois bien exempter de vous dépeindre ſa perſonne; mais je trouve qu'il eſt en quelque façon néceſſaire, parce que ſa phyſionomie a quelque choſe qui découvre aſſez ſon humeur. Sa taille, pour n'être pas des plus grandes, ne laiſſe pas d'être aiſée, quoique dans la vérité elle n'ait rien de fort relevé. Il a les cheveux courts & bruns; les yeux de même couleur, mais un peu enfoncés; la bouche grande; la peau bazanée; l'air fier, mélancolique & inquiet, & l'on diroit à le voir qu'il a toutes les affaires de la chrétienté à débrouiller : il eſt néanmoins nonchalant & pareſſeux; & cette habitude de ſon tempérament a été contagieuſe. Pour ſon cœur, tous les mouvements en ſont tiedes; le ſang ni le mérite n'ont pu y faire naître une amitié véritablement établie : ce n'eſt pas qu'il ne donne aſſez aux apparences, & qu'il ne faſſe toutes les démarches d'un bon ami; mais la vérité eſt qu'il n'en a point où il s'agit de l'intérêt, pour petit qu'il ſoit; mais ſi l'ami-

tié & la tendreſſe ſont languiſſantes dans ſon cœur, il n'en eſt pas plus tranquille ; il eſt tyranniſé par les trois plus violentes paſſions que la Morale nous propoſe : l'ambition, la jalouſie & la colere l'ont toujours poſſédé, & il ſemble que ſa mauvaiſe deſtinée l'ait voulu ainſi pour l'empêcher d'être heureux, quoiqu'aſſurément la fortune ait fait pour lui plus que raiſonnablement il ne devoit eſpérer ; mais comme l'ambition eſt inſatiable en lui, & qu'il ne ſe contenteroit pas d'un Royaume, il ſe plaint de la fortune, comme ſi elle n'avoit jamais rien fait pour lui. Elle ne s'eſt néanmoins pas contentée de lui donner la faveur d'un grand Roi, & de l'élever aux plus belles dignités, elle lui a donné une femme d'un ſang illuſtre, d'une vertu exemplaire, & qui poſſede aſſurément mille charmes & mille agréments en ſa perſonne. Ne croyez pas pour cela qu'il en ſoit plus heureux, puiſque la jalouſie & ſes injuſtes ſoupçons lui donnent des inquiétudes continuelles, & ce chagrin excite aiſément ſa colere dans ſon domeſtique. Avec tous ces troubles intérieurs, il ne laiſſe pas de perſuader qu'il joüit d'une fort grande tranquillité : il veût même qu'on croye qu'il la tire de la pureté de ſa conſcience. Ses entretiens ne ſont

remplis que de dévotion : il consulte son Confesseur sur les moindres événements, quoiqu'il ne suive presque jamais ses avis. Avec toutes ces belles apparences, il ne fait aucun effort pour vaincre ses mauvaises habitudes : il n'a pu encore parvenir à voir sans envie ceux qui sont au-dessus de lui, & à regarder sans mépris ceux que la fortune lui a soumis : il s'est même établi en Contrôleur-général de la conduite de toutes les femmes : il regle les connoissances de la sienne selon l'opinion qu'il a de la vertu de celles qui la voyent ; il condamne jusqu'aux plus innocents plaisirs, & s'est mis en tête qu'un honnête femme ne doit point avoir autre chose à faire qu'à prier Dieu, ou à conduire sa maison.

Voilà ce que je connois de son humeur, & je crois qu'il n'y a rien à y ajouter, du moins pour ce qui est venu à ma connoissance.

XXIV.

PORTRAIT de Madame la Marquise de MAUNI, fait par elle-même.

PUISQUE c'eſt la mode de faire ſon Portrait, il faut que je faſſe le mien comme les autres. Ce n'eſt pas que je ne prenne mal mon temps, & que mes indiſpoſitions ne m'ayent préſentement un peu défigurée ; mais comme il n'y a pas apparence d'embellir après trente ans, je vais vous dire comme je ſuis faite.

Je ſuis plus grande que petite ; dans mon ordinaire, je ne ſuis ni graſſe ni maigre ; mais preſentement je me puis vanter d'être ſeche comme du bois, & cela me rendroit horrible, ſi je n'avois naturellement les os fort petits. Le teint eſt ma plus grande beauté ; mais la petite-vérole m'ayant fait quelques légeres marques, il n'eſt plus ſi uni qu'il étoit, & tout ce qu'il a d'agréable, c'eſt le coloris. Mes yeux ſont de médiocre grandeur, doux & brillants ; mais ſujets à être battus. J'ai le nez bien fait quand je ſuis dans mon embonpoint ; mais préſentement un peu trop long. Ma bouche n'eſt ni petite, ni gran-

de ; mais elle eſt façonnée, & de belle couleur quand je me porte bien. Ma délicateſſe & les mouvements de mon eſprit m'ont rendue ſi journalliere, qu'il y a des temps que je ſuis tout-à-fait mal, & des quarts-d'heure que je ſuis belle ; mais comme le temps que je ſuis en beauté, eſt le plus court, avec raiſon je ne m'en pique plus, & tout ce que je prétends eſt qu'on diſe ſeulement de moi que ſi je ſuis fort changée, on s'étonne que je ne la ſois pas davantage. Je n'aimerois pas que l'on s'écriât, *comme elle eſt faite!* car ſur ce ton-là on me feroit dépit. Mes cheveux ſont châtains, épais, & bien plantés. Mes dents ſont ſaines ; mais pas trop bien rangées, ſans pourtant faire de mauvais effets ; car je les montre peu. Ma gorge n'eſt pas belle ; mais, comme j'ai déja dit, mes os ſont ſi délicats qu'il n'y en a point qui la défigurent ; la peau en eſt blanche : mes bras ſont ronds, & mes mains bien taillées ; mais la graiſſe leur manque, auſſi-bien qu'à ma gorge ; ce qui eſt cauſe que ſi je n'y prends peine, l'air de mon habillement n'eſt pas bon. Puiſque les autres ont parlé de leurs jambes, je dirai donc que la mienne eſt belle : je me pourrois encore louer d'autre choſe que l'on ne verra pas pour démentir ; mais puiſ-

que

que l'on n'a pas paſſé plus avant, voilà tout ce que je dirai de mon corps.

J'ai l'eſprit vif & pénétrant, & cette pénétration eſt cauſe que je ne tombe pas dans des fautes à quoi ſont ordinairement ſujettes les perſonnes qui ont du feu, parce que je vois aſſez où les choſes peuvent aller : cela me fait penſer à moi, & j'en parois plus dans les grandes occaſions que dans les petites : c'eſt une marque que la promptitude m'eſt naturelle, & que je n'ai de la patience que par précaution. Je ſuis fort glorieuſe ; mais aſſez habile pour n'avoir jamais fait d'action qui ait donné ſujet de m'accuſer de l'être, en ayant toujours fort craint les pourquoi ; & comme je ne trouve que le Duché qui donne un rang agréable, n'ayant pas eu d'eſpérance d'y parvenir depuis que je ſuis mariée, le plus ou le moins au-deſſous de cela ne m'a jamais touchée le cœur ; parce que ces petites diſtinctions que nous font les Grands venant ſouvent de leur caprice, ſi elles font plaiſir un jour, elles mettent au déſeſpoir quand elles viennent à manquer.

J'ai toujours ſouhaité de faire envie, & j'ai plutôt été en état de faire pitié : ce n'a été qu'à ceux qui me connoiſſent particuliérement ; car parmi les autres gens,

paſſant pour railleuſe, je crois que l'on dit quand je ſouffre, *c'eſt bien fait.* Cependant je ne mérite pas que l'on ait ce ſentiment pour moi, car je ſuis bonne, & ne ſuis point médiſante. Je connois aſſez l'intérieur des gens, & je crois que cela me cauſe une partie de mes maux; car lorſqu'ils veulent diſſimuler, ils n'y gagnent rien; & comme je leur reproche ce qu'ils ont dans l'ame, ils me rendent par quelque menſonge le dépit que je leur ai fait en diſant la vérité. Vous me direz que puiſque je m'apperçois de ce qui me fait mal, je devrois l'éviter; mais je vous répondrai, qu'ici le plaiſir paſſe la peine. J'aime à jouer, parce que la ſociété me plaît, & ſur-tout lorſquelle eſt choiſie. Le jeu a encore cela de bon, que quand il favoriſe les gens, il donne lieu à de petites dépenſes ſuperflues, mais agréables, & que l'on ne feroit pas ſans lui; car quelque revenu que l'on ait, je tiens qu'il le faut dépenſer tout entier aux choſes néceſſaires, & ne point aller au-delà. Si j'en avois ſix fois autant que j'en ai, je dépenſerois ſix fois plus que je ne fais. J'aime que le peu que je donne ſoit ſans qu'on me le demande. Je hais tous les plaiſirs qui fatiguent, comme la chaſſe, les veilles, & ſur-tout le bal, parce que je

n'ai pas trop bien danſé. La Comédie me plaît fort. Je ne m'ennuye pas trop dans un lieu ſolitaire : mais je voudrois qu'il fût à mon choix, de le quitter quand il me plairoit. Si j'étois dans le monde, je n'y donnerois que cinq ou ſix heures le jour, & j'aimerois mieux y être moins que trop. Ma coutume eſt d'employer ſans diſcontinuation une partie de mon temps à rendre ce que je dois à Dieu, n'étant pas aſſez attachée pour en perdre l'habitude, & la reprendre ſans peine. Je ſuis bien-aiſe de paſſer quelques heures du jour à penſer à moi, & à donner l'ordre dans ma maiſon : j'aimerois qu'elle fût propre, & mon train poli, & que ma table fût aſſez bonne pour y avoir deux ou trois perſonnes comme moi ſans façon, & jamais au-delà. Je plains l'argent à la profuſion du manger ; j'aime à le mettre en meubles, & je me piquerois volontiers de jouer beau jeu, & de mieux payer que ceux qui ont plus de bien que moi. Je paſſerois avec plaiſir ſix mois à la campagne ; mais il faudroit, comme j'ai dit, être ſûre du retour pendant ce temps-là. J'irois volontiers faire quelque ſéjour chez mes amies, pourvu qu'elles fuſſent ravies de m'avoir ; car ſans cela elles ne tiendroient rien. J'ai le don de m'appercevoir admirablement

comme je ſuis avec les gens ; & ſi ce n'eſt pas comme je ſouhaite, je m'en retire ſans m'en expliquer davantage avec eux. Je crois aſſez aiſément que c'eſt à leur dam; ainſi je ne leur en veux point de mal ; mais je les laiſſe très-promptement là, & l'une de mes plus cruelles peines eſt de demeurer un inſtant dans une compagnie où je connois que l'on ne me veut point. J'ai eu la mine galante ſans l'être ; mon air gai eſt ſpirituel, & fait croire que j'y avois quelque pente ; mais la ſuite en doit avoir détrompé ; car quelque ordre qu'on y ait mis, on auroit vu quelque étincelle de ce feu, il ſe feroit conté de moi quelques hiſtoriettes, & je ſais bien qu'il ne s'en débite pas où j'aye contribué. Je me perſuade difficilement que les hommes ayent autant d'amour qu'ils diſent : j'en ai beaucoup pour moi-même : cela joint à celui que j'ai pour l'honneur, a été cauſe que je me ſuis aſſez moquée toute ma vie de leurs minauderies. Je ne ſuis point façonniere, cela n'empêche pas que les jolies façons ne me plaiſent aux autres ; mais elles ne me conviennent point : enfin, quoique j'aye beaucoup de vivacité, les plaiſirs tranquilles ſont les miens ; & comme celui de l'amour ne l'eſt pas, je crois que cette raiſon a beaucoup contribué en-

core à m'en dégoûter. J'aime le repos dans mon domeſtique ; j'aime à y raiſonner, & à faire les choſes de concert : Dieu m'a ſervie à ſouhait de ce côté-là, comme chacun ſait. Je pardonne aiſément les injures. Je fuis quelque temps ceux qui me les ont faites, de peur des éclairciſſements, & des diſputes que je hais fort ; mais après quelque temps, cela ſe paſſe. La converſation dans un beau lieu, bien à ſon aiſe, avec cinq ou ſix perſonnes bien ſpirituelles, bonnes, & qui ſont du beau monde, fait ma véritable joie. Je crains fort de m'encanailler. Je n'ai jamais eu d'habitude avec perſonne pour qui j'aye eu beaucoup d'empreſſement : je l'aurois voulu avec telles gens qui ne m'auroient pas peut-être aſſez régalée, & je n'en aurois point voulu avec telles autres qui en auroient deſiré avec moi. Je ne ſuis pas trop aimée des petites gens, & je n'ai point l'eſprit vétilleux ; cela fait que ce monde-*là* me croit ſuffiſante ; mais c'eſt que je n'ai point appris à parler leur langue, car ce n'eſt pas là où je mets ma gloire. Si je diſois à quoi je l'établis, ce ſeroit plutôt faire ici une confeſſion qu'un Portrait, & voilà tout ce que je veux mettre au mien, afin de ne lui donner

que le quart-d'heure que je viens d'employer à le faire.

XXV.

PORTRAIT de Madame la Comtesse de BRIENNE la fille, écrit par elle-même.

TOUTES les personnes de mon sexe sont naturellement envieuses des louanges qu'on donne aux autres, soit par le desir de s'en attirer de mieux fondées, & de ternir la gloire de celles qui se les ont acquises avant elles, soit qu'elles se sentent en effet trop de mérite pour se laisser former un exemple, sans y renchérir en l'imitant. Je ne sais pas si je suis de celles dont je parle; mais il est très-vrai que je ne me suis engagée à faire mon Portrait, outre l'obéissance que je dois au commandement que vous m'en avez fait, que parce que je n'ai pu souffrir que l'on dise, qu'il y a seulement une ou deux Dames dans le monde qui sachent leur Langue, & qui se puissent assez bien connoître pour décrire leur personne au naturel. Après l'aveu que je viens de faire, vous ne sauriez douter que je ne parle avec ingé-

nuité des bonnes & mauvaiſes qualités de mon corps & de mon ame.

Je ſuis aſſez bien faite, comme on peut voir; & quoique je ne ſois pas des plus grandes, j'ai la taille bien proportionnée, mes yeux ſont aſſez beaux, mais peut-être pas ſi doux qu'ils ſeroient en une autre, parce que je ne ſais ce que c'eſt que de les conduire avec affectation. Ma bouche n'eſt pas des plus petites, & n'eſt pourtant pas déſagréable; mes levres ſont vermeilles, & mes dents aſſez bien rangées; j'ai le nez grand, ſans être difforme; le teint fin & délicat, & fort peu altéré de la derniere diſgrace qui lui eſt arrivée; le coloris vif, le tour du viſage aſſez beau, & naturellement un embonpoint honnête. Quant à l'un & à l'autre, ma mauvaiſe ſanté n'y a point fait de tort; ma gorge & mes bras ſont blancs, & n'ont rien de remarquable; mon air eſt bon, & ma grace ne peut être mauvaiſe, quoiqu'on diſe, malgré ma trop grande négligence. Il eſt extraordinaire & preſque incroyable, qu'étant jeune comme je ſuis, j'aye ſi peu d'afféterie & d'attachement à ma perſonne; mais mon eſprit dont je n'ai point encore parlé, & dont je ne manque pas, eſt ſi éloigné des ſentiments qu'ont toutes celles de mon âge, & ſi inſenſible à leurs

plaisirs, que ce soit un défaut ou non, je suis incorrigible sur ce point. Je ne suis point haïe, ni extrêmement mélancolique; j'aime le monde, non pas en général; mais ce qui s'appelle le monde choisi; les conversations des gens savants me plaisent; je me connois bien en beaux esprits, en ceux qui sont galants & polis, & qui savent bien vivre, & distingue fort bien ceux qui sont obscurs & pesants. J'ai un peu étudié, & saurois plus que je ne sais si j'avois voulu m'appliquer, comme j'avois un particulier talent pour apprendre. Je n'aime pas assez la lecture, ayant une aussi heureuse mémoire que j'ai: ce n'est pas que je ne goûte les bons Livres, & que je n'aye connoissance de quelques-uns; mais je suis trop paresseuse pour entreprendre quelque chose qui me gêne. J'écris passablement, & d'un style fort aisé: je peins bien pour une femme, & sais mieux l'orthographe qu'elles ne la savent d'ordinaire. Je parle peu, & suis fort froide, si ce n'est avec les gens avec qui je suis libre. Je ne suis pas trop caressante, ni accablante de civilités; mon principal but est de plaire à quelques gens raisonnables, & de ne me mettre guere en peine si les autres s'accommodent de moi ou non: j'ai peu d'amis, & n'en voudrois pas

avoir davantage ; car je ne pourrois pas être de celles qui partagent ſi aiſément leur cœur, & ſont avec tout cela réguliéres dans les devoirs d'amitié. Quand j'aime & que je ſuis perſuadée qu'on m'aime, j'aime fort tendrement ; & quoiqu'il y ait quelques gens qui en doutent à cauſe de mon humeur languiſſante, il eſt certain que ces gens-là me connoiſſent mal, & que je ſuis attachée à mes amis autant qu'on ſçauroit l'être. Je ſuis franche & bonne, & point diſſimulée. Je ſuis un peu railleuſe ; mais non pas médiſante. Il ne m'arrive guere d'offenſer perſonne que je n'en aye ſujet. J'ai de l'ambition & de la vraie gloire ; mais plus pour les gens à qui je ſuis attachée, que pour moi-même. J'ai l'ame fiere, & difficilement la puis-je captiver pour les perſonnes à qui je dois du reſpect ; ce n'eſt pas que je ne ſois circonſpecte & fort reconnoiſſante, & que je vouluſſe manquer de régularité. Je me pique d'une parfaire honnêteté ; je n'ai jamais connu aucuns attraits qui emportent les autres. Je crains Dieu & n'appréhende point d'être ſurpriſe à donner des rendez-vous en des lieux ſaints. Je huis heureuſe parce que je ſais me ſatisfaire de ma condition ; & ſi je ſuis à plaindre en quelque choſe, c'eſt de ne pouvoir éviter les maux

qu'elle engage de souffrir. Voilà, Madame, ce que vous avez desiré de moi : si c'eût été quelque chose de plus difficile à exécuter, & de plus agréable, vous auriez été servie tout de même, & aussi à point nommé.

XXVI.

PORTRAIT de Madame la Duchesse de VITRY, fait par elle-même, pour satisfaire à Madame la Marquise de MAUNI à qui elle l'adresse.

APRÈS avoir lu le Portrait d'une aussi grande Princesse que celui que je viens de lire, dont la perfection est achevée, & se fait admirer par la vérité avec laquelle il est écrit, il faut être bien hardie pour vouloir en mettre un au jour d'une malheureuse solitaire comme moi, dont la fortune ni la vie n'ont rien d'assez agréable pour vous faire passer un quart d'heure avec quelque sorte de plaisir ; mais pour plaire à ma chere cousine, il n'y a rien que je ne fasse. La seule grace que je lui demande, c'est d'en plaindre les défauts & le méchant style toute seule, sans en réjouir le Public, qui n'est pas d'or-

dinaire charitable. Je devrois craindre une perſonne comme vous, qui avez autant de diſcernement dans l'eſprit que vous en avez; mais je m'en trouve tant de vous avoir pour amie, que je ne crains rien, & commencerai promptement la deſcription de mon humeur, la trouvant plus aimable que ma perſonne, étant naturellement douce, fort gaye, libérale, ſenſible à la joie, & beaucoup plus à la douleur, le chagrin faiſant une impreſſion dans mon eſprit qui ne ſort qu'avec une peine épouvantable quand il me laiſſe la liberté de m'expliquer. J'ai dans ma tête de petites folies qui réuſſiſſent aſſez dans le monde que j'aime encore; mais beaucoup moins que je n'ai fait, m'accoutumant avec plaiſir à la ſolitude qui entretient doucement mes rêveries, à quoi mon inclination naturelle me porte. La plus grande ſatisfaction que je puiſſe ſentir, c'eſt d'obliger mes amis, & de faire connoître mon reſpect aux perſonnes à qui j'en dois, & auxquelles je ſuis ravie d'en rendre, ayant l'ame tendre, & le procédé civil. Je crains les démêlés & les éclairciſſements, & n'en aurai jamais d'une volonté délibérée, quoiqu'on y ſoit contraint dans le grand monde, dont la vie me fatigue, aimant mieux la paſſer

à chercher les moyens de plaire aux perſonnes que j'aime, & dans des compagnies particulieres de gens choiſis à ma fantaiſie, & conſerver avec ſoin toute ma vie les mêmes ſentiments d'amitié pour les mêmes amies, étant bien-aiſe de ne changer jamais que l'on ne m'y oblige; encore je veux leur inconſtance & leur méchanceté à n'en pouvoir douter, aimant mieux être trompée que de tromper. Je crains tout ce qui donne de la peine, étant aſſez délicate; mais je ſuis aiſément remiſe de tous mes maux, étant fort ſaine. J'aime à dormir, & fort peu à manger: je ne ſuis pas difficile à l'un ni à l'autre, ſur-tout à la bonne chere, ne m'y connoiſſant point, & ne craignant rien tant que les gens qui en font leur capital, & des plaiſirs de cette nature, n'ayant nulle application que pour les choſes agréables ou fâcheuſes qui arrivent, voulant chercher des remedes à toutes les affaires où je ſuis perſuadée qu'il y en a: celles-là m'affligent moins que les autres; car tout ce qui n'a point de fin me donne le dernier chagrin; comme l'on a plus de fois ſujet d'en avoir, que l'on ne paroît ſouvent mélancolique aux yeux du monde, qui juge ſur les apparences, qui ſont pour l'ordinaire preſque trompeuſes toujours.

Je ne ſuis point médiſante : je ſuis curieuſe & ſecrete pour mes amis, & même pour mes ennemis, ne trouvant rien de ſi bas que l'infidélité de quelque nature qu'elle puiſſe être, & en quelque occaſion que ce ſoit. Pour les plaiſirs, celui qui me touche davantage, c'eſt la danſe ; je danſe fort bien : j'aime ſur toutes choſes la converſation de mes amis ; car les gens du monde, qui auroient le plus d'eſprit, du moment que je ſuis perſuadée qu'ils ſont critiques, & qu'ils n'ont point de bonté pour moi, il m'ennuye dans leur compagnie. J'ai averſion pour tout ce qui s'appelle contrainte, je crains ſur-tout les gens aigres : je cherche la complaiſance ſans aimer la flatterie. Je ſuis fiere quand on me veut mépriſer, & ne me ſoumets pas aiſément quand on veut les choſes de hauteur. Je n'aime pas trop à parler ; ce que je dis eſt tourné ſur le pied d'un enjouement doux & brillant ; mais j'écris mieux que je ne parle : mon écriture eſt liſible, & n'eſt point belle. Mon penchant naturel eſt pour les gens de guerre, & particuliérement pour ceux dont la valeur ſe fait remarquer ſans ſe vanter. Je ne refuſe pas mon eſtime aux gens de mérite ; mais j'ai de l'inclination pour fort peu de perſonnes. Je ſuis réſolue & complai-

ſante : rien n'eſt ſi aiſé que de bien vivre avec moi, mon humeur n'étant ni jalouſe, ni intriguante, m'accommodant ſans façon à tout ce que je dois pour complaire aux perſonnes qui prennent intérêt à ma façon d'agir. Je ne ſuis ni fine ni diſſimulée ; j'aime l'ouvrage, ſurtout la Peinture. Je ſuis aſſez adroite à ce que je fais. Je n'aime point le jeu ; mais j'aime à me promener & monter à cheval : quoique j'aime peu la chaſſe, tous les préparatifs m'en plaiſent, aimant tout ce qui a l'air grand & magnifique, quoique je ne la ſois pas ; mais c'eſt plutôt raiſon qu'inclination qui m'empêche de l'être. Les affaires du domeſtique me fatiguent ; je m'en remets volontiers ſur ceux qui en veulent prenque le ſoin, n'étant point inréreſſée & me ſouciant même trop peu du bien ; je voudrois retrancher tout ce qui ne paroît point pour faire une dépenſe dans l'ordre, & qui fût belle & agréable, & faite à propos. Mon ambition eſt bornée : quoique j'aye quelque raiſon d'être contente de ma condition ; bien des perſonnes, s'ils étoient en ma place, ſouhaiteroient un plus grand établiſſement ; mais je ferai toujours conſiſter ma vraie félicité à paſſer une vie dans une ſociété douce & tranquille. Ma vraie paſſion eſt pour les Vers ;

mais particuliérement pour ceux de tendresse. J'aime la musique; mais sur-tout une voix seule, & les violons particuliérement. J'aime médiocrement la lecture; je ne suis point hardie, & je sens bien que je dirois d'assez jolies choses si j'osois me hasarder de parler; j'ai de la mémoire, accompagnée d'un jugement qui s'accommode aux belles raisons du monde, plutôt qu'à une prudence qui répugne trop à une personne de mon âge & de mon humeur. Je me fie rarement; mais du moment que j'ai de la confiance pour quelqu'un, je n'ai plus aucune réserve pour leur dire ma pensée. Il est mal aisé de me tromper, quand j'ai de l'aversion pour une personne, & qu'elle m'a manqué; mais rien n'est si aisé que de le faire quand j'aime. Je suis reconnoissante; mais je n'oublie le mal qu'on me fait que parce que je suis chrétienne. Je ne suis pas dévote, je souhaiterois de l'être sans me donner la peine d'y travailler. Je suis négligente; je n'aime pas à me plaindre par fierté, ne voulant pas faire pitié, quoique je sois bien-aise d'être plainte. J'ai l'esprit assez pénétrant quand je veux m'appliquer; mais je ne le fais pas la plupart du temps par mépris ou par indifférence. Ma folie & mon talent naturel est de contrefaire

les mines & les façons des perſonnes que je vois ſouvent. Je m'habille d'un air galant & propre ; mais toujours négligé. Mais c'eſt aſſez parler de mon humeur, il eſt temps de vous dépeindre une figure fort ordinaire ; ma taille l'eſt aſſez pour la grandeur, quoique je ſois plutôt grande que petite : ce ſera d'elle que je parlerai avec plus de ſoin, étant ce que j'ai de plus raiſonnable. Je ſuis déliée, quoique j'aye l'embonpoint néceſſaire, je l'ai aiſée : mon air eſt libre, gai, doux & fier. Ma gorge eſt blanche, graſſe, & bien faite : je peux dire que j'ai le cou beau) j'en dis un mot, quoiqu'il ne fût pas néceſſaire, parce que je l'aime particuliérement.) Mes bras ſont beaux, & mes mains ſont douces & blanches comme les bras ; mais elles ne ſont pas ſi fort dans mes bonnes graces. J'ai la jambe bien tournée, & le pied bien fait. Je marche toujours vîte & fort bien. La forme de mon viſage eſt ovale, j'en ai le tour agréable, il n'eſt pas gros ; mais mes traits ſont aſſez délicats, hormis mon nez qui eſt gros. Je ſuis blanche, & étois née avec un teint que je puis dire admirable ; mais la petite vérole a ſervi mon malheureux deſtin à ſouhait : elle m'a pourtant laiſſé de belles joues ; c'eſt un échantillon & un reſte de

ſon déſordre; mon nez, qui étoit déja laid, a été achevé par cette aventure; jugez s'il eſt joli : il eſt aſſez relevé pour ſe faire voir de loin. Mes yeux ſont noirs, d'une grandeur agréable, aſſez brillants, & furent ſouvent frippons. Ma bouche n'eſt ni grande ni petite, mes levres ſont fort unies & tout-à-fait rouges, taillées d'une maniere qui donne de l'agrément. Mes cheveux ſont châtain clair, aſſez beaux, j'en ai beaucoup, & tous friſés à groſſes boucles ſans artifice. Mes dents ne ſont ni laides ni belles. Voilà, ma chere couſine, un Portrait fort véritable, & peu touchant : ayez la bonté de le regarder avec autant de tendreſſe que j'en aurai toute ma vie pour votre aimable original.

XXVII.

Portrait de Cloris, *fait à Forges, au mois de Juillet* 1658.

Par Mademoiselle,

Il eſt impoſſible de boire des eaux à la fontaine, & de ne ſe pas repréſenter lorſqu'on en eſt de retour, les agréables apparitions que l'on y a : les idées en rem-

pliſſent trop agréablement l'imagination pour ne pas donner envie d'en dire quelque choſe. Je pardonnerois aux graveleux, & aux autres malades qui ſentent beaucoup de douleur, de ne ſonger qu'à leur mal; mais pour les bilieux, qui ſont d'ordinaire gens d'eſprit, & même les atrabilaires, ils ſont aſſez capables de bien écrire & de bien parler; car bien que la bile faſſe deux différents effets en ceux ſur qui elle domine, obligeant les uns à beaucoup parler, & les autres à garder le ſilence, néanmoins tous bilieux en général, ou frais ou échauffés, ont l'eſprit bon, & l'on voit plus d'honnêtes gens de ce tempérament-là que de ſots. J'ai un intérêt particulier à m'intéreſſer pour eux, puiſque c'eſt ce qui m'oblige à venir ici: mais je crois que les eaux me feront meilleures cette année que les précédentes, par le plaiſir que j'ai eu d'y voir Cloris; & toutes les perſonnes qui la connoîtront, le jugeront aiſément.

Je crois qu'il n'y a perſonne qui n'ait vu de certaines peintures qui viennent de Flandres, où ſur une belle tête on applique des talques de différents habillements, leſquels, quoique tous diſſemblables, ne laiſſent pas de revenir à la tête, ſuivant le vieux proverbe qui dit qu'à belles gens

tout ſied bien. Ainſi on ne s'étonnera pas ſi j'ai des penſées toutes différentes pour Cloris, & ſi je la fais voir ici de toutes ſortes de manieres, puiſque toutes lui ſiéront bien, & conviendront à ſon air & à ſon procédé. Lorſque Cloris paroît, elle brille comme un ſoleil oriental, à ce que diſent ceux qui ſont coutumiers de ſe trouver au lever de cet aſtre : pour moi je lui fais rarement ma cour à cet heure-là. Tantôt je me repréſente Cloris, comme la Princeſſe Galatée lorſqu'elle alloit en déshabillé à la fontaine de la Vérité d'amour, portant elle-même ſon paraſol, & n'étant accompagnée que du petit Meril ; car Cloris a un petit laquais du moins auſſi joli que lui. Pour elle, elle eſt de belle taille, non pas des plus grandes ; auſſi n'eſt-elle pas des plus petites, mais bien des plus menues. Elle a un air particulier à tout ce qu'elle met, de ſorte qu'elle eſt toujours ajuſtée dans ſa plus grande négligence, & l'on peut dire qu'elle a une négligence affectée qui lui ſied fort bien. Elle a de beaux cheveux blonds en grande quantité, & d'une longueur prodigieuſe, annellés & bouclés de la maniere que je viens de parler de ſon ajuſtement. Cloris eſt maigre, mais de maniere à lui embellir la taille, & non

pas à nuire à ſon viſage, ni à ſa gorge, non plus qu'à ſes bras qu'elle a beaux. Ses mains ſont belles, & geſticulent ſi joliment, qu'elles expliquent ſouvent les choſes qu'elle veut dire, lorſqu'elle ne ſe veut pas donner la peine de parler. Ses yeux ſont bleus, & ont une douceur langoureuſe, qui vient de la délicateſſe de ſon tempérament, & qui lui ſied fort bien. Sa bouche eſt petite, vermeille, façonnée & façonnante : mais comme l'un eſt auſſi naturel que l'autre, il eſt difficile d'en expliquer les agréments à moins que de la voir. Elle a l'eſprit délicat & vif. Elle ſe connoît aux jolies choſes, aime les Vers, en fait joliment, parle bien, juſte & proprement, mais tout cela quand il lui plaît; car c'eſt la perſonne du monde qui aime le moins à ſe communiquer, & qui eſt la plus réſervée à parler, à moins que les gens lui plaiſent : mais auſſi quand on lui plaît, elle ſe fait connoître, & quand on la connoît elle réjouit fort la compagnie. Elle a des chagrins qui procedent de ſon indiſpoſition, qui s'appellent quelquefois bizarreries; mais ſes plus mauvais moments valent mieux que les meilleurs de beaucoup d'autres. Elle chanteroit bien ſi elle avoit l'eſtomac bon; car elle a le ton de la voix doux, & d'un ſon à en faire

faire le jugement que j'en fais. Elle n'a aucune mémoire ; mais elle tourne ce défaut si galamment, & dit des choses si plaisantes là-dessus, qu'elle divertit plus que ne font tous les récits de ceux qui les font le plus agréablement. Elle est fort bonne amie, & aime avec autant de tendresse & de sincérité ses amis & ce qu'elle doit aimer, qu'il se peut ; mais elle aime sans contrainte & sans méfiance, & en rendant justice aux autres, elle se la rend à-elle-même. J'oubliois à dire qu'elle parle Italien, au moins l'a-t elle long-temps appris ; mais *imparar & voler saper è lo stesso per lei.* Elle monte bien à cheval ; & quand elle va à la chasse avec son bonnet, avec force plumes & un juste-au-corps, il n'y a personne qui ne la prenne pour Diane. Elle est souvent accompagnée d'une Demoiselle que l'on pourroit prendre pour une Druïde ; mais ce n'est pas de celles des Carnutes, leur procédé étoit fort sérieux, & le sien est fort railleur : il est utile pour la santé de Cloris qu'elle soit ainsi ; elle la soulage dans ses maux en la faisant rire de ses plaisanteries ; car elle a toujours en bouche le mot pour rire. Je pense qu'en voilà assez dit pour une personne qui doit avoir l'esprit fort brouillé à force de boire des eaux fort ferrugineuses.

XXVIII.

PORTRAIT de Madame la Ducheſſe de St. SIMON, fait par Madame la Marquiſe de GAMACHES le 7 Juillet 1658.

POUR faire un Portrait qui vous reſſemble, il faudroit un eſprit plus élevé que le mien; car il eſt ſi difficile de bien démêler toutes les contrariétés que je remarque en vous, qu'il ſeroit néceſſaire pour cela d'un caractere tout particulier. Il me ſemble pourtant que mon amitié m'éclaire, & qu'elle me fait découvrir des choſes qui ſeroient peut-être au-deſſus de ma connoiſſance, ſi je vous aimois moins. Votre perſonne eſt, à tout prendre & ſans vous flatter, la plus aimable qui fût jamais. Quoique vous ne ſoyiez pas grande, rien n'eſt mieux fait que vous. Les tailles les plus avantageuſes n'ont pas les agréments qui ſe rencontrent en la vôtre, & vous danſez mieux que toutes celles qui s'adonnent à cet exercice avec le plus d'art & de plaiſir. La blancheur de votre gorge & de vos bras ne cede point à la neige, & vos mains ſeroient fort belles, s'il ne vous avoit pas ſemblé bon d'en manger

les ongles en votre enfance. Vos cheveux font si bien plantés, qu'ils donnent un agréable tour à votre coëffure, encore qu'elle soit presque toujours négligée. Ils sont d'un châtain si clair que l'on a de la peine à ne vous pas croire blonde, & cette couleur qui vous est singuliere plaît fort aux plus connoissants. Votre teint est fin & blanc ; mais il est souvent brouillé par vos maladies, & vos yeux sont aussi souvent battus par la même cause, bien que vous les ayiez naturellement doux & brillants. Votre bouche est agréable ; vos dents sont belles, & vous avez le plus beau nez du monde. Tout cela est assemblé dans un visage plein, si frais, si jeune & si gai, que ceux qui vous voyent trouvent sans doute aussi-bien que moi que vous êtes incomparable ; mais votre esprit a bien d'autres beautés, c'est en lui que j'ai découvert ces aimables contraires. Il est grand & étendu ; mais il est quelquefois si distrait par le grand nombre des choses qui l'occupent, qu'il en paroît comme assoupi. Vous sortez toutefois de cette distraction par un enjouement si divertissant, & une gayeté si surprenante, qu'on ne vous connoît pas d'un moment à l'autre, quoique dans le fond vous soyez véritablement égale. Les chagrins domestiques

qui vous tourmentent, ſont ceux de votre mauvaiſe ſanté. Vous avez pris trop à cœur de ſuivre ponctuellement votre devoir, & cette exactitude vous fait ſupporter des choſes ſi dures, qu'elles font naître les peines & les maux qui vous accablent. La vivacité de votre eſprit vous les fait vivement ſentir; mais l'exceſſive bonté de votre ame vous les fait ſupporter plus tranquillement qu'une autre ne feroit; car vous êtes ſi fort née pour la joie, que vous la trouvez toujours en vous-même. Vous êtes douce & flatteuſe: vous aimez à ſervir vos amis aux grandes & petites choſes. Vous êtes glorieuſe & civile. Vous êtes franche, & pourtant quelquefois diſſimulée. Vous aimeriez que l'on connût le fond de votre cœur; mais vous trouvez ſi peu de gens qui en ſoient dignes, que je penſe que jamais vous n'y avez laiſſé pénétrer perſonne. Vous êtes galante & dévote, & vous ne ſauriez haïr ceux qui n'ont point commis d'autre crime envers vous que celui de vous trop aimer. Vous vous divertiſſez dans les converſations tendres; mais votre dévotion vous donne de ſi cruels retours, qu'elle trouble le plaiſir que vous y prenez. Vous vous accoutumez facilement à toutes ſortes d'eſprits; & bien que les plus polis vous

vous plaisent davantage, la société de ceux qui le sont moins ne vous fatigue pas tant qu'elle le devroit faire. L'intrigue de la Cour vous plairoit assez : vous voyez bien que vous seriez capable de démêler les plus embrouillées, & l'on peut juger par l'éloquence qui vous est naturelle, que vous pourriez pénétrer dans la plus fine politique. Votre ambition n'est pas bornée par votre fortune, quoiqu'elle soit des plus éclatantes. Il n'y a rien de grand sur la terre où vos desirs ne volent avec emportement ; mais avec cela vous accommodez si bien votre humeur à la nécessité, que vous ne vous ennuyez pas à la campagne ; vous aimez à vous y promener : vous vous plaisez à la lecture : les Vers vous amusent : vous vous divertissez à travailler & à jouer quand on le veut : vous n'êtes jamais inutile, en sorte que la rêverie même vous tient quelquefois lieu d'occupation. Il y a de certains moments que vous passeriez aisément des plus grands plaisirs à une mortification extrême : enfin, Dieu & le monde trouvent leur place dans votre cœur, & la complaisance que vous avez pour l'un ne vous fait rien faire qui offense l'autre. En un mot, vous êtes très-universelle. Voilà, ma chere Duchesse, ce que vous avez desiré de moi.

Je ſouhaite que ce Tableau vous ſoit agréable; mais je ſouhaite ſur toutes choſes qu'il vous perſuade que je ne ſaurois connoître auſſi parfaitement que je ſais combien vous êtes aimable, ſans vous aimer très-paſſionnément.

XXIX.

PORTRAIT de Madame la Comteſſe de MAURE, fait par Mr. le Marquis DE SOURDIS, à Mademoiſelle DE VANDY.

JE ne puis m'empêcher de vous témoigner que j'ai été extrêmement étonné de ne pas voir le Portrait de Madame la Comteſſe de Maure parmi ceux qui ont été faits depuis peu. Je ſais que la difficulté du ſujet eſt capable d'arrêter ce deſſein; mais l'excellence en doit donner envie, & il y a plaiſir à dire comme le Cid

Et pour mon coup d'eſſai, je veux un coup de
maître.

N'étant pas d'humeur à blâmer perſonne je ne puis auſſi excuſer les Peintres qu m'ont précédé, qu'en me perſuadan qu'ils m'ont reſervé ce Portrait à faire

à cauſe de quelque connoiſſance qu'on me donne en cet Art au-deſſus du commun.

Ce n'étoit point la difficulté de peindre les traits du viſage d'Alexandre, qui faiſoit qu'il n'étoit permis qu'à Apelle d'en faire le Portrait; mais c'eſt qu'Apelle étoit excellent en la connoiſſance de la phyſionomie, & que lui ſeul ſavoit donner cet air héroïque qui marquoit les grandes & rares qualités de l'ame d'Alexandre. Je ne prétends pas entreprendre ce Portrait ſur ma ſuffiſance, que je connois être fort médiocre; mais ſur quelque connoiſſance particuliere que j'ai de la phyſionomie, laquelle m'a donné moyen de remarquer en la perſonne de Madame la Comteſſe de Maure, cet air héroïque qui faiſoit en l'ancienne Rome autant de Rois que de Citoyens Romains: auſſi ſon extraction eſt-elle de ce pays ſi fertile en grands perſonnages, qu'ils ſervent encore à préſent dans toutes les parties du Monde, d'un modele de la vraie généroſité, & de toutes les autres vertus: & dans un ſiecle dépourvu de ces ames extraordinaires, la fortune ſans doute nous a donné Mad. la Comteſſe de Maure, pour nous faire comprendre qu'une Ville qui ſe pouvoit vanter de porter une ſi grande quantité de perſonnes

héroïques, étoit à juſte titre maîtreſſe de tout le monde.

Pour ne pas tomber dans la faute de certains Peintres qui commencent leurs ouvrages par les moindres parties, & qui réſervent les principales pour la fin, je commencerai ma peinture par les qualités de l'ame, qui ſont les plus excellentes parties, & qui ont toujours été eſtimées telles par Me. la Comteſſe de Maure, laquelle n'a conſidéré ſon corps qu'autant qu'il a été néceſſaire pour exercer les fonctions de ſon ame, quoiqu'il ait toujours été admiré de tous ceux qui l'ont vu.

Sa généroſité ſeroit plus univerſellement admirée ſi elle étoit moindre : mais le ſiecle eſt ſi éloigné de cette vertu, qu'il ne peut connoître & admirer aſſez la perfection & le ſouverain degré où celle de Me. la Comteſſe de Maure eſt parvenue. Sa libéralité a quelquefois égalé celle des Souverains en la grandeur des dons, & les ſurpaſſe toujours en la maniere de les diſtribuer, & au ſoin qu'elle prend de les cacher : ce qui eſt d'autant plus rare, que la libéralité eſt preſque toujours accompagnée de vanité, laquelle ſouvent même en eſt la cauſe.

Sa prudence a paru en tant de divers rencontres, & paroît ſi ordinairement,

que l'on doit dire que ce n'eſt plus une vertu en Mᵉ. la Comteſſe de Maure, mais que c'eſt ſa nature propre; & cela doit être tenu pour un miracle en une perſonne qui a les ſentiments ſi vifs & ſi délicats; effets ordinaires d'un tempérament oppoſé à la prudence.

Sa piété & ſa dévotion n'eſt pas comme celle des autres femmes, fondée ſur la nourriture, & ſur l'habitude ſeulement; elle eſt confirmée par le bon ſens & par un raiſonnement ſolide, qui établiſſent la véritable perfection chrétienne ſans faſte & ſans ſuperſtition.

L'étendue de ſon eſprit paroît en la capacité qu'elle a aux choſes grandes & ſérieuſes, qui ne l'empêchent pas de s'appliquer aux médiocres, & même aux petites, lorſque la compagnie l'oblige d'en parler; & cela eſt fort extraordinaire aux perſonnes de grand eſprit, & principalement à celles de ſon ſexe, qui mépriſent ſouvent les choſes médiocres pour faire croire qu'elles ont un grand eſprit, bien qu'en effet il ſoit petit.

Sa bonté eſt à tel excès qu'elle eſt pour tout le monde, excepté pour elle, qui ne ſe conſidere qu'autant qu'elle eſt utile aux perſonnes qu'elle aime; elle entre tellement dans les ſentiments de ſes amis,

qu'elle en eſt pénétrée, & s'y transforme entiérement.

Sa conduite en tout le cours de ſa vie eſt la bonne & vraie marque de ſon jugement. Son imagination lui repréſente les eſpeces de toutes choſes ſi claires & ſi nettes, qu'elle juge comme les Anges en un moment & par un ſimple regard. Le don de diſcernement des choſes, qui eſt le véritable fondement de la ſageſſe humaine, eſt en elle ſi juſte & ſi exact, que ceux qui la connoiſſent en ſont dans une admiration continuelle.

Je ne puis mieux exprimer ſon ſavoir, qu'en diſant qu'à l'extrême vivacité de ſon eſprit elle a ajouté une lecture continuelle, & qu'elle a une mémoire ſi heureuſe, qu'elle n'a jamais oublié aucune choſe de ce qu'elle a lu en François, en Italien, & en Eſpagnol.

Sa facilité à bien écrire ſur toutes ſortes de ſujets eſt incroyable; & bien que la vîteſſe de ſa plume éblouiſſe les yeux, elle ne peut néanmoins ſuivre la promptitude des conceptions de ſon eſprit: la netteté & la politeſſe de ſon ſtyle ſeroient incomparables, ſi Madame de Longueville n'avoit jamais écrit.

Il eſt temps que je laiſſe aux autres Peintres à travailler ſur ce qui eſt le plus facil

en leur Art, qui eſt la repréſentation des linéaments de ſon viſage, pourvu que l'éclat ne les éblouiſſe pas. Je dirai ſeulement que la nature lui a donné un corps digne de ſon ame, & que j'ai vu la blancheur de ſon teint effacer & ternir celle du ſatin blanc & des jaſmins, dont elle portoit hardiment des guirlandes.

La nature qui ne peut faire aucune choſe parfaite, lui a donné une ſanté ſi délicate, que ne pouvant avoir le repos ſi néceſſaire à la vie à ſes heures ordinaires, elle eſt obligée de le recevoir à celles qu'il veut venir, ce qui l'empêche de régler l'ordre de ſa vie à celui de la plus grande part des autres perſonnes, & on peut dire avec vérité que Madame la Comteſſe de Maure ſeroit une perſonne parfaite, ſi elle pouvoit, comme le reſte du monde, s'aſſujettir aux horloges.



XXX.

PORTRAIT de Mlle. CORNUEL, sous le nom de la Reine MARGUERITE, par Mr. DE VINEUIL, adressé à M. le Duc de la ROCHEFOUCAULT.

QUELQUE divertissement que vous ayiez en Province, je prétends vous faire un grand plaisir de vous rafraîchir les idées de la Reine votre Maîtresse, par un portrait qui représentera au naturel ses traits & ses couleurs; & quoiqu'il y ait de la folie de vouloir vous illuminer sur un sujet que vous connoissez parfaitement, je suis bien-aise de vous montrer sa peinture de ma façon, pourvu que vous me mandiez en confidence si j'ai heureusement rencontré. Mais dès l'abord je me trouve fort embarrassé, & mon imagination ne me fournit pas assez d'invention pour bien mettre au jour cet air gai & enjoué, universellement répandu dans ses discours & ses actions, qui inspirent de la joie à tous ceux qui la voyent, & un violent desir de l'aimer. Sa taille est dans une juste proportion, ni trop grande, ni trop petite, un embonpoint honnête, le visage d'une forme agréable; le teint vif;

& ſes yeux brillants, animés par tant d'eſprits, vous coûtent aſſez cher pour en connoître la vivacité. Je ne ſais ſi vous avez tempéré les ardeurs que toutes ces beautés vous ont cauſées ſur une bouche vermeille, une bouche qui eſt le ſiege du rire & des graces, uue bouche qui dit ſi bien; mais vous l'avez dû faire. Pour le reſte de ſa perſonne, la modeſtie de mon pinceau m'arrête en un ſi beau chemin, & je le voile de ces draperies, telles qu'à quatre heures du matin on voit l'aurore avec Céphale. Enfin, je laiſſe à vos yeux, ou à votre imagination, de m'en faire un Portrait fidele que vous m'envoyerez au premier ordinaire.

Venons aux beautés de l'ame : ſincérité, honneur, fidélité, qui ſont de grands noms, ſont dans leur luſtre dans notre Reine; mais avec tel excès, que les gens défiants la pourroient ſoupçonner de cacher ſon venin ſous de ſi belles apparences; car il eſt impoſſible qu'une ſi belle créature, nourrie dans le monde le plus délicat, ſe ſoit conſervée dans une ſi exacte probité. Comment les guidonneries, les impoſtures, les fourberies débitées par les plus honnêtes gens n'auront-elles pu altérer un ſi beau tempérament? Tout au contraire, elle a vu ces traits empoiſon-

nés, elle les a sentis, elle en a été percée de part en part, & sa générosité lui a fait mépriser les armes qu'elle pouvoit manier avec adresse. En vérité c'est une personne d'un mérite extrême, & nous sommes heureux de vivre sous une si juste domination. Je ne crois pas que Melusine, quoi que vous pussiez dire, la valût, & vous devez plus vous vanter de l'avoir pour votre Reine, que de descendre de cette Héroïne. Mais venons au grand chapitre d'amour, qui est une mer orageuse, dans laquelle la plupart de nos Infantes font naufrage; celle-ci se laisse doucement conduire au fil de l'eau; mais elle va peu au fond. Il y a pourtant des vagues & des tourbillons si impétueux, qu'ils l'engloutiront malgré qu'elle en ait; mais pour les zéphirs de Thierry, & les aquilons de Grammont, l'on peut dire, qu'autant en emporte le vent. Si on l'attaque, elle se défend; si on la presse, elle se retire : mais il y a de tels coups, portés par de tels gens, que l'on ne sauroit parer ni s'enfuir; & si par hasard elle les reçoit, c'est toujours en son corps défendant. Ce que je dis n'est pas historique, c'est une pure spéculation qui me fait encore soupçonner que votre Reine ne soit un peu infidelle, & vous savez qu'un peu d'infidélité est l'ombre la plus

agréable que puiſſe avoir un beau portrait. A ce propos je vous dirai en véritable ſerviteur, que le printemps s'eſt aſſez bien paſſé pour vous; vous devez encore être content de l'été; mais gare pour l'automne, car notre Reine croit qu'à la chûte des feuilles tout tombera : prenez là-deſſus vos meſures, & que cela ſoit dit en paſſant. Je ne vous envoye que l'ébauche du Portrait; je vous prie d'y mettre la derniere main : adouciſſez & ajuſtez les traits à votre mode : cela doit être réſervé à un auſſi grand maître que vous, qui connoiſſez les manieres différentes des beaux originaux : mais n'oubliez pas de parler du zele qu'elle a pour ſes amis, qui va juſques à la ſimplicité. Prenez garde auſſi que le remords ni la ſynderèſe n'ont jamais bleſſé l'ame d'une ſi brave Reine. Traitez le chapitre de cette tranquillité naturelle, à ſe réjouir de tout ce qu'elle voit, & à communiquer auſſi agréablement ſa joie aux autres. Dites des merveilles de ſon bel eſprit; pour ſon cœur vous le devez connoître, il eſt à vous; mais à la chûte des feuilles il n'y ſera plus, ſi vous ne venez ici.

XXXI.

PORTRAIT de Madame la Comteſſe D'OLONNE, par Mr. DE VINEUIL.

J'AI penſé, Madame, ne pas obéir au commandement que vous m'avez fait de vous envoyer votre Portrait, parce que je ne me ſentois ni aſſèz d'eſprit, ni aſſez d'imagination pour exécuter un tel deſſein; & même je trouvois que l'art avec toutes ſes beautés étoit impuiſſant pour exprimer celles que la nature a pris plaiſir de mettre en votre perſonne. J'avois, Madame, encore une autre petite raiſon qui vaut bien la peine que je vous la diſe; c'eſt qu'il me paroiſſoit qu'il étoit dangereux de penſer ſi fort à vous pendant la canicule, & que l'attachement que l'on a à un Portrait devenant une violente paſſion pour l'original, vous répareriez mal les déſordres que vous me pourriez cauſer. Avec tout cela l'on ne peut retenir le penchant naturel que l'on a pour tout ce qui vous touche, & vous agiſſez d'une maniere ſur nos volontés, que l'on fait plus que l'on ne veut, & même plus que vous ne voulez. A la vérité, quels miracles ne doit-on pas attendre de ces traits divins,

& de ces douleurs admirables dont l'on est d'abord ébloui en vous voyant? C'est assurément pour la blancheur & la vivacité de votre teint que vous m'avez dit si souvent : *Poca grava y mucha nieve van compiciendo en su cara.* Y a-t-il quelque chose d'impossible à ces yeux brillants qui pénetrent tout? N'est-ce pas à la plus petite bouche du monde, & à ses environs, qu'il y a mille Démons qui tendent des pieges à la vie & à la liberté des humains? Ce col de marbre ne fait-il pas le même effet que le visage? Et lorsque vous êtes lassée de nous regarder, vous nous présentez cet objet qui a été formé pour nous enchanter : mais la gorge lui peut disputer cet enchantement; & s'il faut juger du reste par sa beauté, je m'imagine, & il n'y a rien de si vrai, que la nature y a renfermé ses plus riches trésors, d'autant plus précieux qu'il n'y a point d'homme qui puisse se vanter que vous lui en ayiez fait la moindre libéralité. C'est un beau champ pour les vœux & pour les desirs; mais il est dangereux de s'y arrêter. La seule beauté de vos jambes attireroit de l'étonnement, si votre taille qui est des plus grandes ne la partageoit. Enfin, Madame, toute votre charmante personne respire un air si noble & si piquant,

vos manieres ſont ſi agréables, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſoit touché d'amour, de crainte & d'admiration. Voilà ce que je puis dire ſur votre extérieur; mais tout ce que je dis eſt infiniment au-deſſous de tout ce que je penſe; & ma voix & ma penſée ſont encore plus éloignées de ce que vous voyez dans votre miroir. Venons à l'intérieur; & comme je prétends agir de bonne foi, vous trouverez une exacte reſſemblance à vous-même, exempte de toute flatterie. Votre eſprit conçoit promptement, a le tout le plus galant du monde, & eſt plein de politeſſe. Vous penſez bien & juſtement ſur-tout ce qui ſe dit, & vous parlez avec facilité, & d'une maniere noble & agréable. Vous avez beaucoup d'imagination; mais vous ſuivez trop votre penſée, & vous vous refuſez les réflexions néceſſaires. Cette faculté imaginative que vous poſſédez, quand elle eſt reſtreinte dans la ſeule converſation, plaît au dernier point; mais ſi vous l'étendez au-delà, il eſt à craindre qu'elle ne cauſe un déréglement qui vous fera définir peu avantageuſement dans le monde. Vous ſavez bien, Madame, qu'il vous accuſe de biſarrerie. Hé quoi! tant de beauté & tant d'eſprit joints enſemble vont-ils par des ſentiers unis? Ne ſont-ils

pas tantôt dans les montagnes, tantôt dans les précipices? Et cette inégalité ne fait-elle pas une partie de leur agrément? Je tiens que cette qualité est un relief à mon tableau, qui piquera & enflammera davantage. Sérieusement ceux qui sont assez sages pour se borner de la simple amitié, ne la peuvent condamner : mais douleur aux vaincus! je ne prétendois pas parler de ces pauvres victimes, parce que vous me l'aviez défendu; mais le soleil est-il moins inséparable de la lumiere, que vous de ces rayons divins que vous répandez dans les cœurs? Et tous ces charmes & ces appas qui vous environnent, sont-ils si innocents qu'on en passe les effets sous silence? Il faut pourtant vous rendre justice, & avouer qu'encore que vous ayiez le procédé & les manieres les plus galantes du monde, vous n'êtes nullement touchée de ces desirs de conquête; & que si vous devenez sensible à quelqu'un, quoique le Ciel ait versé sur lui ses graces à pleines mains, ses félicités & ses souffrances seront sans pareilles. Vous arrêtez, Madame, mon pinceau dans le plus bel endroit de votre Portrait, dont je suis si piqué, que je m'en veux venger en vous disant qu'il me semble que vous passez promptement d'une passion à

une autre, comme de la joie à la triſteſſe, de l'amitié à l'indifférence; & que la même choſe, & la même perſonne qui faiſoit votre divertiſſement, dans un inſtant cauſe votre ennui; mais en revanche, je ſuis perſuadé que vous avez de la fermeté pour vos amis, pourvu qu'ils ſoient agréables; car votre eſprit incapable de contrainte s'abandonne volontiers au plaiſir & à l'agrément. Cela feroit croire à ceux qui ne vous regarderoient pas de près, que vous n'aimez ni ne haïſſez; & d'autant plus que vous louez peu, & ne blâmez jamais. C'eſt auſſi ce tempérament qui produit la confiance que vous prenez ſans diſtinction lorſque vous êtes preſſée d'un ſujet de joie ou de douleur; & comme vous avez les ſentiments beaux & généreux, ennemis des noirceurs & des fourberies, vous pouvez errer par un excès de franchiſe. Vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas fort ſenſible aux injures de votre naturel, peut-être auſſi par la peine que vous donneroit l'application à méditer une vengeance & à la ſuivre : elles excitent ſur l'heure votre colere & votre reſſentiment, qui ne durent pas long-temps; & ſans que les gens rentrent dans leur devoir, vous les oubliez. Cette bonne qualité eſt preſque toujours accompagnée

d'une mauvaiſe, & préſuppoſe peu de reconnoiſſance pour les ſervices reçus. L'on ne peut aſſez exagérer l'honnêteté de votre procédé, votre douceur & votre agrément, & la joie continuelle que vous inſpirez dans la ſociété. Bref, il faut dire que toutes les vertus agréables qui entrent dans le commerce de la vie, ſont en vous dans leur perfection ; pourtant il faut que je m'échappe, & je ne puis pardonner à cette inſolence naturelle que vous avez ſur les affaires de la Cour. Quoi! Madame, la nature & la fortune auront-elles joint à l'envi tant d'avantages en vous, pour les rendre inutiles? Quoi! ces charmes d'eſprit, qui remueroient les montagnes, languiſſent dans une tranquillité profonde? Vous ne connoiſſez ni grandeur, ni ambition, ni intérêt, & vous bornez les préſents du Ciel par une belle deſtinée qui vous a fait naître la joie, les délices & l'ornement du monde? Enfin, vous mépriſez ces vaines Idoles qui ſont adorées aujourd'hui; & vous vous contentez, Madame, d'être la plus aimable perſonne qui vive. Cette vérité acheve votre Portrait, dans lequel vous ne trouverez rien digne de vous que la matiere que j'ai priſe en vous-même : mais vous ſouffrirez que je vous diſe que votre Peintre dans la re-

vue exacte qu'il a faite de toutes vos beautés, a augmenté de respect, d'estime & de vénération pour votre divine personne.

XXXII.

PORTRAIT de Me. la Marquise de GOUVILLE, par Mr. DE JUSSAC, adressé à Mr. de CHAMBRAI.

VOus êtes un cruel ami quand vous me pressez si impérieusement de vous envoyer le Portrait d'une Nymphe que vous voyez tous les jours en propre personne. Ignorez-vous l'avantage que les Originaux ont sur les Copies, & croyez-vous qu'il soit si aisé de peindre de mémoire? Quel plaisir aurez-vous que je vous fasse voir un mêlange de mauvaises couleurs, & encore plus mal appliquées, pour vous exprimer des traits inimitables? En vérité, Monsieur, vous n'y avez pas songé, & vous ne vous souvenez plus que je suis un ignorant, que je ne vais point à l'Ecole de la Peinture, & que de moi-même je n'ai jamais étudié ce qui auroit pu m'enseigner la muette ou la parlante. Je ne lis point les Romans de Mademoiselle de Scuderi, & je ne vois point ce qui

sort du bel esprit, & des belles mains de la divine Minerve, dont vous me vantez si agréablement l'adresse naturelle & merveilleuse. Le moyen que je puisse rien faire à la mode, & qu'il me soit possible en vous peignant la personne du monde la plus agréable & la plus charmante, de lui donner un air qui plaise & qui charme tout le monde ! Il faudroit pour cela que je fusse aussi heureux que ce Peintre qui, toute sa vie, avoit demeuré dans la Ville, (je pense que c'étoit Bologne ou Ferrare) & n'avoit jamais travaillé que suivant le génie de son caprice, sans aucune connoissance des regles de l'Art. Quelques étrangers habiles ayant vu des coups de son pinceau, jugerent avec estime de la délicatesse de sa main, & dirent que cela étoit d'un homme qui pouvoit égaler les plus savants dans le métier. Un jugement si favorable lui étant rapporté, excita dans son cœur la curiosité de courir le pays : il fut à Rome dans un humble dessein de se perfectionner sous les plus grands Maîtres, dont à peine il savoit le nom; mais il n'eut pas sitôt jetté les yeux sur leurs ouvrages, que, par une juste comparaison qu'il fit tacitement des siens avec eux, il osa s'écrier hautement : *Anche mi son pittore.* En effet, selon la tradition dont

je tiens cette hiſtoriette, il ne cede en rien aux Titiens & aux Raphaëls. Plût à Dieu, Monſieur, que j'en puſſe dire autant de moi-même, & qu'en vous obéiſſant aveuglément, je puſſe réuſſir aſſez bien pour me donner une ſemblable vanité, quand j'admirerai ce que vous ou Mr. de Saurez auroit fait pour le Portrait d'Olympe. Mais j'appréhende que vous ne ſoyez pas d'humeur à entendre mes raiſons : regardez donc celui que j'ai tiré de ma mémoire pour elle, & imaginez-vous qu'il eſt ſi bien attaché dans mon cœur, que je ne l'en puis ôter pour vous le repréſenter ſur le papier.

A voir Olympe d'abord on ne ſauroit pas douter que ſa taille ne ſoit des plus avantageuſes; ſon port eſt noble, ſa démarche aiſée, ſon air libre, & elle paroît ſi proportionnée entre la phyſionomie délicate & relevée, qu'on la jugeroit infailliblement digne du Trône, ſi nous vivions parmi des gens qui donnaſſent la couronne aux femmes les plus majeſtueuſes, & les moins contraintes dans la bonne grace. Olympe a les cheveux blonds, mais d'un blond qui ne fait paroître les richeſſes de l'or, qu'autant qu'il faut pour prendre leur couleur précieuſe & agréable; la quantité & la longueur en ſont ſi merveilleuſes,

qu'elle en feroit toute couverte, fi fon adreffe non-pareille ne les relevoit au derriere de fa tête, & ne les attachoit en mille façons de nœuds qui compofent fa coëffure: le peu qu'elle en laiffe tomber font annelés, & tiennent frifés par le temps humide, comme par le fec; en forte que les jours qu'elle s'abandonne à la nonchalance, ou les jours qu'elle prend foin de s'ajufter, ils accompagnent toujours agréablement le tour de fon vifage. Sa peau eft unie, & le cuir fin & délié, & fon teint a une vivacité qui ne meurt jamais, non pas même dans les moments où Olympe eft accablée de langueurs. Le coloris de fes joues eft fi beau qu'on diroit que la neige y veut enfevelir les rofes, & que les rofes de dépit & de honte de s'y voir enfevelies par la neige, y rougiffent aux endroits qu'il faut pour en faire la beauté plus parfaite. Ses yeux font de ce bleu éclatant qui fuit de fi près la lumiere du Soleil, & la foibleffe de ceux qui ofent les regarder, fait qu'on s'apperçoit affez de la force de leur éclat. Elle a le nez aquilin, & jamais il n'en fortit un mieux tourné des mains de la nature. Ses levres font d'un rouge admirable, & l'on pourroit affurer que toutes les graces fe font venûes loger fur fa bouche, fi fa bouche

n'étoit point trop petite pour les contenir, & si on ne les voyoit pas briller à l'entour, & sortir avec ces paroles par une porte d'ivoire qu'il semble que ses dents ont formée :

Non sà com' Amor sana, e come uccide
Chi non sà come dolce ella sospira,
E come dolce parla, & dolce ride.

Il est aisé de s'imaginer que son col & sa gorge ont la blancheur & le plein que les personnes connoissantes desirent pour la perfection de ces parties, qui sont ordinairement imparfaites aux plus grandes beautés : mais il faudroit avoir une vue de Lynx, pour percer tout ce qui empêche de les voir ; car la modestiê d'Olympe est si grande, que non-seulement ne s'amusant plus à emprunter le secours des mouches & des afféteries pour parer son visage, elle cache avec un soin extrême ce que la sage austérité a toujours condamné, & ne montre même ses bras & ses mains qu'elle a tout-à-fait belles, qu'autant que le permet la sévere bienséance, & qu'il est nécessaire pour l'usage dont elle ne peut se dispenser. Au reste, Olympe a le ton & l'accent tendre & passionné ; ce qui a fait dire d'elle fort ga-

lamment à un de ses amis, qui n'a pas son pareil pour imaginer juste, qu'elle étoit pêtrie de passion, & cela est vrai. Elle chante bien; & quoique sa voix ne soit pas des plus grandes, ni des plus belles, l'oreille se tromperoit assurément, qui ne jugeroit pas qu'elle est des plus douces & des plus charmantes. Enfin, Olympe, à sa façon d'agir & à sa mine, sent extrêmement sa personne de qualité: son procédé part de la source des beaux sentiments; en quelque compagnie qu'elle se trouve, on remarque en elle un je ne sais quoi de ravissant, qui emporte les esprits à décider que les autres Dames ne l'égalent point, sans excepter les Princesses, qu'elle voit fort souvent, & dont la condition l'oblige à leur faire sa cour pour se conserver dans leur amitié, qui ne lui coûte qu'un peu de cajollerie.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content? Les traits que je viens de vous marquer vous font-ils reconnoître la beauté que vous vouliez voir tirée de ma main? Et après avoir si peu réussi à dépeindre les qualités du corps d'Olympe, puis-je entreprendre de vous dépeindre celles de son ame? Sans doute j'en devrois demeurer-là; mais je vois bien que votre curiosité n'est pas satisfaite, & que cet absolu

pouvoir que vous avez ſur ſur moi, exige que j'acheve de vous crayonner la plus belle partie de cette illuſtre perſonne. Je vais donc continuer, quoiqu'il me ſoit difficile de voir, où il n'y a que le grand Artiſan de l'Univers qui puiſſe pénétrer véritablement.

C'eſt une choſe preſque toujours ordinaire que les édifices qui ont au-dehors une belle apparence, ont au-dedans des ouvrages exquis, & que leurs appartements bien ordonnés ſont meublés ſuperbement, & de mille raretés excellentes. Les boîtes où l'art de l'ouvrier éclate plus que les diamants qui brillent autour parmi les pierres précieuſes, enferment toujours quelque tréſor encore plus précieux; & quand bien cela ne ſeroit pas, on peut dire aſſurément d'Olympe:

Chiude in bel corpo anima bella.

L'humeur qui eſt le grand reſſort des mouvements de l'ame, ſe trouve dans la ſienne ſi égale, qu'il ne faut pas s'émerveiller ſi Olympe ſe porte à tout avec une modération & avec une complaiſance qui ne ſe démentent jamais en nulle ſorte. C'eſt ce qui la rend civile, douce, affable, careſſante, diſcrete, & ſecrete comme elle

elle eſt. Elle ne ſe hauſſe point dans la joie, ni ne s'abaiſſe point dans la triſteſſe : le dépit lui fait ſentir quelquefois ſes pointes ; on diroit qu'il la maîtriſe ; mais le dépit ne ſe change jamais chez elle en une colere criminelle, & les grands ſujets qu'elle en a eus en ſont une preuve qui ne ſe peut révoquer en doute. Comme je vous ai dit que le ton de ſa voix étoit tendre & paſſionné, on la peut ſoupçonner que le cœur, qui en eſt le principe, (car, comme vous ſavez, Monſieur, on parle du cœur) on la peut, dis-je, ſoupçonner que ſon cœur eſt détrempé dans la tendreſſe & dans la paſſion, & que l'Amour en commanderoit les premiers ſentiments, ſi l'honneur & la réputation des Dames s'établiſſoient par les conquêtes amoureuſes. Mais la raiſon étant plus forte, tout cela ſe convertit en pure amitié, dont elle eſt ſi obligeante envers ſes amis, qu'abſents comme préſents, elle a un ſoin extrême de les entretenir, & de les gratifier juſques dans les moindres choſes. Elle donne aiſément à tout ce qui eſt permis ſelon les loix du monde ; ſon penchant la porte du côté de l'ambition & de la gloire, & ſon empreſſement néglige rarement de s'acquérir l'eſtime des hommes de mérite. Comme elle aime la

magnificence, ſon inclination va droit aux grandeurs, & à deſirer tout ce qui peut la rendre magnifique. Peut-être que ſi la fortune avoit fait pour elle autant que la nature, elle auroit moins d'inquiétude pour des biens qu'on croit utiles à contenter la vie, & pour leſquels on n'a jamais d'affection réglée, lors même qu'on les poſſede dans le ſuperflu. Cependant ces illuſtres défauts ne ſervent que d'une ombre légere à l'innocence de ſes mœurs: & comme elle eſt entiérement perſuadée des ſolides vérités qui promettent les richeſſes éternelles, & déſabuſée de la fauſſeté des paſſageres, elle ſe retient dans un pas ſi gliſſant; elle ne ſuccombe point à la tentation, & détournant ſa vue de l'ardent trompeur, elle ne s'attache qu'au but principal que la ſincere vertu lui propoſe: car enfin Olympe eſt vertueuſe, elle chérit ſa Religion; & ſi elle n'a pas toute la ferveur des Martyrs, elle ne marque pas toutefois de zele, & ne laiſſe pas de rendre un culte aſſidu & reſpectueux au Dieu dont elle reconnoît avoir reçu tous les avantages dont elle eſt comblée. Ses actions pieuſes ſe font ſans bruit & ſans oſtentation; elle n'eſt pas de celles qui en tirent vanité, parce qu'elle croit ne faire que ſon devoir. Sa ſageſſe n'eſt ni fiere, n

glorieuſe ; mais auſſi elle n'eſt pas ſi fort remplie des influences du Ciel, que les vapeurs de la terre n'y entrent un petit. Elle aime les honnêtes gens ; mais elle en hait la foule & le trop grand nombre à la fois ; tous la cherchent & lui viennent rendre viſite, mais elle ne les voit pas tous, & ſa porte n'eſt ouverte qu'aux choiſis & aux appellés. Pour ce qui eſt de ſon eſprit, tout ce que je viens de dire fait aſſez juger qu'il eſt du plus beau naturel du monde, & que les plus étudiés n'ont rien qui puiſſe entrer en comparaiſon avec lui, quoiqu'il ſemble qu'il n'ait aucune étude. Olympe a la converſation vive, toujours divertiſſante, & jamais ennuyeuſe : ſes reparties ſont à propos, ſpirituelles, & dans la juſteſſe ; & quand on eſt las de tenir ſur le tapis les plus importantes affaires, elle ajuſte avec tant de galanterie les bagatelles les plus ſimples, qu'on y trouve à ſe divertir également. Jamais perſonne n'eut un meilleur goût pour les bonnes choſes. Elle a le don de diſcernement pour toutes, & la peine qu'elle ne prend point pour s'inſtruire en feuilletant les Livres, lui donne le plaiſir d'entendre avec attachement les gens qui en ont la connoiſſance. Elle s'applique aſſez volontiers aux Ouvrages qui courent

les ruelles, & qui volent parmi le beau monde : on ne la ſauroit faire paſſer par les beaux endroits de proſe, qu'elle ne les remarque en toutes leurs circonſtances; & c'eſt ſans doute ce qui eſt cauſe qu'elle fait des lettres ſi jolies. Pour les Vers, c'eſt ſa paſſion, & quoiqu'elle n'en faſſe point, elle les récite comme ſi elle en faiſoit, & de cette maniere qui regne en tout ce qui vient d'elle; c'eſt-à-dire, toujours tendre & toujours paſſionnée. Auſſi prend-elle un particulier divertiſſement à la Comédie & aux Concerts des violons qui touchent les ſens, & réveillent ſi agréablement les belles idées par leur harmonie; mais elle donne rarement de ſon temps à des occupations qui ont une ſuite ſi favorable à la médiſance. Elle s'adonne plutôt au jeu, & lie plus ſouvent des parties de promenade avec des perſonnes dont la haute naiſſance ou la pureté diſſipe le venin des mauvaiſes langues. Elle n'eſt point pour cela ennemie de la ſolitude; au contraire, elle la cherche quelquefois, même au milieu de la Ville. Elle eſt ravie quand elle trouve quelqu'un à qui en parler, & elle prend la campagne pour en jouir plus à ſon aiſe & en plus de liberté : mais comme la Cour eſt le centre des perſonnes qui y ont pris leur nour-

riture, c'eſt l'air où elle ſe plaît davantage, & où s'étant jointe à celles de ſa ſorte, elle auroit aſſez d'attache à démêler des intrigues, s'il s'y trouvoit un peu moins d'infidélité; car elle eſt capable des plus grandes menées & des plus ſérieuſes, & il lui en paſſe quelques-unes pas les mains, qui auroient fait un grand changement de Théâtre, ſi le fil n'eût point rompu ſur la fin de la trame, & ſi la piece eût pu s'achever.

Je penſe, Monſieur, que je ne ferai point mal de finir ici la mienne bruſquement, & de vous avouer qu'il m'eſt avis que j'ai tellement défiguré Olympe au portrait que j'en viens de tirer, que j'ai raiſon de craindre que vous ne la reconnoiſſiez point du tout : j'en jette de honte & de chagrin les pinceaux & les couleurs par terre, & vais eſſayer de me conſoler avec les paroles du galant qui contoit des fleurettes dans les jardins du Palais d'Armide : quand ſa maîtreſſe voulut ſe regarder dans ſon miroir, il entreprit de lui perſuader que la glace ne la pouvoit repréſenter ſi belle qu'elle étoit; *non può* lui dit-il, (s'il m'en ſouvient bien; car je n'ai pas le Livre en ce pays, & je vous conjure de me corriger s'il y a de la faute à ce que je cite.)

Non può specchio ritrar si bella image
Degna proprio del Ciel', & delle stelle
Puo rimirar le sue sembianze belle.

Tirez de-là une conclusion favorable pour moi ; & si vous ne jugez pas qu'elle puisse sauver l'honneur à mon pinceau, passez hardiment l'éponge sur tous les traits qu'il a formés, seulement à dessein de vous plaire : je me figure que c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre.

XXXIII.

Portrait du Roi, sous le nom de Tirsis en Berger, par Madame la Comtesse de Bregy.

Si le portrait de Tircis en représentoit la personne avec tout son éclat, vous n'en pourriez soutenir la vue, & mes yeux seroient tellement éblouis de mon ouvrage, qu'ils ne le pourroient achever. Sans considérer donc qu'il est du rang des Dieux, habillons Tirsis en Berger, afin que sous cette forme j'aye la hardiesse de peindre, & vous celle d'approcher son Tableau, pour y voir que Tirsis, défait

de tous les ornements qui d'ordinaire l'environnent, demeure par ſes propres charmes plus aimable encore que tous ces Bergers fabuleux que les Poëtes ont imaginés pour nous plaire, & les bords du Lignon n'ont jamais eu ce que je vous vais montrer ſur les bords de la Seine. C'eſt un Berger, belle Amarante, qui peut porter un ſceptre bien mieux qu'une houlette. Il a le cœur d'un conquérant; & paroiſſant toujours avec ceux de ſon ſexe ce qu'il faut que ſoit un Héros, il n'eſt jamais avec le nôtre que ce que doit être le plus galant & le plus honnête homme du monde. Sa perſonne ſert infiniment à faire valoir le reſte de ſes avantages; car, belle Amarante, il eſt le mieux fait de tous les hommes; il eſt grand & d'une taille ſi parfaite, qu'il n'auroit pas beſoin que vingt ans (qui eſt l'âge du Berger) le laiſſaſſent en liberté de croître davantage. Ses cheveux ſont de la couleur du cedre, ils ſont ſi beaux, & en ſi grande quantité, qu'ils le parent autant qu'une Couronne, & même le font régner en des lieux où les Sceptres ne ſeroient pas toujours obéis. Son viſage n'eſt point beau; mais la beauté n'étant que ce qui plaît, l'on peut dire que le Berger Tirſis eſt le

plus beau du monde ; ſes jambes & ſes pieds ſont ſi parfaitement bien faits, que perſonne ne doit avoir regret qu'ils ſoient pour marcher ſur nos têtes. Il a une facilité & une adreſſe merveilleuſe pour tous les exercices, il danſe mieux que perſonne, & dans toutes les fêtes du Hameau il l'emporte ſur tous les autres Bergers ; mais il ſe contente de mériter les prix, & ne ſe ſoucie pas de les avoir. Il eſt ſi propre & ſi galamment habillé, que cela, joint à ſa bonne mine, le fait toujours prendre pour le Roi des autres Bergers, & les mieux faits ne ſauroient paroître qu'en ſon abſence. Mais, belle Amarante, quelque ſoin que je prenne de vous repréſenter fidélement Tirſis, je ne penſe pas m'en être aſſez bien acquittée, parce qu'il ſe trouve des graces en toute ſa perſonne, & un certain air, qui ne pouvant échapper au ſouvenir, ne laiſſe pas d'échapper au pinceau. Amarante, ce ne ſeroit pas aſſez de vous dire encore tout ce qui eſt aimable au Berger, ſi je ne vous parlois de ſon humeur & de ſon eſprit. Il eſt judicieux, galant & diſcret, & jamais il n'a répondu aux choſes qu'on lui a dites, qu'avec la plus grande juſteſſe & la plus aimable façon du monde ; de ſorte que les converſations où il ſe trouve, ne ſauroient

avoir plus de mal que ſon ſilence, ni plus de bien que lorſqu'il veut parler. Son humeur eſt un peu cachée & dédaigneuſe, mais généreuſe & bonne, & ſi remplie de bonnes qualités, qu'on le peut dire accompli. Ce Berger tel que je vous le repréſente, l'honneur de nos hameaux, étoit ſur le point de mourir, & d'emporter avec lui la joie de tous ceux qui l'approchent, lorſque je reçus votre lettre: préoccupée de la peur de le perdre, je ne vous donnai point comme à mon ordinaire des marques de mon ſoin; mais préſentement que nos craintes ſont changées en l'aiſe de le voir la tête couronnée de lauriers, conduiſant dans nos prairies ſon troupeau de meilleure grace qu'il n'a jamais fait, j'ai voulu vous le peindre en cette maniere, & vous en faire le portrait ſous cet habit champêtre, afin que vous euſſiez plus de plaiſir de voir que c'eſt de ſa ſeule perſonne que ſon tableau reçoit ſon embelliſſement; & que cachant ſon ſceptre ſous la houlette que je lui donne, Tirſis ne laiſſe pas d'être jugé digne de régner en tous lieux; & le Peintre n'étant pas capable de donner des ornement à ſon ouvrage, ne laiſſe pas de l'en croire tout rempli, par la fidelle repréſentation qu'il vous donne de l'aimable Tirſis.

XXXIV.

Portrait de S. A. R. Mademoiselle, fait par Madame la Comtesse de la Suze, *de la Maison de* Coligny.

Fille du Souverain des Dieux,
Qui des Arts les plus glorieux
Mérite l'éternel hommage;
Minerve, viens à mon ſecours,
Je veux peindre dans cet ouvrage
Le plus rare Objet des nos jours.

Penſant à ce divin Objet,
Cent fois un ſi hardi projet
A ſu me flatter & me plaire;
Et foible pour ce grand Tableau,
Cent fois de ma main téméraire
J'ai laiſſé tomber le pinceau.

Que mon ſort ſera glorieux,
Si par mes Vers ambitieux
Je fais autant pour ma Princeſſe,
Qu'ont fait mes Aïeux autrefois
Par leur épée & leur adreſſe
Pour le ſervice de nos Rois!

D'un air impérieux & doux,
Qui mettroit Junon en courroux,
Sa belle taille eſt animée;

Et l'on voit bien à ſes beaux yeux,
Que le ſang dont elle eſt formée
Eſt le plus beau ſang de nos Dieux.

Sa bouche a mille attraits puiſſants,
Elle ſurprend l'ame & les ſens,
Rien n'eſt ſi doux que ſon langage;
Le cœur qui reſſent ſon pouvoir
Ne ſait ce qui plaît davantage,
Ou de l'entendre, ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs,
Cherchons les plus vives couleurs
Pour peindre une bouche ſi belle:
Et prenons ce riche incarnat,
Que prend une roſe nouvelle
Qui veut ſe donner de l'éclat.

Ma peinture ſans la flatter
Pourroit mille traits emprunter
De la Princeſſe de Cythere;
Mais ſon eſprit eſt au-deſſus,
Et l'on ſait que cette ame fiere
Ne veut rien avoir de Vénus.

Toi, qui, dans un ſi beau deſſein,
Conduis mon eſprit & ma main,
Rends ma noble entrepriſe heureuſe:
Il faut, ô divine Pallas,
Peindre ſon ame généreuſe:
Déeſſe, ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien ſelon mes vœux
Faire voir les ſoins merveilleux
D'une ame en vertus ſi féconde,

Et donner assez de rayons
Au plus brillant esprit du monde
Avec de si foibles crayons?

Venez, divines qualités,
Sagesse, Lumieres, Bontés,
Dont le doux éclat l'environne;
Et pour un si rare tableau
Que chacune de vous me donne
Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
Le beau portrait de son grand cœur,
Dont la gloire seule est maîtresse:
On dira qu'en son plus beau jour
Il y manque quelque tendresse,
Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette Héroïne a d'attraits!
Qu'elle a de graces & de traits
Où l'art ne peut jamais atteindre!
Qu'elle sait bientôt nous charmer!
Qu'elle est propre à se faire craindre,
Et savante à se faire aimer!

On sait qu'en son juste courroux
Contre ses redoutables coups
Toute la résistance est vaine;
Mais malgré son ressentiment,
Elle punit avec que peine,
Et pardonne facilement,

L'honneur regle ses actions;
Sur les plus fortes passions
Son bel esprit fait prendre empire:

Il cache ce qu'il veut cacher ;
Mais la gloire qu'elle en retire
Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la dévotion
Sent quelque diſpoſition,
Et voudroit l'avoir toute entiere :
Elle y fait tout ce qu'elle peut ;
Mais c'eſt une fort grande affaire,
Et ne l'a pas toujours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement
Toucher en mon étonnement
La force de ſon grand courage :
Que le danger ſoit ſous ſes pas,
Qu'elle entende gronder l'orage,
Son beau teint n'en changera pas.

Avec cet eſprit ſans égal,
Cet abord au cœur ſi fatal,
Cette fierté pleine de charmes,
Ce cœur incapable d'effroi,
Mettons-lui ton caſque & tes armes,
Pallas, on la prendra pour toi.



XXXV.

PORTRAIT d'une Perſonne inconnue dont on ne ſait point l'Auteur.

ETANT un jour entré dans la chambre d'Alcidiane par la permiſſion que la Princeſſe ſa mere m'en avoit donnée, je la trouvai ſi attachée à ſon miroir, que je fus long-temps derriere elle ſans qu'elle s'en apperçût. Quand elle me vit elle ſe leva bruſquement, rougit, & me demanda qui m'avoit donné la liberté d'entrer. Lui ayant dit, elle ſe remit l'eſprit, & approchant d'une fenêtre ſans me rien dire, je lui demandai à quoi elle penſoit avec ſi grand attachement. Je penſois à faire mon Portrait, & je trouvois qu'il eſt très-difficile en ce ſujet de dire toutes les vérités avec modeſtie : mais l'ayant promis à une de mes amies, je vous prie de le faire. Le commandement de cette Princeſſe, à laquelle je ne puis rien refuſer, m'engage à la même entrepriſe que celui qui voulut peindre le Soleil ; je pourrai courre ſa même fortune ; il s'éblouit, & pour vouloir trop conſidérer la lumiere, il la perdit. Il ne m'importe,

je veux obéir. Commençons donc par le tour de son visage.

Cette admirable Princesse l'a un peu ovale ; ses cheveux sont blonds, un peu dorés ; son front bien fait ; ses yeux, que je regarde avec respect & crainte, sont bleus, bien fendus, naturellement doux, ni trop relevés, ni trop ouverts, si agréables, qu'ils impriment d'abord de l'admiration, & suspendent les ames.

Son nez est bien fait ; m'ayant commandé d'être sincere, je suis obligé de dire qu'à s'attacher dans une observation rigoureuse, il est vrai qu'il est un peu gros par le bout ; mais l'éclat de son teint & le brillant de ses yeux m'auroient empêché de faire cette remarque, si elle-même ne me l'avoit fait faire.

Sa bouche est petite, un peu relevée ; ses levres bien faites, & de la couleur de ce beau corail qui est entre le pâle & le rouge. Ses dents ne sont point d'ivoire, ni de la couleur de la cire blanche ; mais il semble que ce soient des perles bien rangées, qui, avec l'incarnat de ses levres, font un effet si beau & si attachant, que personne ne sauroit regarder sa bouche, que l'on n'ait pour elle cette derniere vénération & desir que l'on a pour les Reliques, quand l'on les montre. Je dirai en un

autre lieu quel eſt le ton de ſa voix. Son viſage s'acheve par un menton qui l'accomplit. Son col n'eſt ni gros ni menu, ni long, ni court, qui, par ſa deſcente bien proportionnée, tombe ſur des épaules de marbre blanc, & commence par une gorge de lait, dont la forme pleine compoſe le plus beau ſein que l'on puiſſe jamais voir pour l'âge de la Princeſſe. Que volontiers je ferois ici une pauſe pour admirer ce chef-d'œuvre de la nature, ſi ce n'étoit que les bras que je vois découverts me convient à leur tour de les conſidérer: ils ſont ronds, blancs, & faits pour être le dépit de toutes les femmes, auſſi-bien que ſes mains, qui ſont ſi bien taillées, qu'il n'y a point de Peintres qui ne ſe trouvent à ſon dîner, pour eſſayer de les former dans leurs eſprits pour en faire quelque copie.

Sa taille eſt belle, grande & aiſée, & ſans pareille. Si je ne dis pas davantage, prenez-vous-en à ſes habits. Pour ſon pied juſques à la cheville, je l'ai vu, il eſt long & étroit, & très-bien formé. Tout ſon corps a un air, un port & une majeſté ſans égale.

Maintenant qu'il me faut décrire les qualités de l'ame qui anime ce beau corps, je me ſens comme une perſonne dans la

foule, qui ne ſait de quel côté ſe tourner; tant d'objets m'étonnent: toutes les vertus ſe préſentent tout-d'un-coup à moi, elles me preſſent, elles me ſollicitent: je ne ſais à laquelle je dois m'engager pour commencer.

La prudence, qui eſt la guide de toutes ſes actions, l'accompagne toujours: elle poſſède les grandes & les petites vertus; la civilité, la douceur & la courtoiſie ſont nées avec elle, auſſi-bien que la piété & la charité. Elle croit que ceux qui reçoivent d'elle des marques de ſa libéralité, lui donnent des moyens de bien faire, & s'en tient obligée. De toutes les paſſions elle n'en connoît qu'une, qui eſt de faire continuellement de belles actions.

Je veux repaſſer ſur ce divin viſage; ſon front, qui eſt uni comme une glace, ne s'eſt jamais ridé, ni par chagrin, ni par colere. Ses yeux, qui ſont admirablement doux, ne ſe ſont rendus dédaigneux qu'à moi. Sa bouche, qui eſt entourée d'agréments & de ris, produit une parole douce, un peu molle, mais nette; & encore qu'elle prononce la juſtice fermement, c'eſt toujours avec douceur.

Son eſprit, auſſi-bien que ſon ame, anime tout ſon corps; elle en a juſqu'au

bout des doigts, qu'elle employe adroitement à toutes ſortes d'ouvrages. Elle joue très-bien du Luth; elle danſe mieux que les maîtres; & ſi la bienſéance lui permettoit, elle ſauteroit mieux que les plus diſpos: elle n'ignore que ce qu'elle ne doit pas ſavoir: elle a toutes les graces: l'on peut véritablement dire que l'Auteur de la nature lui a donné par le moyen d'une mere adorable, un rayon de ſa beauté & de ſa bonté, & qu'il ne lui manque rien qu'un bon Peintre.

Si le Diſciple de Saint-Luc ne ſe fût point défié de ſes forces corporelles, il eût bien mieux fait ce Portrait; mais il a eu peur que ces belles idées ne formaſſent dans ſon cœur un feu inutile & inextinguible. Pour moi je m'abandonne à toute ſorte d'événements.

XXXVI.

Portrait de Madame la Ducheſſe de Crequy, par Mr. le Marquis de Sourdis.

Vous ſerez ſurpriſe ſans doute du deſſein que j'ai de faire votre Portrait, ſachant que je n'ai pas aſſez d'ha-

bitude avec vous pour m'en bien acquitter, & que votre humeur, qui vous retient ordinairement dans l'étendue de votre famille, en donne peu de connoiſſance aux étrangers. Mais, Madame, les perſonnes de grande vertu & de grand mérite ne peuvent être inconnues; & cette retraite volontaire que vous faites du grand monde, eſt une des principales raiſons qui m'obligent à faire cette peinture.

Il m'eſt aiſé de dire avec tout le monde que vous êtes une des plus belles perſonnes de votre ſiecle, une des plus ſages & des plus vertueuſes. Ces louanges vous ont été données pluſieurs fois; & ſi je n'avois à dire que les mêmes choſes, je n'entreprendrois point de faire votre Portrait.

Je prétends vous faire connoître non-ſeulement au ſiecle préſent, mais à la poſtérité, pour modele d'une femme mariée parfaite. Quelques-uns ont fait la peinture d'une honnête femme; mais nul juſqu'à préſent n'a eu le deſſein que j'ai, qui eſt bien différent du leur, puiſqu'il y a des qualités particuliérement néceſſaires aux femmes mariées, qui ne le ſont pas aux autres.

Si les perfections du corps n'étoient point abſolument requiſes à ce Portrait,

j'épargnerois à votre modeſtie la peine de lire quelques lignes, leſquelles j'accourcirai autant qu'il me ſera poſſible. Le corps a part auſſi-bien que l'ame, à la ſociété du mariage; & pour cette raiſon, une honnête femme doit ſouhaiter d'être belle, pour rendre cette ſociété plus douce & plus agréable à ſon mari: & j'eſtime que rien n'eſt plus doux à un homme que de goûter le contentement d'avoir une fort belle femme, admirée de tout le monde, avec la même ſûreté qu'il pourroit avoir avec une laide, laquelle ne ſeroit deſirée de perſonne. Souffrez donc que je diſe que vous êtes la plus belle de votre ſiecle, & qu'il n'y a rien en vous qui ne ſoit admirable. Mais comme je prétends louer une femme mariée, je ne parlerai que des qualités qui contribuent principalement à la ſatisfaction d'un mari.

Votre taille eſt non-ſeulement de celles qu'on appelle nobles; mais elle a un degré d'éminence entre celles-là: elle paſſe un peu la grandeur & la belle taille ordinaire des Dames, & n'arrive pas à l'excès, qui eſt une choſe fort exquiſe parmi nous autres Peintres, qui donnons à nos figures, pour les rendre parfaites, quelque choſe de plus que la proportion ordinaire.

Votre bonne mine a ſu ſi bien mêler la majeſté, la douceur & la modeſtie enſemble, qu'elle imprime le reſpect à tous ceux qui la voyent; qu'elle attire l'affection & la bienveillance d'un chacun, & qu'elle ôte le deſir à tous.

La beauté de votre teint eſt ſi bien mêlée de blanc & d'incarnat, qu'elle ne peut être comparée ni aux lys ni aux roſes; les lys n'ont pas aſſez de vivacité, ni les roſes aſſez de blancheur; & leur juſte mêlange s'eſt rencontré ſeulement en votre teint, pour nous faire voir cette merveille.

Votre bouche bordée & petite, eſt bien ſans doute de la couleur des roſes; elle ſe pourroit dire ſans pareille, ſi nous n'avions pas vu celle de Madame de Châtillon; & vos dents qui ont le luſtre & la blancheur des perles d'Orient, témoignent que vous jouiſſez d'une entiere & parfaite ſanté. Comme ce ſont les yeux qui font les grandes conquêtes, & que vous ne deſirez plus rien acquérir, je n'en parlerai point, non plus que des autres beautés de votre viſage; parce que j'eſtime que celles dont j'ai parlé doivent donner une entiere ſatisfaction à un mari.

Je ne puis oublier la belle famille que vous avez donnée à votre maiſon, parce que c'eſt une choſe abſolument néceſſaire

dans le mariage pour le rendre parfaitement heureux. Votre piété & votre dévotion sont sans fard & sans ostentation, comme aussi sans superstition & sans bigoterie. Les Eglises que vous fréquentez ne sont pas celles où le beau monde s'assemble, & les heures auxquelles vous y allez ne sont pas celles que l'on appelle des belles Messes, & du coquet.

Votre prudence a paru si éminemment en votre conduite dans la Cour & dans votre famille, que l'envie même n'y a jamais pu trouver à redire : ce qui est d'autant plus difficile, que vous êtes d'une beauté extraordinaire. La retraite volontaire du beau monde dans la grande jeunesse, & l'attache d'une femme mariée à sa famille, sont les véritables marques d'un jugement solide & mûr même avant l'âge. La douceur & l'adresse de l'esprit, qui donnent la facilité de s'accommoder aux humeurs différentes des personnes avec lesquelles on est obligé de vivre, sont des qualités très-estimables en toutes les femmes; mais en une personne jeune & très-belle, c'est un degré de vertu qui ne se peut assez estimer, & c'est le vrai caractere de la perfection d'une femme mariée.

Je crois qu'après ce dernier coup de pinceau, je doit estimer ce Portrait ache

vé, & penser qu'encore que votre mari en ait l'original, la peinture ne lui en sera point désagréable; que ce Portrait lui fera sans doute cacher celui de Raphaël, dont il se glorifie parmi nous, & qu'il avouera au moins que celui-ci surpasse d'autant l'autre, que la beauté des femmes passe celle des hommes.

XXXVII.

Portrait de Monsieur, fait à Fontainebleau au mois d'Août 1658.

PAR MADEMOISELLE.

IL est plus difficile de faire le Portrait d'une beauté sans défauts, & en qui la nature n'a rien voulu oublier pour la perfectionner, que celui d'une personne envers qui elle a été paresseuse; car la peinture peut suppléer en celui-ci par son art, & il feroit difficile de suivre la nature, & même de la pouvoir bien imiter en l'autre. C'est pourquoi le dessein que j'entreprends ne me paroissant pas aisé, j'appréhende de ne pouvoir rien dire d'assez digne, d'assez beau, ni d'assez convenable au sujet. Mais quand Dieu donne aux

gens des grands desseins, & qu'il leur inspire de beaux sentiments, je me persuade qu'il leur donne aussi les forces nécessaires pour les soutenir, & pour les pousser jusques à la fin. Ainsi me confiant en la Providence divine, je puis en espérer une issue favorable; car pour parler des Divinités, que peut-on implorer que la Divinité même?

La taille de ce Prince n'est pas des plus hautes; mais n'ayant que dix-huit ans, il y a lieu d'espérer qu'il pourra croître: elle est si bien faite & si bien proportionnée, que quand elle demeureroit comme elle est, on ne pourroit pas s'en plaindre, puisque la grandeur des hommes ne regle pas celle de leurs actions, ni de leur courage. Alexandre, Cesar, & Henri IV étoient de moyenne taille; ainsi MONSIEUR doit être satisfait, quand il leur ressemblera en toutes choses, comme il fait déja au dernier en beaucoup. Il a les jambes belles, mais non pas d'une beauté commune; & ses pieds sont aussi-bien faits qu'il se peut. Ses cheveux sont noirs, & d'un lustre admirable; il en a grande quantité, & ils sont bouclés naturellement avec plus de justesse que s'ils l'étoient par artifice: enfin, c'est la plus belle tête du monde. Son visage est long & de belle

belle forme, son nez aquilin comme celui de Henri IV, & assurément MONSIEUR ne lui ressemble pas moins en ses inclinations qu'en cela. Car il est aussi galant qu'il étoit; il a autant d'amour pour les Dames, & par la suite de ses actions on connoîtra qu'il aura autant de passion pour la guerre, où l'on doit souhaiter qu'il soit aussi heureux. Pour la galanterie, apparemment il le sera davantage, puisque jamais homme n'y fut si dupe que Henri IV. MONSIEUR est plus beau, & est mieux fait; mais il n'est pas Roi, & je suis assurée que qui les aura vus tous deux (ce qui est possible) pariera pour MONSIEUR. Il a les yeux beaux, fins, brillants & doux, comme il convient à un homme de les avoir. Son regard est fier & gracieux, son teint d'une blancheur & d'une vivacité, qui montrent la force & la vigueur de son tempérament. Pour sa bouche on ne la peut mieux louer pour sa forme & pour sa grandeur, qu'en disant qu'elle est tout-à-fait semblable à celle de la Reine, puisque la bouche de cette merveilleuse Princesse n'eut jamais sa pareille, & que la beauté qu'on y remarque est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Le ris de MONSIEUR est agréable, il ne montre point ses dents en riant, ce qui est extraor-

dinaire & parfaitement bien, quoiqu'il les ait blanches : enfin, rien n'eſt ſi beau, ſi agréable, ni ſi bien fait que ce grand Prince. Sa mine eſt telle que la doit avoir le fils de tant de Rois & d'Empereurs, dont il eſt ſorti de tous côtés; & quand cela ne ſeroit pas ſu de toute la terre, on le jugeroit à ſon air. Il eſt civil, & particuliérement aux Dames, pour qui il a beaucoup d'amitié, comme j'ai déja dit. Il n'a encore témoigné aucun attachement particulier, que pour une perſonne dont la beauté le méritoit bien, & la rendoit digne de ſon choix; & ſi la mort ne l'eût point ravie, nous aurions vu des marques de ſa conſtance; car je ne doute pas qu'il n'en eût beaucoup, & la douleur qu'il a témoignée en eſt bien une preuve. Il eſt ferme pour ce qu'il aime, & connoît bien ceux qui méritent cet honneur; mais ſa grande bonté pourroit faire croire qu'il n'auroit pas tout le diſcernement que je viens de dire; c'eſt pourquoi il eſt bon que l'on ſache que tous ceux qu'il ſouffre, à qui il parle, & à qui il fait du bien, il ne les aime & ne les eſtime pas tous; mais il parle aux uns, parce qu'ils le divertiſſent; ſouffre les autres par bonté, & donne par charité. Car quoiqu'il ſoit libéral, ce ſeroit néanmoins profaner ſes bien-

faits de les mal employer : ainsi il est libéral par discernement, & charitable par piété. Il a l'ame bonne, & il sera sur la dévotion comme son grand-pere : il est incapable d'injustice, il est charitable ; & du reste il ira à Vêpres, ensuite chez les Dames, & du Salut au bal, où il réussit à merveilles ; car il danse bien & de bonne grace. Il aime le jeu, est beau joueur, & perd son argent en grand Prince : il est magnifique, aime toutes sortes de plaisirs & de dépense ; mais avec regle. Il a de l'esprit infiniment, & plus de jugement que n'ont d'ordinaire les personnes de son âge : en cela il tient fort de Charles-Quint, qui, quelque jeune qu'il ait été, a toujours eu beaucoup de prudence : & étant son petit-fils, on ne s'étonnera pas de celle qu'il a témoignée en des rencontres où il s'est trouvé environné de gens moins prudents que lui ; mais il seroit injuste de tout donner à la naissance, & de ne rien dire de l'éducation, dont Monsieur le Cardinal a pris tant de soin. L'on doit aussi louer MONSIEUR de son respect & de sa tendresse envers le Roi & la Reine, & n'oublier pas la beauté de ses mains qu'il tient d'elle ; elles sont sans doute dignes des sceptres ; il est à souhaiter qu'il en puisse conquérir, & si la Prophétie que

l'on fit à Henri IV, qu'un de ſes enfants conquéreroit l'Empire des Ottomans, a ſon effet, l'on doit deſirer qu'elle s'accompliſſe en lui.

XXXVIII.

Portrait de M. D. L. C.

VOus me demandez des nouvelles du Parnaſſe, illuſtre Meliſſe, & vous ne ſavez poſſible pas que toutes nos muſes ſont depuis quelque temps,

Ou dormantes, ou dépitées,
Ou des eſprits peu viſitées;
Que leur double mont tant chanté
N'eſt plus à préſent fréquenté
Par ces illuſtres, dont les plumes
Ont écrit de ſi beaux Volumes.

Que ces grands hommes ſont rebutés d'écrire, & qu'il n'y a plus que des apprentifs qui s'en mêlent, ou des maîtres ſi peu ſavants, que l'on ne voit plus nul Ouvrage de conſéquence chez les Imprimeurs, ni dans les ruelles. On ne laiſſe pourtant pas d'être importuné de méchantes choſes.

Et comme jadis Bouts-rimés
Inonderent toute la France,
Et qu'ils ne furent ſupprimés
Que par notre propre inconſtance,
Aujourd'hui Portraits à foiſon
Se font voir ſur notre horiſon,
Et ſont les beaux objets de toute l'Eloquence;
Il n'eſt point de petit garçon
Qui n'en donne au Public quelqu'un de ſa façon;
Il n'eſt point de fille ou de femme
Qui ne nous dépeigne ſon ame,
Et qui ne faſſe voir à nud
Ce qu'elle a de plus inconnu.

Ce que je trouve d'admirable dans ce nouveau genre d'écrire, c'eſt que ceux qui penſent faire leur Portrait, s'attribuent tout ce qu'ils ont oui dire de beau, ou pour les lumieres de l'eſprit, ou pour les nobles ſentiments de l'ame. Le moindre petit écolier ſe ſent, dit-il, généreux, chaud ami, libéral, éclairé plus qu'il ne paroît; & la moindre petite femme aſſure qu'elle aime ſes amis avec une conſtance inébranlable, qu'elle hait la médiſance & la coquetterie plus que la mort, & qu'elle ne connoît dans ſon cœur nul mouvement d'envie, ni d'avarice. Enfin, tous les hommes ſont des Catons ou des Céſars pour le moins, & les femmes des Lucre-

ces, ou des Octavies. La charmante Délie vous en fera voir quelques-unes de ce ſtyle qu'elle a ramaſſés : cependant recevez celui d'Iſabelle, que j'ai entrepris par un commandement exprès, avec proteſtation de ne la flatter que le moins qu'il me ſera poſſible.

Si ſes traits ſont peu radoucis,
Si l'on voit des défauts avec de belles choſes,
Et ſi parmi tant d'œillets & de roſes,
On y remarque des ſoucis,
Songez que le Peintre eſt fidele,
Qu'il a voulu peindre Iſabelle,
Et non pas un fantôme agréable à vos yeux.

Vous ſavez, Meliſſe, que notre Iſabelle a la taille médiocre & graſſette. Ses cheveux du plus beau noir, accompagnent merveilleuſement la blancheur de ſon teint. Ses yeux ſont noirs, grands, & bien fendus, & toujours plus triſtes que gais. Ses ſourcils ſont naturellement bien faits. Son nez n'a nul des défauts que l'on remarque ordinairement. Sa bouche n'eſt ni grande, ni petite; la levre de deſſous un peu renverſée, & aſſez colorée pour l'être naturellement. Ses dents ſont petites, bien rangées & fort nettes; mais non pas extrêmement éclatantes. Sa gorge

eſt une de ſes plus grandes beautés; elle eſt fort bien taillée, graſſe, & fort pleine. Ceux qui ſe connoiſſent en proportions aſſurent qu'elle a le col fort beau, & que cette colonne accompagne merveilleuſement ſa tête & ſa gorge. Ses mains ſont aſſez belles, & ſes bras potelés & blancs. Elle a une beauté que peu de femmes poſſedent; c'eſt la jambe, qu'elle a auſſi-bien faite qu'homme que je connoiſſe : je puis en parler ſans ſcandale, puiſqu'il vous ſouviendra, Meliſſe, que nous nous trouvâmes un ſoir chez elle comme on la ſaignoit par le pied, où nous remarquâmes toutes les proportions qu'une belle jambe & qu'un beau pied peuvent avoir.

Mon pinceau ne va pas plus loin,
Le genou ſeulement n'eſt pas de cette affaire;
Et cetre Dame eſt ſi ſévere,
Qu'à moins que d'être faux témoin,
Je ne puis employer parmi tant de matiere
La couleur de ſa jarretiere.

Ainſi je ne parlerai pas plus long-temps de ſon corps, pour avoir le loiſir de vous entretenir des diverſes inclinations de ſon ame. J'oubliois à vous dire qu'Iſabelle porte parfaitement bien les pieds, qu'elle a la démarche tout-à-fait noble, & une

certaine liberté dans toutes ses actions, qui marque bien qu'elle est femme de qualité. Il est mal aisé d'exprimer ce je ne sais quoi dans notre Langue; mais il me semble que les Italiens appellent cet agrément *le fatezze*, & les Espagnols, *un bel donayre*. Nous pouvons dire avec vérité qu'Isabelle a de l'esprit autant qu'on en peut avoir, & de cet esprit brillant, esprit du monde & de conversation : elle n'a jamais eu assez de patience ou d'application pour apprendre les choses curieuses; & l'on voit bien que si elle en vouloit prendre la peine, elle y réussiroit assurément, ayant beaucoup de vivacité pour comprendre les choses les plus difficiles, beaucoup de mémoire & beaucoup de facilité & d'agrément pour les débiter; mais cette humeur négligente qu'elle a naturellement pour toutes les choses qui lui font de la peine, l'empêche de s'appliquer sérieusement à ce qu'on ne peut apprendre qu'avec beaucoup de soin : elle n'entend ni Espagnol, ni Italien; mais elle parle fort bien sa langue naturelle, & écrit même en Vers & en Prose aussi correctement que les hommes les plus accomplis peuvent écrire. Elle est d'un tempérament bilieux & mélancolique : le bilieux la porte à rechercher ardemment ce qu'el-

le deſire ; & le mélancolique, à s'affliger deméſurément, lorſqu'elle a quelque ſenſible affliction.

Le courage n'eſt pas ſa plus belle partie ;
Auſſi dit-elle franchement
Que dans le moindre événement,
Sa valeur eſt toute amortie.

Elle n'eſt pas de ſon naturel médiſante ; mais lorſqu'elle eſt avec ſes amis particuliers, elle les divertit volontiers par le récit de pluſieurs agréables aventures, qu'elle débite ſi plaiſamment, que les perſonnes même de qui elle parle ne ſauroient s'en choquer, s'ils l'entendoient. Vous ſavez, Meliſſe, qu'Iſabelle a la voix merveilleuſe, & nous pouvons dire avec certitude qu'il y a peu de femmes qui ayent une ſi belle méthode : elle ne grimace point en chantant, & proconce ſi bien toutes les paroles de ſes airs, qu'on les entend auſſi facilement que lorſqu'elle ne fait que parler. Son eſprit eſt le plus facile du monde, & le plus commode ; ſon expreſſion naturelle & coulante, & toutes les productions de ſon ame ſont extrêmement libres. Elle n'a nulle inclination pour les beaux habits, ni pour les grands équipages, quoiqu'elle

ſoit d'une qualité à avoir l'un & l'autre. Elle n'a que trop de ſincérité, & prend ſouvent trop de confiance aux gens qu'elle ne connoît que ſuperficiellement.

Elle a pour ſes amis une amitié fort tendre,
Elle les aime conſtamment:
Mais ſes heureux amis éprouvent bien ſouvent
Que ſon cœur ne peut ſe défendre
D'un jaloux mouvement.
Cette inquiete paſſion
Regne dedans ſa fantaiſie,
Et toujours elle dit qu'un cœur ſans jalouſie
Eſt un cœur foible en inclination.

Auſſi a-t-elle pour ſes ennemis toute la haine que l'on peut avoir, ſans pourtant conſentir qu'on leur fît nul outrage ſanglant. Il n'y a perſonne qui éleve ſi fort les gens qu'elle aime, & qui en diſe tant de bien, ni perſonne auſſi qui débite plus agréablement les défauts de ceux qu'elle n'a pas ſujet d'aimer. L'ambition ne l'empêche point de dormir; elle n'en a que pour paſſer ſa vie en repos, & loin des grandeurs où cette paſſion réſide. Elle a aſſez de curioſité pour toutes les choſes qui ſe ſavent dans le monde, ou pour des nouvelles, ou pour des Vers, & pour toutes les galanteries qui courent les ruelles.

Je ne la connois pas d'un naturel ingrat; du moins lorſqu'elle croit avoir reçu quelque ſervice de ſes amis, elle le dit à tout le monde, & chante continuellement leur généroſité. Pour ſa dévotion, je la trouve un peu intercadente; car nous l'avons vue dans des actions de piété ſi extraordinaires, qu'elle en a penſé perdre la vie : auſſi a-t-elle bien ſouvent de certaines ſéchereſſes qui l'éloignent un peu de la perfection : mais toujours peut-on aſſurer qu'elle a le cœur ſoumis & craignant Dieu; mais il eſt plus ou moins ardent à ſon ſervice, ſelon la grace qui l'accompagne.

Elle aime beaucoup le lit; & pour peu de prétexte qu'elle ait d'y faire du ſéjour, elle y paſſe volontiers des journées entieres. Elle employe peu de temps à s'ajuſter, affectant une négligence propre qui ne lui ſied pas mal. Je la crois d'humeur fort libérale, & n'ai jamais remarqué dans ſes actions nulle tache d'avarice.

Telle à mes yeux a paru cette Dame.
Vous qui pouvez juger & du corps & de l'ame,
Jettez ſur ce Portrait vos yeux ;
Et ſi quelque couleur vous paroît un peu ſombre,
Si pour le rehauſſer il y manque quelque ombre,
Le Peintre eſt toujours prêt à prendre le pinceau
Pour en faire un tout de nouveau.

XXXIX.

PORTRAIT D'AMARYLLIS.

CHERCHONS, pour peindre Amaryllis,
Des fleurs nouvellement écloſes,
Cueillons des œillets & des roſes,
Mêlons-y quantité de lys,
Et raſſemblons enfin toutes les belles choſes.

Corail, rubis, perles, & fleurs,
Aſtres brillants, lumiere pure,
Riches tréſors de la Nature,
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuſe & divine peinture.

Mais quel ambitieux deſir
Dans un ſi haut deſſein m'engage ?
Ah! que dans un ſi grand ouvrage
J'aurois de gloire & de plaiſir,
Si ma force pouvoit égaler mon courage!

Ce peintre qui dans un Tableau
Aſſembla tout ce qui peut plaire,
Auroit paſſé pour téméraire
S'il eût employé ſon pinceau
Au merveilleux Portrait que je prétends de faire.
Sa Vénus avoit moins d'attraits,
Moins d'agrément & moins de grace,
Et quelque récit que l'on faſſe

De ſes beaux & fameux Portraits,
L'illuſtre Amaryllis en charmes la ſurpaſſe.

Mais ſi ce Dieu que tous les jours
Elle fait vaincre dans le monde,
En ce beau deſſein me ſeconde,
Nous pourrons avec ſon ſecours,
Peindre cette merveille en merveilles féconde.

Qu'il tire délicatement
Avecque ſa fleche légere
Le tour des beaux yeux de ſa mere;
Et ce rare & noble agrément
Que nul autre pinceau ne ſauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer,
Et retenir en ſon Empire,
Tout ce qui fait qu'on y ſoupire,
Ce qui tue, & qui fait aimer,
Et ce je ne ſais quoi qu'on ne ſauroit bien dire.

Il faut de rubis pleins de feux
Former ſes deux levres vermeilles,
Et pour achever ſes merveilles,
Mettre des perles entre-deux,
Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir
Faiſons ſa bouche à demi-cloſe,
Semblable au bouton d'une roſe
Qui ne commence qu'à s'ouvrir,
Quand la mere du jour de ſes pleurs les arroſe.

Il faut faire ſon teint de lys

Beau comme celui de l'Aurore,
Ou pareil à celui de Flore,
Quand nos champs en ſont embellis,
Et même, s'il ſe peut, plus éclatant encore.

Que ſur l'albâtre de ſon ſein
Tombent négligemment en onde
Sa chevelure vagabonde,
Qui, ſans étude & ſans deſſein,
Dans les chaînes d'amour engage tout le monde.

Et vous, Graces, à votre tour
Venez parer ſa belle tête,
Comme on voit en un jour de fête
Celle de la Mere d'Amour,
Lorſqu'elle ſe propoſe une grande conquête.

Mais c'eſt en vain qu'à mon ſecours,
Pour rendre ſes traits plus fideles,
Avec les trois Sœurs immortelles
J'appelle ici tous les Amours;
Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.

XL.

PORTRAIT de Madame de CHATILLON, fait par elle-même.

LE peu de juſtice & de fidélité que je trouve dans le monde, fait que je ne puis me remettre à perſonne pour faire

mon Portrait : de forte que je veux moi-même vous le donner le plus au naturel qu'il me fera poffible, dans la plus grande naïveté qui fût jamais. C'eft pourquoi je puis dire que j'ai la taille des plus belles & des mieux faites que l'on puiffe voir. Il n'y a rien de fi régulier, de fi libre, ni de fi aifé. Ma démarche eft tout-à-fait agréable, & en toutes mes actions j'ai un air infiniment fpirituel. Mon vifage eft une ovale des plus parfaites felon toutes le regles ; mon front eft un peu élévé : ce qui fert à la régularité de l'ovale. Mes yeux font bruns, fort brillants, & bien fendus ; le regard en eft fort doux, & plein de feu & d'efprit. J'ai le nez affez bien fait, & pour la bouche, je puis dire que je l'ai non-feulement belle & bien colorée, mais infiniment agréable, par mille petites façons naturelles qu'on ne peut voir en nulle autre bouche. J'ai les dents fort belles & bien rangées. J'ai un fort joli petit menton. Je n'ai pas le teint fort blanc. Mes cheveux font d'un châtain clair, & tout-à-fait luftrés. Ma gorge eft plus belle que laide. Pour les bras & les mains, je ne m'en pique pas ; mais pour la peau, je l'ai fort douce & fort déliée. On ne peut pas avoir la jambe, ni la cuiffe, mieux faite que je l'ai, ni le pied

mieux tourné. J'ai l'humeur naturellement fort enjouée, & un peu railleuſe; mais je corrige cette inclination par la crainte de déplaire. J'ai beaucoup d'eſprit, & j'entre agréablement dans les converſations. J'ai le ton de la voix tout-à-fait agréable, & l'air fort modeſte. Je ſuis fort ſincere, & n'ai pas manqué à mes amis. Je n'ai pas un eſprit de bagatelle, ni de mille petites malices contre le prochain. J'aime la gloire & les belles actions. J'ai du cœur & de l'ambition. Je ſuis fort ſenſible au bien & au mal: je ne me ſuis pourtant jamais vengée de celui qu'on m'a fait, quoique ce ſoit aſſez mon inclination; mais je me ſuis retenue pour l'amour de moi-même. J'ai l'humeur fort douce, & prends plaiſir à ſervir mes amis, & ne crains rien tant que les petits démêlés des ruelles, qui d'ordinaire ne vont qu'à des choſes de rien. C'eſt à-peu-près de cette ſorte que je me trouve faite en ma perſonne & en mon humeur; & je ſuis tellement ſatisfaite & de l'une & de l'autre, que je ne porte envie à qui que ce ſoit: ce qui fait que je laiſſe à mes amis, ou à mes ennemis, le ſoin de chercher mes défauts.

XLI.

PORTRAIT de la REINE, par Madame la Comtesse de BRIENNE la Mere.

IL est permis aux grands Peintres de prendre de grands desseins ; mais qu'une personne qui n'a nul art, ni nulle étude, & qui n'a jamais tenu un pinceau, entreprenne un Portrait qui seroit craindre les plus habiles, c'est une grande témérité. Je ne nommerai point celle que je veux peindre, je prétends de la faire connoître aisément, parce qu'elle est seule semblable à elle-même, & je ne crois pas que l'on m'accuse de flatterie, quand je dirai qu'elle est un des plus beaux ouvrages de la toute-puissance de Dieu. Aussi sans un secours céleste, il ne m'est pas possible de parler des perfections de son corps, ni des admirables qualités de son ame.

Sa naissance est des plus grandes & des plus illustres, & les beautés de son corps font voir qu'il est formé du plus beau sang du monde. Ses yeux sont si brillants & si pleins de feux, qu'ils pourroient brûler tous ceux qui les oseroient regar-

der, ſi leur éclat étoit ſupportable. Sa bouche n'a point de pareille, parce qu'elle eſt belle de ſes ſeuls agréments, ſans autre affectation. Ses cheveux, la fraîcheur de ſon viſage, la blancheur de ſa gorge, de ſes bras & de ſes mains, qui ſont, ſans contredit, les plus belles du monde, font voir que les années ne peuvent rien ſur elle; car elle a toujours, & en tout temps, les beautés de la plus grande jeuneſſe. Son air eſt doux & agréable, & ſa bonne grace en tout ce qu'elle fait la fait juger digne de toutes les Couronnes de l'Univers. Dans ſon extrême douceur, l'on ne laiſſe pas d'y remarquer une majeſté qui imprime le reſpect & la crainte; mais il me ſemble que ſa bonté, qui eſt aſſurément une très-parfaite image de celle de Dieu, la fait encore plus aimer. Tout ce que je viens de dire de ſon corps ſeroit peu de choſe ſi ſon ame n'étoit incomparablement plus belle; ainſi peut-on dire qu'elle répond non-ſeulement à tout ce qu'il y a de grand dans ſa naiſſance, mais qu'elle eſt enrichie de toutes les vertus chrétiennes, d'une maniere qui ne me permet pas d'en parler: ſon humilité me le défend, qui les cache autant qu'elle peut. Son cœur n'eſt tendre que pour Dieu, car il eſt naturellement fier & glo-

rieux, & très-ſenſible aux choſes qui s'op-
poſent à ſes volontés; mais la vertu & la
grace ont ſi fort changé ſes humeurs
qu'elle n'en a plus. L'on ne ſauroit connoî-
tre ſi quelque choſe lui déplaît; dans les
plus grands déplaiſirs, elle n'en fait rien
paroître, & il ſemble qu'elle ſoit incapa-
ble d'aucune paſſion: l'égalité de ſon eſ-
prit lui fait écouter les diſcours les plus
importants, comme les plus agréables,
bien qu'il ſoit très-délicat & très-éclairé.
Rien n'eſt ſi ferme que ſa réſolution, je
puis dire qu'elle eſt incomparable; elle
lui a fait ſurmonter des choſes ſi diffici-
les, ſi ſurprenantes & ſi peu ſupportables,
qu'elles effaceront un jour, ſi l'on écrit
fidélement l'Hiſtoire de ſa vie, tout ce que
l'on a dit de ces illuſtres Romaines. J'en
pourrois donner pluſieurs exemples; mais
c'eſt aſſez de dire que ſon cœur n'a ja-
mais été abattu par aucune peine: bien
qu'elle en ait ſouffert de toutes ſortes, elles
n'ont ſervi qu'à la ſanctifier, & à la faire
admirer de ceux qui ont vu qu'en tous
les changements de la fortune, l'envie avec
toute ſa rage n'a pu ébranler ſa conſtan-
ce, ni l'empêcher de conſerver la gran-
deur de ceux qu'elle y a élevés, l'on peut
dire, avec juſtice; car elle a cette vertu
par excellence, & d'une maniere qui n'eſt

propre qu'à elle, puisque jamais elle n'a été trompée dans son jugement. Il est réellement dans la raison, que son avis est toujours le meilleur.

Je ne sais si j'ai réussi dans mon dessein; mais je sais bien qu'il me reste tant de choses à dire, dont je n'ai point encore parlé, que je confesse que je n'ai pas fait un Portrait achevé, mais un très-foible crayon d'un si parfait original, & que rien ne m'a fait entreprendre ce grand ouvrage, que la passion que j'ai pour cette auguste personne, qui m'avoit persuadée que je pourrois la peindre comme elle est dans mon cœur.

XLII.

PORTRAIT de Mr. le Comte de BRIENNE, Secretaire d'État, fait par Mad. la Marquise de GAMACHES sa Fille.

JE n'entreprendrois pas de donner au Public le Portrait de Mr. le Comte de Brienne, si je ne me souvenois qu'une fille des siecles passés crut qu'elle ne pouvoit mieux rendre à son pere ce qu'elle lui devoit, qu'en faisant connoître ses vertus à la postérité. J'avoue que la même raison

me porte à faire la même chose, & qu'il me semble que connoissant aussi-bien que je sais les belles qualités de son ame, je ferois tort à ma tendresse, si je ne les dépeignois dans un temps où tout le monde se mêle de dire ce que l'on trouve d'avantageux dans les personnes que l'on aime.

Les choses extraordinaires doivent être aussi traitées d'une maniere toute extraordinaire ; c'est pourquoi l'ouvrage que j'entreprends aura plutôt l'air d'une Histoire que d'un Portrait ; & comme ce sont les beautés de l'ame que je veux représenter, je me trouve bien empêchée, n'y ayant ni couleurs ni paroles qui puissent dépeindre celles dont je veux parler. Je commence donc par l'enfance de Monsieur de Brienne, d'autant que c'est dès ce temps-là qu'on a jugé qu'il seroit un des premiers hommes de son siecle. Le grand Roi dans le regne duquel il est né, ayant beaucoup d'inclination pour lui, ordonna à son pere qu'il honoroit particuliérement de ses bonnes graces, de le faire élever avec tant de soin, que l'art joint à la beauté de son naturel le rendît capable de le servir dans ce qui se trouveroit de plus élevé. Il n'y a pas une langue, pas une coutume, ni une façon de vivre qu'il ne sache, & qu'il n'ait apprise dans

les Pays étrangers. A ſon retour de ſes grands voyages, où il avoit pris ſoin de former ſon eſprit, il en eut un pareil à apprendre toutes ſortes d'exercices, qu'il ſut parfaitement bien. Son étude fut univerſelle, & par ſa lecture il s'eſt fait une ſi forte idée des plus belles vies des hommes illuſtres de l'antiquité, qu'en vérité je puis dire qu'il eſt preſque à cette heure le ſeul & unique modele qui nous en reſte. Vous en conviendrez avec moi quand je vous aurai dit que ſon ame eſt une des plus belles qui ayent jamais été créés, qu'il eſt intrépide dans les périls, que ſa fermeté a aſſez paru dans ſa mauvaiſe fortune, comme ſa modération dans la bonne, & ſa générosité à protéger ſes plus grands ennemis; qu'il eſt ſi rempli de l'amour de la juſtice, qu'il la rend toujours, & la conſerve contre ſes intérêts propres. Le reſpect pour ſes Maîtres, & ſa paſſion pour le bien & la grandeur de l'Etat, eſt ce que l'on peut dire ſa paſſion dominante: & bien qu'il ſoit extrêmement tendre pour ſa famille, je ſuis aſſurée qu'il ne me déſavouera pas quand je dirai qu'il la ſacrifieroit avec plus de joie pour le ſervice de ſon Prince, que n'ont jamais fait les plus grands des Romains. Pas un d'eux n'a pu avoir en ſoi-même ni tant de fierté,

ni tant de vraie gloire qu'il en a : elle paroît dans toutes les occaſions qui s'offrent, la grace ſeule les modére; car il ſemble que les vertus chrétiennes ſoient toutes aſſemblées en ſa perſonne. Il eſt ſurprenant qu'ayant vieilli dans la Cour, il n'ait pu s'y corrompre, ni jamais plier à ſa fortune; auſſi a-t-il toujours marché d'un pas égal, faiſant plaiſir à tout le monde, & étant inébranlable dans ſon devoir: & par cette conduite il s'eſt acquis l'eſtime & l'admiration d'un chacun, dedans & dehors le Royaume. Il ne ſurvient rien d'extraordinaire où l'on ne ſoit obligé d'aller à lui; en ſorte que ſes opinions ſont ordinairement la regle de ce qui ſe doit faire, & la vivacité de ſon eſprit fait qu'il ne manque jamais d'expédients dans les rencontres où ſa grande mémoire lui fournit des exemples qui autoriſent ſes réſolutions. L'on ne doit pas être ſurpris ſi tant de grandes choſes ſe rencontrent en un homme d'une taille médiocre; mais ceux qui ſavent l'hiſtoire mieux que moi, ſe ſouviendront, s'il leur plaît, qu'elle n'eſt remplie que de perſonnes aſſez petites, qui ne laiſſent pas néanmoins de paroître au-deſſus des autres par la grandeur de leur mérite. Il a cet avantage, qu'il eſt fort bien fait, qu'il eſt agréable, & à tout

ce qu'il dit, & en toutes ſes actions. Je m'apperçois que le plaiſir que je prends à parler de lui m'emporte trop loin, puiſque je m'arrête à raconter des choſes de ſi petite conſéquence, après en avoir dit un nombre infini de ſi rares. J'en demande pardon à ceux qui liront ce papier, & je les ſupplie de conſidérer qu'il m'eſt ſi glorieux d'être ſa fille, que ne pouvant lui témoigner ma reconnoiſſance des bontés qu'il a pour moi, je ſuis ravie de donner aux autres cette marque de mon reſpect pour lui, & de mon admiration pour ſes vertus.

XLIII.

Portrait de Madame la Comteſſe de Brienne la mere; fait par Madame la Marquiſe de Gamaches ſa fille.

Plus les perſonnes ſont illuſtres, plus elles ſont chéries dans leur famille, & plus on veut avoir de leurs portraits. Ainſi bien que le plus grand Peintre de notre ſiecle ait travaillé à faire le vôtre, & qu'il y ait réuſſi d'une maniere digne de lui & de vous, trouvez bon, s'il vous plaît, Ma-

Madame, qu'un très-petit prenne le pinceau, & que soit pour faire une copie, soit pour faire un original, il se donne à lui-même le plaisir de vous représenter selon son idée.

Comme c'est la coutume de parler des personnes avant que de parler des qualités de l'ame, je la suivrai pour ne rien changer de l'ordre établi par les Peintres les plus fameux, & je dirai que devant votre petite-vérole vous étiez une des plus belles du temps. Vos yeux vifs & passionnés, la finesse & la blancheur de votre peau, le plus beau nez qui ait jamais été, nous font bien juger que, sans cet accident, il n'y auroit rien dans le monde de plus beau que vous. Votre air doux & attirant nous fait connoître que vous avez toujours été infiniment aimable, & que vos belles mains étoient dignes de porter tous les sceptres de ces grands Empereurs dont vous êtes descendue. La grandeur & la bonté de votre ame, la grandeur & la délicatesse de votre esprit, la force & la générosité de votre courage attirent, en vérité, l'admiration de tous ceux qui les connoissent. La douceur avec laquelle vous pardonnez si volontiers les offenses les plus sensibles, me conduiroient, sans y penser, à traiter de toutes les vertus chré-

tiennes qui ſont en vous; mais cet illuſtre Peintre les a touchées ſi délicatement, avec tant d'art & avec tant d'éloquence, que j'aurois ſujet de craindre que les choſes que j'écrirois ne puſſent pas même ſervir d'ombres pour relever l'éclat de ſon Tableau. Je me contenterai donc de dire, que n'y ayant rien qui ne ſoit véritable, je ne doute point que ce ne ſoit une des plus fortes pieces ſur leſquelles un jour ſera fondée la bulle de votre canoniſation. Mais puiſque je me ſuis impoſé la néceſſité de ne point parler des effets que la gtace produit en vous, ni de ce grand nombre d'actions héroïques que vous exercez ſans ceſſe envers le prochain, quel moyen que je vous puiſſe faire connoître, étant contrainte de paſſer par-deſſus les ſeuls traits qui vous diſtinguent des autres?

Je ne ſais ſi vous ne me trouverez pas bien folle de m'occuper à cet art que je n'ai jamais appris; mais les heures de ma récréation ne peuvent être mieux employées qu'à chercher le moyen de vous en donner. Si je réuſſis dans ce deſſein, je me croirai fort heureuſe, n'y ayant cherché qu'à vous plaire.

❦

XLIV.

PORTRAIT de la Reine, fait en 1658, par Mad. de MOTTEVILLE, niece de Mr. BERTAUT, Evêque de Séez.

L'on pourra voir par cet Ouvrage qu'elle a autant d'esprit que lui, & qu'elle écrit aussi-bien en Prose qu'il a fait en Vers.

LA mode autorise toutes choses, elle range tous les peuples sous ses loix, & notre Cour la suit ordinairement plus aveuglément qu'aucune de l'Europe. Une grande Princesse, de celles qui, par leur naissance & leur mérite, y tiennent le premier rang, ayant fait une description très-éloquente de sa personne, de ses mœurs & de ses sentiments, plusieurs autres ont suivi son exemple. Mais comme il n'est pas avantageux à tout le monde de paroître en public, & que les médiocres vertus reçoivent peu d'applaudissement sur le Théâtre, beaucoup de ceux & de celles qui ont voulu représenter leurs caracteres, ont été contraints de prendre dans l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes

tout ce que la nature leur a dénié. Ils embelliſſent ce qu'ils ont de bon, ils adouciſſent leurs défauts en leur donnant des explications favorables, & juſques à cette heure je n'ai guere vu de ces portraits par leſquels il me fût facile de reconnoître l'original. Je crois que je pourrois mentir en ma faveur comme les autres, & j'oſe dire qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de trouver en moi quelque choſe de louable. Mais comme je ſuis naturellement fort ſincere, & que le fard m'a toujours déplu, je ſais auſſi que ſi je voulois parler de ma perſonne, & fouiller dans mon cœur avec cette vérité que je révere ſi fort, j'y trouverois tant de choſes qui me pourroient déplaire, que je ſerois ſans doute fâchée de me voir réduite à cette extrémité de faire de moi-même un Portrait de médiocre valeur. C'eſt pour cela que dédaignant les ſujets qui n'ont rien que de commun, je veux chercher ſur le trône une perſonne qui ſoit digne de mes louanges, & publier ce que je ſais de la premiere & de la plus grande Reine du monde. Je ne veux être Peintre que pour elle ; & j'eſpere qu'ayant l'honneur de la connoître depuis mon enfance, & de m'être toute ma vie fort appliquée à cette étude, je pourrai pénétrer plus avant dans ſon ame,

que de plus habiles que moi ne pourroient faire.

La Reine par sa naissance n'a rien qui l'égale : ses Aïeux ont tous été de grands Monarques, & parmi eux nous en voyons qui ont aspiré à la Monarchie universelle. La nature lui a donné de belles inclinations. Ses sentiments sont tous nobles, elle a l'ame pleine de douceur & de fermeté ; & quoique ce ne soit pas mon dessein en parlant, d'exagérer ses qualités, je puis dire en général qu'il y a des choses en elle qui la peuvent faire égaler les plus grandes Reines de l'antiquité.

Elle est grande & bien faite ; elle a une mine douce & majestueuse, qui ne manque jamais d'inspirer dans l'ame de ceux qui la voyent l'amour & le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siecle, & présentement il lui en reste assez pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parfaitement beaux ; le doux & le grave s'y mêlent agéablement ; leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers, & des nations toutes entieres ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche, quoique d'une maniere fort innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits. Elle

eſt petite & vermeille, & la nature lui a été libérale de toutes les graces dont elle avoit beſoin pour être toute parfaite. Par un de ſes ſouris, elle peut acquérir mille cœurs ; ſes ennemis mêmes ne peuvent réſiſter à ſes charmes ; & nous avons vu ſouvent beaucoup de ces perſonnes à qui l'ambition ôtoit la raiſon, nous avouer que la Reine ſe faiſoit mieux aimer par eux, lors même qu'ils avoient le plus de deſſein de manquer à leur devoir. Ses cheveux ſont beaux, & leur couleur eſt d'un beau châtain clair : elle en a beaucoup, & il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains qui ont reçu des louanges de toute l'Europe, qui ſont faites pour le plaiſir des yeux, pour porter un Sceptre & pour être admirées, joignent l'adreſſe avec une extrême blancheur : ſi bien que l'on peut dire que les Spectateurs ſont toujours ravis quand cette grande Reine ſe fait voir, ou à ſa toilette en s'habillant, ou à table quand elle prend ſes repas.

Sa gorge eſt belle & bien faite, & ceux qui aiment à voir ce qui eſt beau ont ſujet de ſe plaindre du ſoin que la Reine prend de la cacher, ſi le motif qui le lui fait faire ne les forçoit d'eſtimer ce qui s'oppoſe à leur plaiſir. Toute ſa peau eſt

d'une égale blancheur & d'une délicateſſe qui certainement ne ſe ſauroit jamais aſſez louer. Son teint n'eſt pas de même, il n'eſt pas ſi beau, & la négligence qu'elle a pour ſa conſervation, ne mettant preſque jamais de maſque, ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'eſt pas ſi parfait que les autres traits de ſon viſage; il eſt gros, mais cette groſſeur ne ſied pas mal avec de grands yeux, & il me ſemble que s'il diminue ſa beauté, il contribue du moins à lui rendre le viſage plus grave. Toute ſa perſonne pourroit enfin mériter de grandes louanges : mais je crains d'offenſer ſa modeſtie & la mienne, ſi j'en parlois davantage; c'eſt pourquoi je n'oſe pas ſeulement dire qu'elle a le pied fort beau, petit & fort bien fait.

Elle n'eſt pas eſclave de la mode, mais elle s'habille bien. Elle eſt propre & fort nette : on peut dire même qu'elle eſt curieuſe des belles choſes; & c'eſt ſans affectation extraordinaire; & beaucoup de Dames dans Paris font plus de dépenſe ſur leurs perſonnes que la Reine n'en fait. L'habitude, & non la vanité, fait ſon ajuſtement; & l'honnête ornement lui plaît, parce que naturellement elle aime à être bien, autant dans la ſolitude, qu'au milieu de la Cour.

Comme Dieu eſt notre principe & notre fin, & qu'une Reine chrétienne ne doit être eſtimée que ſelon la meſure de la vertu qui eſt en elle, il eſt juſte de commencer à parler de ſes mœurs par la piété qui paroît un des principaux ornements de cette auguſte Princeſſe. Elle a certainement un grand reſpect pour la loi de Dieu, & ſon deſir ſeroit de la voir bien établie dans le cœur de tous les François. Dans ſa plus grande jeuneſſe, elle a donné des marques de dévotion & de charité; car dès ce temps-là ceux qui ont eu l'honneur de la ſervir ont toujours remarqué qu'elle étoit charitable, & qu'elle aimoit à ſecourir les pauvres. Les vertus avec les années ſe ſont fortifiées en elle, & nous la voyons ſans relâche prier & donner. Elle eſt infatigable dans l'exercice de ſes dévotions; les voyages, les maladies, les veilles, les chagrins, les divertiſſements, ni les affaires ne lui ont pu jamais faire interrompre les heures de ſa retraite & de ſes prieres. Elle a une confiance en Dieu qui eſt extraordinaire, & cette confiance lui a ſans doute attiré ſur elle beaucoup de graces & de bénédictions. Elle eſt exacte à l'obſervation des jours de jeûne, & je lui ai ſouvent oui-dire ſur ce ſujet, que les Rois doivent obéir aux commande-

ments de Dieu & de l'Eglife plus ponctuellement que les autres Chrétiens, parce qu'ils étoient obligés de fervir d'exemples à leurs Peuples. Elle a beaucoup de zele pour la Religion, beaucoup de refpect pour le Pape. Elle communie fouvent; elle révere les reliques des Saints; elle eft dévote à la Vierge, & pratique fouvent dans fes befoins les vœux, les préfents, & les neuvaines par lefquelles les fideles efperent obtenir des graces du Ciel. On entre aifément dans fon cœur par la bonne opinion qu'elle prend de la piété de certaines gens, & bien fouvent je l'ai foupçonnée d'avoir été trompée par la facilité qu'elle a à révérer la vertu. Ceux qui fe confervent dans fon eftime, ont le pouvoir de lui parler fort librement fur toutes les chofes qui regardent fon devoir & fa confcience. Elle reçoit toujours leurs avis avec foumiffion & douceur, & les Prédicateurs les plus féveres font ceux qu'elle écoute le plus volontiers. Son oratoire eft le lieu où elle fe plaît le plus; elle y paffe beaucoup d'heures du jour; & toutefois felon ce que je lui ai ouï dire d'elle-même avec humilité, elle veut bien qu'on croye qu'elle n'a pas encore ce zele parfait qui fait les Saints, & qui fait mourir le Chrétien à foi, pour vivre feulement à Dieu,

& pour Dieu. Mais il ſemble, vu les grandes & ſaintes diſpoſitions de ſon ame, qu'elle ſoit deſtinée à cette derniere perfection.

La vertu de la Reine eſt ſolide & ſans façon : elle eſt modeſte, ſans être choquée de l'innocente gayeté, & ſon exemplaire pureté pourroit ſervir d'exemple à toutes les autres femmes. Elle croit facilement le bien, & n'écoute pas volontiers le mal. Les médiſants & rapporteurs ne font ſur ſon eſprit nulle ſorte impreſſion ; & quand une fois elle eſt bien perſuadée en faveur des gens, il eſt difficile de les détruire auprès d'elle. Elle a l'eſprit galant ; & à l'exemple de l'Infante Clara Eugenia, elle goûteroit fort cette belle galanterie, qui, ſans bleſſer la vertu, eſt capable d'embellir la Cour. Elle déſapprouve infiniment la maniere rude & incivile du temps préſent ; & ſi les jeunes gens de ce ſiecle ſuivoient ſes maximes, ils ſeroient plus gens de bien, & plus polis qu'ils ne ſont.

Elle eſt douce, affable, & familiere avec tous ceux qui l'approchent, & qui ont l'honneur de la ſervir. Sa bonté la convie de ſouffrir les petits comme les grands ; & ſans manquer de diſcernement, cette bonté eſt cauſe qu'elle entre en converſation avec beaucoup de perſonnes fort

indignes de ſon entretien : cela va même juſques à lui faire tort, & je vois bien quelquefois que les perſonnes de mérite, par ces apparences, pourroient craindre qu'elle ne mît quelque égalité entre les honnêtes gens & les ſots ; mais je ſuis perſuadée de cette vérité, que la Reine en cette occaſion donne aux ſages par eſtime & par raiſon, ce qu'elle donne aux autres par pitié, & parce que naturellement elle ne ſauroit faire de rudeſſe à qui que ce ſoit ; & quand cela lui arrive, il faut que de grandes choſes l'y forcent. Ce tempérament de douceur n'empêche point qu'elle ne ſoit glorieuſe, & qu'elle ne diſcerne fort bien ceux qui font leur devoir, en lui rendant ce qui lui eſt dû, d'avec ceux qui lui manquent de reſpect, ou faute de connoiſſance, ou pour ſuivre la coutume, qui préſentement veut le déſordre en toutes choſes.

Elle a beaucoup d'eſprit ; ce qu'elle en a eſt tout-à-fait naturel. Elle parle bien : ſa converſation eſt agréable, elle entend raillerie, ne prend jamais rien de travers, & les converſations délicates & ſpirituelles lui donnent du plaiſir. Elle juge toujours des choſes ſérieuſes ſelon la raiſon & le bon ſens, & dans les affaires elle prend toujours par lumieres le parti de

l'équité & de la juftice : mais elle eft pareffeufe, elle n'a point lu ; cela toutefois ne la déluftre point, parce que le grand commerce que la Reine a eu avec les premiers de fon fiecle, la grande connoiffance qu'elle a du monde, & la longue expérience des affaires & de l'intrigue de la Cour, où elle a toujours eu une grande part, ont tout-à-fait réparé ce qui pourroit lui manquer du côté des Livres ; & fi elle ignore l'hiftoire de Pharamond & de Charlemagne, en récompenfe elle fait fort bien celle de fon temps.

Dans fa jeuneffe tous les honnêtes plaifirs qui pouvoient être permis à une grande Reine, ont eu beaucoup de charmes pour elle ; préfentement elle en a perdu le goût. Ses inclinations font conformes à la raifon, & la complaifance lui fait faire fur ce chapitre beaucoup de chofes qu'elle ne feroit pas fi elle fuivoit fes fentiments. Le théâtre n'a plus d'autre agrément pour elle que celui de complaire au Roi, qui, par la tendreffe qu'il a pour elle, prend un fingulier plaifir à être en fa compagnie ; & toute la France la doit remercier de cette condefcendance, puifque nous devons toujours voir avec joie une telle mere avec un tel fils. Elle aime préfentement le jeu, & y donne quelques

heures du jour. Ceux qui ont l'honneur de jouer avec elle, disent qu'elle joue en Reine, sans passion, & sans empressement pour le gain.

La Reine est de même fort indifférente pour la grandeur & la domination. Sa naissance l'a élevée tout d'un coup; elle tient tout le reste indigne de ses desirs, & jamais les défauts de Catherine de Médicis ne seront les siens. Cette grande Reine n'a pas le même sentiment sur l'amitié, elle aime peu de personnes; mais celles à qui elle donne quelque part en l'honneur de ses bonnes graces, se peuvent vanter d'être fortement aimées. Notre sexe a eu cet avantage, de lui avoir donné dans sa jeunesse des favorites qui ont occupé son cœur par un attachement fort grand & fort sensible. La mort du Roi son mari lui ayant donné par sa Régence un sceptre à soutenir, elle a été obligée de donner son amitié à une personne dont la capacité la pût soutenir, & dans laquelle elle pût rencontrer le conseil avec la fidélité, & les services avec la douceur de la confiance. Dans tous ses différents choix, & particuliérement par le dernier, elle a fait voir à toute la terre combien elle aime noblement, & que son cœur n'est capable d'aucune foiblesse, ni d'au-

cun changement, quand une fois elle eſt perſuadée qu'elle fait ce qu'elle doit faire. Selon ce que je dis, il ſemble que la Reine étoit née pour rendre par ſon amitié le feu Roi ſon mari le plus heureux mari du monde ; & certainement il l'auroit été s'il avoit voulu l'être ; mais cette fatalité qui ſépare preſque toujours les cœurs des Souverains, ayant éloigné de la Reine celui du Roi, l'amour qu'elle n'a pu donner à ce Prince, elle le donnoit à ſes enfants, & particuliérement au Roi ſon fils, qu'elle aime paſſionnément : le reſte des perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, ne ſauroient ſans préſomption, & ſans une vanité bien mal fondée, ſe vanter d'être aimés d'elle : ce bien n'eſt réſervé que pour les élus ; mais elle les traite bien, & toutes, chacune ſelon leur mérite, en reçoivent un aſſez favorable accueil pour les obliger à une grande fidélité à ſon ſervice, & à beauconp de reconnoiſſance envers elle. Sa bonté en cette occaſion tient la place de la tendreſſe, dont elle ne fait pas une fort grande profuſion aux pauvres mortels ; mais les choſes qui viennent d'elle, & qui en ont ſeulement quelques apparences, ſont d'un prix ineſtimable, tant par leur rareté que par l'excellence de la perſonne de qui on les reçoit.

Si elle n'eſt pas ſi tendre pour ceux qui ont l'honneur de l'approcher, elle eſt ſûre & ſecrete à ceux qui ſe confient en elle. Son procédé eſt honnête & obligeant. Du côté de la fidélité, elle ſe renferme dans les mêmes bornes que les particuliers. Elle entre dans les chagrins de ceux qui ſouffrent. Ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en ſa douceur de la conſolation, & ſes oreilles paroiſſent ſi attentives au ſoulagement des miſérables, qu'il ſemble que ſon cœur tout indifférent qu'il eſt, y prend auſſi quelque part. Il me paroît qu'elle n'eſt pas aſſez touchée de l'amitié qu'on a pour elle : mais comme les Rois entendent de tous un même langage, & qu'il eſt difficile de diſcerner la vérité d'avec le menſonge & l'artifice, il eſt aſſez excuſable, & même ſelon la raiſon, de ne ſe pas laiſſer aiſément perſuader ſur une choſe qui, de ſa nature, eſt fort trompeuſe. Elle hait ſes ennemis de la même façon qu'elle aime ſes premiers amis. Par ſon inclination, elle ſe vengeroit volontiers : elle ſeroit capable de porter bien loin ſes reſſentiments; mais la raiſon & ſa conſcience la retiennent, & ſouvent je lui ai oui-dire qu'elle a peine à ſe vaincre là-deſſus. Elle ſe met rarement en colere ; ſa paſſion ne la domine pas; elle

n'éclate par aucun bruit indécent à une Princesse, qui commandant un Royaume, doit se commander elle-même; mais il y paroît à ses yeux, & quelquefois elle en a donné quelques marques par ses paroles: De ma connoissance elle n'en a jamais été vivement touchée que pour les intérêts de la Couronne contre les ennemis de l'Etat & du Roi son fils: & par conséquent je puis dire ne l'avoir vue en cet état que par des sentiments dignes de louange.

La Reine est naturellement libérale, elle est capable de donner avec profusion, & en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques. Elle n'est jamais incommodée de ceux qui lui demandent du secours dans leur nécessité; & ce qu'elle leur donne, elle le donne avec joie; mais comme elle néglige les richesses pour elle-même, elle néglige aussi d'en donner aux autres. Une des plus belles qualités que j'aye reconnues en la Reine, c'est la fermeté de son ame : elle ne s'étonne point des grands périls; les choses les plus douloureuses, & qui ont le plus agité son ame, n'ont pu apporter du trouble sur son visage, & ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui sied si bien aux personnes qui portent la Couronne. Elle est in-

trépide dans les grandes occasions; & la mort, ni le malheur ne lui font point de peur. Elle soutient son opinion sans se relâcher, quand une fois elle la croit bonne; & sa fermeté va au-delà des raisons que la politique fait dire aux personnes passionnées : de-là procede qu'elle ne s'étonne point des discours du vulgaire : elle trouve dans son innocence & dans sa vertu, sa sûreté & sa consolation; & pendant que la guerre civile a fait contre elle ce que la malice & l'envie ont coutume de produire, elle a fort méprisé toutes leurs attaques. Elle est toujours égale en toutes les actions de sa vie : toutes ses années & ses journées se ressemblent : elle observe continuellement une même regle, & nous l'avons toujours vue faire les mêmes choches, soit dans ce qu'elle rend à Dieu par devoir, ou ce qu'elle donne au monde par complaisance. Elle est tranquille, & vit sans inquiétude; elle ne puise ni dans le passé, ni dans l'avenir, aucun souvenir, ni aucune crainte qui puisse troubler son repos : elle pense seulement, selon le conseil de l'Evangile & l'avis des Philosophes, à passer sa journée, goûtant avec douceur le bien qu'elle y trouve, sans se plaindre du mal qu'elle y rencontre.

La pensée de la mort ne l'étonne point, elle la regarde venir sans murmurer contre sa fatale puissance, & il est à croire qu'après une fort longue vie, elle recevra cette affreuse ennemie des hommes avec une grande paix. Je souhaite que cela soit ainsi, & qu'alors les Anges en reçoivent autant de joie, que les hommes auront sujet d'en ressentir de tristesse.

XLV.

PORTRAIT de Madame la Duchesse d'ÉPERNON, sous le nom de SYLVANIRE, fait par Madame DE CHOISY.

APRÈS avoir examiné toutes les choses capables de me divertir dans ma solitude, je n'en ai point trouvé qui me pût être plus agréable que de travailler au Portrait de la Bergere Sylvanire ; mais comme c'est mon coup d'essai, si vous ne le trouvez pas parfaitement ressemblant, regardez-le du côté de l'amitié que j'ai pour elle, & n'y recherchez point la perfection de l'art. Avant que de commencer, il est bon que vous sachiez le talent particulier que les Dieux m'ont

donné, qui eſt que l'amitié que j'ai pour les gens m'éclaire & ne m'aveugle jamais : de ſorte que je vois tout ce qui ſe peut voir dans les perſonnes que j'aime.

La Bergere que je vous veux dépeindre, eſt de taille médiocre, plus grande que petite, ſi bien proportionnée, que jamais perſonne n'a eu un ſi bon air, ni meilleure grace en tout ce qu'elle fait. Elle a le tour du viſage admirable; & ſans être fort belle, les Eſpagnols pourroient dire d'elle qu'elle a le je ne ſais quoi. Ses yeux ne ſont ni grands ni petits; mais aſſez doux; ſon nez eſt fort bien fait; ſa bouche n'eſt point fort petite; mais elle eſt incarnate, & les levres fort unies. Elle a les bras fort beaux, & les mains bien faites, & fort nobles. Quant aux qualités de ſon ame, il ſemble que ce ſoit pour elle que ſoit fait ce Vers de Voiture :

Son cœur de Reine, & ſa grande beauté.

Et l'on peut ajouter que les Reines qui auroient le cœur fait comme elle, mériteroient ſans doute les autels qu'on leur dreſſe quelquefois avec injuſtice.

Cette illuſtre Bergere eſt née courageuſe ſans témérité, hardie ſans inſolence, & bienfaiſante ſans vanité, aimant à faire

du bien ; & ſi ſa fortune répondoit à ſon inclination, elle répandroit de grandes bénédictions ſur tout ce qui l'environne. Elle eſt fiere, mutine & aſſez aiſée à fâcher, paroiſſant à l'extérieur plus douce qu'elle n'eſt en effet, fort indifférente pour toutes les choſes qui ne la touchent point, s'ennuyant preſque de tout ce qui divertit les autres ; ce qui me fait prévoir que l'avenir lui prépare ou un grand calme dans la dévotion, ou des chagrins inſupportables dans la vieilleſſe. Mais comme elle a toujours ſervi Dieu, j'eſpere qu'il ne l'abandonnera pas. Elle eſt aſſez fine ; mais ſi éloignée de tromper perſonne, que cela la met en état de pouvoir être trompée, jugeant de la probité des autres par la ſienne. Elle n'eſt pas aſſez défiante, & j'ai remarqué dans ſa vie, que qui la veut tromper, le fait aſſez facilement. Elle n'aime nullement que l'on ſe mêle de ſes affaires, auſſi n'aime-t-elle pas à ſe mêler de celles des autres. Elle eſt ſi libérale que je craindrois pour elle, ſi elle pouvoit diſpoſer de ſon bien, qu'elle n'en usât comme les Capucins, qui ne gardent rien pour le lendemain. Elle eſt naturellement la meilleure & la plus vigoureuſe amie du monde ; & s'il arrive qu'elle n'en donne pas

des preuves éclatantes à ses amies, il faut nécessairement croire qu'elle a été corrompue par quelque méchant conseil: sa pente naturelle étant telle, que ses amies n'ont rien à y souhaiter de plus généreux ni de plus fidele. Enfin, la Bergere étoit d'une meilleure fortune que n'est la sienne.

XLVI.

PORTRAIT de Madame de CHOISY, sous le nom de la CHARMANTE EXILÉE, fait par MADEMOISELLE, le second jour d'Octobre 1658.

J'AVOIS toujours hésité à faire votre Portrait; car il y a tant de bien à dire, qu'étant dans le milieu de Paris tenant votre cour composée des plus grands Princes & Princesses qui soient au monde, & de tout ce qu'il y a de plus honnêtes gens de tout sexe, l'on auroit cru sans doute que je ne me serois pas contentée de vous la faire par mes visites, mais que je voulois encore vous la faire par mes écrits. Je pense que l'on n'aura point ce soupçon de moi, si je le fais maintenant que vous êtes exilée, & que

c'eſt un état auquel on cherche peu à plaire aux gens, & où l'on ne ſe preſſe guere à donner de l'encens. Je crois même que la vapeur n'en ſentiroit rien, & que le feu ne voudroit pas brûler. Ainſi pour montrer que mes ſentiments ſont plus purs & plus échauffés pour vous, que l'élément de tous qui l'eſt davantage, j'ai été bien-aiſe de prendre ce temps pour faire votre Portrait, dans lequel je parlerai de vous ſans flatterie; & j'y mettrai tout ce que je connois de bien & de mal en vous, avec autant de franchiſe & de ſincérité que j'ai fait dans le mien propre.

Je ne dirai pas comme Madame de Bregis, que vous avez le nez d'une juſte proportion; mais je dirai bien que je le trouve beau, car j'aime fort les grands nez, & la raiſon s'en voit en me regardant, ſans que je le diſe. Votre teint eſt fort uni, il eſt auſſi blanc & auſſi vif qu'une brune le peut avoir, auſſi-bien que votre bouche qui étoit d'agréable forme avant que vos incommodités euſſent terni la couleur de l'un & de l'autre. Vos cheveux ſont d'un fort beau noir, & l'on ne vous peut voir ſans dire que vous avez été la plus belle & la plus agréable brune de notre ſiecle. J'ai ouï

dire que la Reine le jugeoit ainſi, & qu'elle diſoit que vous danſiez parfaitement bien; ce que je crois mal aiſément, parce que vous aimez peu à marcher; & pour bien danſer, il faut bien marcher. Pour votre gorge, vos bras & vos mains, je ne les ai vus que depuis vos maladies; mais leur blancheur me fait croire qu'il n'y manque que de la graiſſe, & que quand vous en aviez tout cela étoit beau. Votre taille eſt de celles ſur leſquelles il n'y a rien à dire, n'étant ni belle, ni laide. Mais venons à votre eſprit; car vous l'aimez beaucoup mieux que votre corps: vous l'avez vif, brillant & agréable plus que perſonne que je connoiſſe: vous parlez bien, délicatement & juſte: perſonne ne fait plus galamment ni plus plaiſamment un récit que vous: vous avez un grand charme pour la converſation, quoique vous ne ſoyez ni railleuſe, ni médiſante. Jamais perſonne n'a décidé avec tant d'autorité ſur toutes choſes & ſur toutes ſortes de gens que vous; je ne dirai pas ſi c'eſt toujours à propos; car vous ſavez qu'il n'y a point de regles ſi générales qui n'ayent leurs exceptions: ainſi je penſe que pour dire la vérité, ceux de qui vous décidez avantageuſement louent non-ſeulement votre eſprit, mais encore

votre jugement : mais ceux pour qui vos décifions ne font pas favorables, ne parlent que de votre vivacité. Vous êtes charitable aux pauvres ; excitez vos amis de l'être. Vous n'êtes pas chiche de donner de bons confeils fur la dévotion, & de faire des Sermons avec beaucoup d'éloquence ; ils profitent à ceux qui y font difpofés, & font inutiles aux autres ; mais ceux de St. Auguftin font le même effet, quoiqu'ils foient meilleurs, quand ils ne trouvent pas la matiere prête ; & c'eft Dieu qui étant l'Auteur de tout, forme les chofes comme il lui plaît. Cette même raifon eft à donner à ceux qui diroient que vous prêchez, & ne pratiquez pas ; car entre nous vous ne faites pas tout ce que vous dites. Vous voulez être dévote ; mais apparemment l'heure n'eft point venue, vous ne l'êtes pas, & la grace n'eft pas la dominante en vous. Le jeu eft une paffion fi grande, qu'elle pourroit quelquefois lui tenir tête ; car vous m'avouerez qu'il a un grand pouvoir fur vous, & vous favez bien ce que j'en ai toujours dit. Vous aimez le monde furieufement, & les gens choifis ; les fâcheux vous font infupportables ; & fi vous ne faites pénitence en ce monde, je ne doute pas qu'en l'autre vous ne foyez quelques années avec tous

les

les fâcheux & les fâcheuſes du Purgatoire, ſi ce n'eſt que le ſéjour de Balleroi & les Nobles de la Province n'y ſuppléent; ainſi les divinités de ce monde, d'accord avec celles de l'autre, auront commué votre peine. Voici un Portrait où il y a bien des perſpectives & des lointains; mais comme je l'envoye à la campagne, l'on peut croire que ce ſera pour mettre ſur quelque cheminée ou dans quelque galerie. Vous aimez à parler, comme j'ai déja dit, quoique vous ſoyez mélancolique, votre tempérament l'étant au dernier point. Vous avez beaucoup d'amis, & vous en croyez avoir encore davantage: ce n'eſt pas que vous ne ſoyez fort défiante & fine; mais c'eſt que vous avez bonne opinion de vous. Vous avez aſſez de vanité & de préſomption; mais cela eſt bien fondé, à ma fantaiſie. Vous aimez que l'on faſſe cas de vous. Je ne ſais ſi vous êtes intriguante, & ſi vous vous mêleriez volontiers de choſes au-deſſus de vos forces; car je me défie tant des miennes, que je ne les croirois pas capables de pouvoir juger ſur une matiere ſi délicate, & dans une telle conjoncture où je ne voudrois pas vous blâmer, & où je ne voudrois pas auſſi démentir des gens à qui je dois toute ſorte de reſpect; ainſi je

n'en dirai rien; c'eſt aſſez d'avoir tiré l'épée une fois contre eux, & même trop. Pour la galanterie, vous l'aimez fort aux Meſſieurs; pour aux Dames, je vous en ai vu blâmer quantité. De dire ſi vous l'avez aimée pour vous, je n'en ſais rien, ne vous ayant connue qu'en un temps où vous ne l'aimiez pas. Je penſe que voilà un fort beau Portrait, & il ne s'en trouvera pas un qui traite de plus de choſes. D'ordinaire les Peintres ne ſont pas univerſels; ceux qui font des payſages, font mal la reſſemblance: les uns font des fleurs & des fruits; les autres des bêtes, des batailles, des naufrages & des perſpectives. Pour moi, ſans avoir jamais examiné quel eſt mon talent, j'en peins de toutes les manieres, & je n'en ai point encore fait de ſi hardi que celui-ci; car il y a de tout un peu, & c'eſt aſſez pour faire fort mal tout enſemble; mais j'eſpere que vous en excuſerez les défauts ſur la bonne intention.



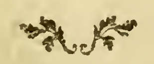
XLVII.

PORTRAIT d'un VIEILLARD inconnu, à une belle & bonne Religieuse du Pont-aux-Dames.

PUISQUE la regle févere de votre couvent me défend l'entrée de votre cellule, au moins, Madame, fouffrez que mon Portrait y foit reçu, afin que vous l'ayiez fouvent devant les yeux pour en corriger les défauts, & le mettre en état que je puiffe favoir de quelle forte vous defirez que je vive dans la retraite que je veux faire en votre hermitage, à l'exemple de ma belle-mere qui s'imagine déja être dans le Paradis, tant elle reçoit de fatisfaction en cette demeure, où je veux aller fuivre le contre-pied du vice; ainfi que dans le monde, j'affecte de prendre le contre-pied de l'impertinente mode de ce temps, à la façon que ma plume le va dépeindre. Je fuis un vieillard affez raifonnable, fort chauve, & ne pouvant fouffrir de perruque, quoique chacun s'en ferve à préfent : fi peu qu'il me refte de cheveux gris & courts, je les fais bouillir pour les tenir fecs & frifés, aimant mieux la commodité, que la parure de longs

coins enfarinés & engraiſſés de pommade. Je ſuis dans une vigoureuſe ſanté, parce que je fais le contraire des ordonnances des Médecins. J'aime la bonne chere avec le honnêtes gens, ſans la pouſſer dans la crapule; de ſorte que je ne ſouffre aucune incommodité de goutte, gravelle, ni autre infirmité naturelle, quoique j'aye près de ſoixante & dix ans. Je ne ménage point ma vieilleſſe, crainte de vivre juſqu'au décrépite. Mes plaiſirs ne ſont jamais ſemblables, je les prends de tous côtés; & contre l'ordinaire des vieux critiques, je m'accommode au temps: ce qui me donne les entrées dans les cabinets, & me fait ſouhaiter dans la compagnie des plus grands Hommes. Je n'aime pas la fade complaiſance, & je me délecte d'émouvoir la converſation par quelque agréable diſcours, où je ſuis fort opiniâtre. J'ai quitté la ſuite ordinaire de la Cour, pour en tirer mes avantages. Les principaux Miniſtres de l'Etat ſont ſi ſatisfaits de ma conduite dans Paris, que j'en ſuis plus gratifié dans mon libertinagne, que lorſque j'étois Courtiſan plus aſſidu. Je vis avec mes amis ſans cérémonies, & ne leur fais aucune viſite & compliments, crainte qu'elles me ſoient rendues. Je n'approuve pas les vieilles maxi-

mes, ce qui m'a dégoûté de lire les anciens Auteurs, & me ſuis fort étudié à conſidérer le grand Livre du monde, où j'ai fait figure en quelques endroits : & dans mon agréable ignorance, j'ai compoſé des bagatelles en proſe & en Vers aſſez divertiſſantes. Les Dames me conſiderent encore plus néanmoins pour s'en ſervir de confident que de galant; & celles dont la beauté eſt conſidérée des grands Seigneurs, ne m'ont jamais touché, pour la peine qu'elles donnent à conſerver; & je fais état de ce qui n'eſt point vu du Public, comme d'un tréſor caché. Je crains d'être pris au mot, & je cherche à préſent mon divertiſſement avec les plus retirées : ce qui me fait réſoudre de quitter les grandes compagnies pour aller près de votre Hermitage, où je me promets de prendre le contre-pied de toutes les délices de la jeuneſſe de ce ſiecle. Jugez, Madame, par ce Portrait, ſi j'en ſuis digne.



XLVIII.

PORTRAIT du ROI, écrit à Paris le ſeptieme Octobre 1658.

PAR MADEMOISELLE.

DEPUIS que c'eſt la mode de faire des Portraits, j'en ai vu quelques-uns du Roi; mais je n'en ai vu aucun fait à ma fantaiſie. Il eſt vrai que c'eſt un ſujet ſi digne, qu'il eſt difficile que perſonne le puiſſe traiter aſſez dignement. Il n'y auroit que lui ſeul, s'il s'en étoit voulu donner la peine. L'on pourroit dire ſur cela ce que les Prédicateurs diſent des trois Perſonnes divines, qu'il n'y a qu'elles qui ſe puiſſent donner les unes aux autres les louanges qu'elles méritent: auſſi il n'y a que le Roi qui puiſſe parler de lui. Néanmoins cette même comparaiſon juſtifie aſſez l'entrepriſe que je fais de ſon Portrait; car puiſque les plus impénétrables myſteres de notre foi ſont ſouvent traités par des perſonnes médiocres, & qu'il eſt permis aux mortels de parler de la Divinité, il me ſemble que j'ai quelque choſe d'aſſez relevé pour pouvoir parler de celle de ce monde, & que l'éclat

que j'en tire ne me ſervira pas ſeulement pour m'élever au-deſſus du reſte des créatures ; mais qu'elle me donnera les plus belles lumieres pour me bien acquitter envers elle de tout ce que je lui dois, & une particuliere en ce rencontre pour bien faire ſon Portrait.

La taille de ce Monarque eſt autant par-deſſus celle des autres, que ſa naiſſance auſſi-bien que ſa mine. Il a l'air haut, relevé, hardi, fier & agréable, quelque choſe de fort doux & de majeſtueux dans le viſage ; les plus beaux cheveux du monde en leur couleur & en la maniere dont ils ſont friſés. Les jambes belles, le port beau & bien planté. Enfin, à tout prendre, c'eſt le plus bel homme & le mieux fait de ſon Royaume, & aſſurément de tous les autres. Il danſe divinement bien, aime les ballets, & s'en acquitte comme de la belle danſe. Ce divertiſſement ſied bien aux Rois, & ils ſont toujours loués de s'y occuper ; parce qu'ils montrent leur adreſſe, & que c'eſt donner matiere aux peuples de les louer. Il eſt même de la politique de témoigner leur vouloir plaire par-là : les Empereurs Romains en uſoient ainſi ; ils ſe divertiſſoient ſouvent aux ſpectacles ; quittant leurs affaires dans le temps que l'on avoit accoutumé d'y aller,

& s'en faisant une de n'y pas manquer. Il s'adonne fort à tous les jeux d'exercice, & y réussit fort bien, tire en volant plus adroitement que qui ce soit. Quant à celui de la guerre, il sait depuis le métier d'un simple soldat, jusques à celui d'un Général d'armée, & en parle avec autant de capacité que faisoit le feu Roi de Suede. Il témoigne la plus grande passion du monde pour la guerre, & est au désespoir de ce qu'on l'empêche d'aller aussi souvent qu'il voudroit aux occasions, quoiqu'il n'y aille que trop au gré de ceux qui savent combien sa personne est précieuse à l'Etat. Il a autant de courage que l'on en peut avoir, & l'on est fort aise d'avoir eu lieu de connoître par ses actions, que si par un même malheur que Henri IV, il avoit été obligé de reconquérir son Royaume, il s'en feroit aussi-bien démêlé que lui par sa bravoure & par sa conduite. J'ai oui-dire qu'en cette derniere campagne il encourageoit à bien servir & les Officiers & les soldats par son exemple, & que rien n'est plus vigilant, ni plus soigneux que lui. Sa santé correspond bien à son inclination; car elle est aussi forte & aussi vigoureuse qu'il est nécessaire qu'elle soit pour résister aux fatigues de la guerre. Son abord est froid : il parle peu; mais

aux perſonnes avec qui il eſt familier, il parle bien juſte, & ne dit rien que très-à propos; raille fort agréablement, a le goût bon, diſcerne & juge le mieux du monde, a de la bonté naturelle, eſt charitable, libéral, joue en Roi, & ne fait nulle action qui n'en ſoit.

Il a fort bon ſens pour les affaires, parle bien dans ſes Conſeils, & en public, quand il eſt néceſſaire. Il ſait fort bien l'Hiſtoire, en parle à propos, loue ce qui eſt à louer de ſes Prédéceſſeurs, & en retient ce qui lui eſt néceſſaire pour s'en ſervir dans les occaſions. C'eſt auſſi la plus belle ſcience que puiſſent avoir les Rois, que la connoiſſance de leur pays, du bien & du mal de leurs Ancêtres; car l'on ſe corrige ſur les défauts des autres, & l'on ſe rend plus parfait ſur leurs bonnes qualités, le temps apportant toujours de la politeſſe, & de l'augmentation au mérite, dont les peuples reſſentent de favorables effets. Lorſqu'on l'a peint en Berger, l'on a dit qu'il étoit propre à gagner le prix du hameau; mais qu'il ne s'en ſoucioit pas: pour moi je ſuis perſuadée qu'il eſt fort propre à être galant, & il eſt aſſez tourné de cette maniere; mais je penſe que ce qui l'en empêche, c'eſt qu'il a le goût ſi délicat, qu'il ne trouve point de belle

tournée à son point, & que celles de ce temps ne le sont pas assez pour lui. C'est encore sur quoi on le peut louer de se connoître si bien en beauté : aussi est-il juste qu'un Roi soit plus délicat qu'un Berger. Pâris donna la pomme, parce qu'il en trouva à sa fantaisie ; il n'en trouve point à la sienne : il fait bien de ne suivre l'exemple de personne, étant fait pour en donner aux autres. Il a beaucoup de piété & de dévotion ; elle est d'exemple & d'édification, & tout comme il la faut pour être suivie, n'étant point trop austere ni trop sévere : il a aussi été élevé de bonne main, puisque la Reine sa mere est la Princesse du monde dont la dévotion est plus solide & la plus admirable ; aussi en voit-on des effets, puisque toutes les graces & les bénédictions de Dieu sont répandues, & sur la personne du Roi, & sur son Etat, dont les prospérités donnent bien lieu de dire que le jugement du Roi paroît en la confiance qu'il a en Monsieur le Cardinal, puisque rien n'égale ses soins pour toutes choses, & les fait si heureusement réussir par sa pénétration. Enfin, le Roi mérite d'être, comme il est, l'amour de ses peuples, la vénération de toute sa Cour, & la terreur de ses ennemis.

XLIX.

Portrait de Nestor.

J'Avois cru jusques ici que l'invention des Portraits étoit une chose nouvelle; mais assurément elle ne l'est pas. Dans l'un des Livres des Amadis, (je ne sais si c'est dans l'onzieme ou douzieme) il y en a un du Prince Falange d'Ast, le plus poli & le plus galamment écrit qu'il se puisse; & je défie tous ceux qui en ont fait, soit Auteurs, ou Dames, (car il me semble qu'il y en a assez qui ont réussi en ce genre d'écrire) d'en faire de plus juste, & assurément en cela Amadis est fort à la mode. Quelle joie ce seroit pour beaucoup de gens, s'il y avoit une Urgande, c'est-à dire, pour ceux à qui elle feroit du bien! car pour les autres, je crois que ce leur feroit une grande douleur; mais comme d'ordinaire l'on ne cherche guere que du bien pour soi, & que la charité est de toutes les vertus la moins pratiquée, & sur-tout à la Cour, l'on croira aisément que je n'ai pas l'esprit rempli de ces enchantements qui ne produisent que feux & flammes qui exterminent, & rendent les Dieux ministres de nos vengeanges. Je ne

demande que des palais enchantés, que des douceurs & du repos, & pour moi, & pour mes amis. Mais je m'emporte fort dans des fictions poétiques, & perſonne ne lira l'exorde de ce Portrait, qui ne croye qu'après avoir dit de ſi grands mots, je ne fuſſe dans un enthouſiaſme tout propre à faire un Poëme héroïque, & que ce ſeroit plutôt mon ſtyle que de travailler en bucolique. Je tromperai les Lecteurs; car je me vais rabattre à une très-médiocre proſe, pour faire le Portrait d'un homme qui mérite bien que l'on en diſe tout le bien que l'on y connoît. C'eſt une vraie humeur de Romain : aſſurément il en a beaucoup de bonnes qualités; & s'il me venoit dans l'eſprit le nom de quelqu'un de ces grands Conſuls, je le lui donnerois; mais ma mémoire me manquant, je lui donnerai celui de Neſtor, ayant lu depuis peu dans Ariſtippe une choſe qui lui convient tout-à-fait, ſur ce qu'il dit qu'Agamemnon diſoit touchant la difficulté qu'il y avoit de trouver des Conſeillers fideles pour ſervir les Princes, qu'entre mille il ne ſe trouvoit pas un Neſtor, & qu'un Neſtor valoit un Royaume entier.

Notre Neſtor donc eſt d'entre deux tailles, d'une mine médiocre, les épaules hautes, du reſte aſſez bien fait : il a la tête

d'une bonne grosseur pour y avoir du jugement, un fort grand front, large & dégarni de cheveux, la tête presque chauve, le peu de cheveux qu'il a sont cendrés. Les physionomistes trouvent que c'est comme il faut avoir la tête pour l'avoir bonne, & disent qu'ordinairement les gens aussi mal coëffés que celui dont je parle, sont fort habiles; & presque tous les grands personnages de l'Antiquité étoient de cette maniere : beaucoup des plus grands Ministres qui ont été en France, & dont on voit les Portraits, ont tous la tête dégarnie de cheveux. Il a le nez aquilin, les yeux bleus, le visage olivâtre, l'air mélancolique; tout cela est assez d'un honnête homme; quelque chose de fier, & même plus qu'il ne lui appartient; l'esprit vif & pénétrant pour les affaires, lent pour la conversation, quoiqu'il l'ait agréable; parle peu, à moins que de connoître beaucoup les gens; fait mal aisément connoissance, est d'humeur retirée; s'applique fort quand il veut; mais naturellement il est paresseux; a de l'ambition, mais modérée; ne la voudroit pousser que par les belles voies; est ennemi des bassesses & de la servitude, à moins qu'elle ne lui plaise, & est en état de s'en passer, & de n'en prendre point autre-

ment. Il ne connoît point d'intérêt que celui de ses amis, pour les servir : il seroit libéral s'il lui convenoit de l'être, & le conseilleroit toujours à ceux à qui il convient : il est charitable ; car il convient à tout le monde de l'être. Il connoît Dieu, le sert, le prie & le craint, parce qu'on le doit, par la vénération qu'il a pour les Saintes Ecritures, & non pas par foiblesse, comme beaucoup d'autres gens ; lit les bons Livres ; étudie, en ayant présentement le temps. Il est plus propre qu'homme du monde à faire une retraite, & à vivre comme les anciens Peres de l'Eglise. Il n'est pas extraordinairement savant, ayant eu de jeunesse des emplois & des occupations qui ont interrompu ses études. Il connoît le monde & la Cour, sait comme l'on y vit, entend les affaires du dedans & du dehors du Royaume ; écrit parfaitement bien, & assurément il seroit capable de faire de beaux Livres. Comme l'on peut aussi bien servir Dieu dans le monde que dans le désert, je me persuade que cette pensée lui fera souvent combattre l'attachement qu'il y pourroit avoir, & que le Prince du monde n'emportera en lui aucun avantage sur celui du Ciel, puisqu'il y fera mieux son salut que dans la retraite, la vie qu'il mene en étant

une perpétuelle pour lui. Il eſt colere quoiqu'il paroiſſe tempéré; mais ce ſont des feux de paille : il eſt aſſez aheurté en ſon ſens, & même cela pourroit aller juſques à l'opiniâtreté : il n'en a point dans la haine; car c'eſt l'homme du monde qui en a le moins pour ceux qui lui ont fait le plus de mal, il ſeroit prêt de les ſervir ſi l'occaſion s'en préſentoit. Il eſt ſens peur; je l'ai vu menacé de foudres & de tonnerres, qui ſont choſes inévitables, & les attendre avec toute la tranquillité poſſible, ſe perſuadant que la divine Puiſſance n'agiſſant qu'avec juſtice, arrêteroit le bras de ceux qui ne la gardent pas ainſi qu'elle. C'eſt l'eſprit du monde le plus pacifique, & ennemi de ceux qui ne le ſont pas, évitant de converſer même avec les gens contrariants, parce que ce procédé lui fait de la peine. Jamais homme n'a été plus éloigné de l'intrigue, & les humeurs intriguantes lui ſont inſupportables : il eſt ſenſible pour ſes amis, reconnoiſſant aux obligations, ferme dans l'adverſité, & ſupporte les diſgraces & les déplaiſirs de la même maniere qu'il feroit la bonne fortune, de laquelle il eſt incapable de ſe prévaloir. Il n'eſt pas méfiant; & s'il ſe confie à peu de gens, il ne garantit jamais rien, tant il a peur de tromper les autres

ſous la bonne foi d'autrui ; car pour lui il n'en manqua jamais à perſonne : on pourroit auſſi avoir la même confiance en ceux de qui il répondroit, qu'en lui ; car il ſe connoît fort bien en gens, & Agamemnon pourroit dire de ceux-là, qu'il ſe trouveroit plus d'un Neſtor.

L.

PORTRAIT de Madame de THIANGE, *fait à Lyon le* 30 *Novembre* 1658.

PAR MADEMOISELLE.

ON s'étonnera que je faſſe mon Portrait en l'état où je ſuis, puiſqu'il faut avouer que je ſuis un peu changée, & que d'ordinaire l'on n'aime pas à ſe montrer de cette ſorte quand on aime ſa beauté. Mais deux ans de Province m'ont appris à ne m'en pas ſoucier ; les réflexions que j'ai faites pendant ce temps là m'ont fait connoître qu'il faut commencer à ſe détacher du monde par ſoi-même, & que quand mon viſage ſeroit changé, c'eſt de quoi je ne me dois pas mettre en peine. Au contraire, je dois être bien aiſe que l'on remarque ce changement, pour-

vu que l'on s'apperçoive des autres qui ſont moins viſibles, & qui me feront ſans doute plus avantageux, puiſqu'ils plairont à toute ma famille, pour laquelle je veux avoir autant d'égard à l'avenir, que j'en ai eu peu par le paſſé; mais jeuneſſe & ſageſſe s'accordent rarement enſemble, & ce proverbe a été, je crois, fait pour moi. Ainſi par mon propre aveu, l'on pourra juger de mon changement; & ſi quelque jour après une longue vie, que j'eſpere paſſer en bonne Chrétienne, je mourois en opinion de ſainteté, j'aurois un Prélat d'une haute vertu pour témoin de mes bonnes réſolutions, qui auroient été exécutées, & qui auroient eu une ſi bonne fin.

J'ai pris le deſſein que j'ai de devenir dévote, en liſant les œuvres de S. Auguſtin; j'ai toujours eu une particuliere dévotion pour lui, tant à cauſe de ſon eſprit & de ſa ſainteté, que par le rapport qu'il y a de ſa converſion à celle des gens qui vivent dans ce ſiecle: c'eſt par lui que j'eſpere de réuſſir à la mienne; mais il m'inſpire tant de ſentiments d'humilité, que je crains que mon Portrait n'en ſoit moins reſſemblant. J'ai l'air de ce que je ſuis née, c'eſt-à-dire, d'une Demoiſelle de très-grande qualité, & je me ferois bor-

née à n'être que cela dans un temps autre que celui-ci ; mais maintenant je puis dire ſans vanité que je ſuis Princeſſe, & la quantité de Souverains dont je ſuis deſcendue en font foi : mais il vaut mieux laiſſer dire cela aux autres. Je dirai ſeulement que les alliances de la Maiſon avec celle des Ducs de Guyenne, des Comtes de Limoſin & de Poictiers me laiſſent aſſez croire que je ſuis venue de Roſanire, fille de Policandre, Roi des Pictes. Jugez après cela ſi j'ai bon air, & ſi je l'ai haut: auſſi m'en fait-on la guerre, & ce ſont de ces guerres qui ne déplaiſent pas. Roſanire s'habilloit quelquefois en Bergere avec Galatée, & prenoit plaiſir de ſe promener avec celles qui habitoient ſur les bords du Lignon : apparemment elles filoient leurs quenouilles, & c'eſt un de mes plaiſirs. Je ſuis auſſi familiere avec les petites gens que l'étoit cette Princeſſe de qui j'ai l'honneur de deſcendre. L'on dit que j'ai les yeux beaux, doux, & l'on juge de mes regards ſelon que l'on m'aime. J'ai les dents belles, & la bouche auſſi, le nez bien fait, & le ris agréable, la gorge belle, les mains admirables, la mine mélancolique, quoique j'aye l'humeur fort gaye. L'on a même dit que j'étois emportée lorſque j'étois plus jeu-

ne que je ne ſuis : ce n'eſt pas que je ne le ſois encore aſſez pour être belle ; mais j'ai aſſez d'âge pour être ſage. Quant à la galanterie,

> L'on ſaura que Maman mignonne
> Se pique de Femme de bien,
> Et femme qui pour moins que rien
> Etrangleroit une perſonne.

J'ai l'eſprit agréable & divertiſſant, & l'on s'ennuye rarement où je ſuis. Je crois être aſſez plaiſante, au moins la petite fille du grand Euric me l'a ſouvent dit. Je danſe mal, & en cela je ne reſſemble pas à Madame ma biſaïeule, triſaïeule, ou quintaïeule. Il n'y a chanſon au monde que je ne ſache, rien n'égale ma mémoire ; & ſi j'avois voulu l'employer à des choſes plus ſolides, peut-être y aurois-je réuſſi de même ; mais comme l'on ſait que la mémoire & le jugement, ſelon le commun dire, ſont diſcordants, l'on en jugera comme l'on voudra : pourtant je ſais quelques fragments de l'Hiſtoire, & celle de François I m'a plu ſur toutes ; le titre que Marot lui donne me paroît aſſez juſte.

> Roi plus que Mars de gloire environné,
> Roi le plus Roi qui fut onc couronné.

Enfin, à tout prendre, je crois que j'ai beaucoup plus de bon que de mauvais, & l'on pourroit dire ſur moi de certains Vers de Voiture :

Que qui ne verroit que mes Vers,
Et ne connoîtroit mes revers,
L'on m'aimeroit d'amour trop forte.

LI.

PORTRAIT de Madame de MONTATERE, Religieuſe, fait par elle-même, adreſſé à Madame la Marquiſe de MONTATERE ſa belle-ſœur.

VOUS ne pouviez, ſans doute, ma chere ſœur, me demander une marque de mon amitié plus difficile à vous accorder, que de faire mon Portrait. Penſez-vous que je vous faſſe voir volontiers tous les défauts que je ſens en moi, & que je ſois bien-aiſe de me mettre au haſard de perdre votre eſtime, pour vous donner un léger témoignage de mon amitié? Et s'il arrive par haſard que je ſois obligée à vous dire quelque choſe à mon avantage, ſuis-je aſſurée qu'étant clair-

voyante comme vous êtes, vous en demeuriez d'accord; ou que ſi la juſtice vous empêche de le faire, vous expliquiez au moins mon erreur favorablement? En vérité, je n'avois que trop ſujet de vous refuſer, & peût-être l'euſſé-je fait s'il cût été en mon pouvoir; mais ma volonté eſt abſolument ſi ſoumiſe à la vôtre, qu'il n'y a point d'intérêt ſi puiſſant, que je ne ſacrifie à la joie de complaire à une ſœur auſſi aimable que vous.

Les ſentiments que j'ai pour Dieu feront le premier trait de cette peinture: je vous confeſſent qu'ils ne ſont pas tels qu'ils devroient être, & que je ſouhaiterois; car quoique je le craigne infiniment, & que je puiſſe même dire que cette crainte me tyranniſe, ſi ce terme s'accommodoit avec la douceur du joug de notre Seigneur, néanmoins elle n'eſt pas accompagnée d'une amour auſſi forte qu'il le deſire de nous. Vous aurez de la peine à le croire; & il eſt pourtant très-vrai que je ſens une joie continuelle d'être attachée à ſon ſervice d'une maniere particuliere: je vois mille amertumes dans le monde, & mille douceurs dans ma condition, qui me font remercier Dieu d'avoir quitté l'un pour l'autre dans un temps où je n'étois pas très-capable d'en faire un juſte diſcerne-

ment. Mais cette matiere eſt trop ſérieuſe pour être traitée plus au long dans un Ouvrage qui ne l'eſt pas extrêmement : je paſſe donc au reſte. J'ai l'ame bonne, ſans fard & ſans malice; j'y ſens de la fierté & de la gloire, qui iroit même trop loin ſi la raiſon ne l'arrêtoit ; & elle me rendroit non-ſeulement tout mépris, mais même toute ſupériorité inſupportable, ſi l'eſprit de ma profeſſion ne me les faiſoit ſouffrir. Sur-tout, je ſuis fort ſenſible aux avantages de ma maiſon, & je les deſire plutôt pour ſatisfaire mon humeur, que pour l'intérêt de mes parents. Je ſuis libérale juſques à la prodigalité : le plaiſir de poſſéder les choſes m'eſt ſans comparaiſon moindre que celui de les donner. Jugez, ma chere ſœur, combien ma pauvreté me fait ſouffrir, puiſqu'elle me prive de cette ſatisfaction. J'ai le cœur fort tendre à la compaſſion, juſqu'à en être malheureuſe ; car le mal de tout le monde devient le mien, par la pitié que j'en ai. J'ai du courage, & même aſſez pour entreprendre les choſes les plus difficiles, pourvu que je ſache qu'elles ſoient bonnes & juſtes ; car perſonne n'a jamais été plus timide que moi à faire le mal : je crois que c'eſt plutôt par la crainte du blâme & de la cenſure, que par l'averſion du mal mê-

me ; aimant mieux me priver de toute sorte de satisfaction, que d'en recevoir le moindre reproche. Ma réputation m'est infiniment chere, & il n'y a que les offenses qu'on m'y peut faire que j'aye de la peine à pardonner, c'est-à-dire, à oublier ; car de m'en venger, je n'en suis point capable, & le plus grand mal que je fasse à mes ennemis, c'est de les mépriser. Je suis aisée à fâcher ; mais plus aisée encore à appaiser. J'ai de la peine à me rendre à la vérité, quand je me suis engagée à soutenir une opinion qui lui est contraire ; mais cette difficulté ne résiste pas longtemps à la raison. Je suis fort reconnoissante ; mais non pas assez pour aimer : je ne le fais que par inclination ; mais j'ai une extrême joie de servir ceux qui m'ont obligée. J'aime tendrement & constamment ; mais rarement ; & quand je m'y suis engagée, j'y apporte une complaisance & une confiance entiere, & j'en bannis toute jalousie : je veux être aimée de même. La solitude m'est fort agréable ; je ne sais si cette inclination vient de mon naturel, ou si étant néceffaire pour le bonheur de ma profession, j'ai fait de néceffité vertu. Je ne sais de même à qui je dois le mépris que j'ai pour la plupart des divertissements du monde ; mais il me semble qu'il m'est

naturel, & qu'en quelque état que j'eusse été, le bal, les collations, ni le Cours ne m'eussent pas charmée. Mon imagination me rend souvent malheureuse; car je me figure toujours les choses pires qu'elles ne sont; & quand le mal est arrivé, je le supporte plus patiemment que je n'en avois fait l'attente. Je suis crédule, hormis au mal que j'entends dire de la plupart du monde. Mes passions sont fort modérées; j'en excepte la tristesse, à laquelle je me laisse abattre pour des sujets assez médiocres; néanmoins je la resserre si bien au-dedans de moi, qu'il n'en paroît rien au-dehors. Je suis assez franche & ingénue: c'est moins par foiblesse que par une certaine bonté qui me fait juger que personne ne me voudroit nuire, non plus que moi aux autres; mais le secret de mes amis m'est néanmoins inviolable. Je ne hais pas à être louée, pourvu que les louanges qu'on me donne m'appartiennent; car la flatterie me fatigue. Mon humeur est assez gaye & fort égale, on me loue particuliérement pour ma douceur & pour ma civilité; mais ni l'une ni l'autre ne sont point à l'épreuve du mépris. Je suis fort paresseuse, je l'avoue fort franchement, depuis que j'ai appris un mot Italien qui favorise bien le parti des fainéants, *è bella*

cosa

cosa di far niente: mais quand ce seroit un défaut, je vous ai vue si empêchée à l'excuser, lorsqu'on nous le reprochoit, que je ne crois pas que vous voulussiez me refuser une grace que vous avez assez souvent besoin qu'on vous accorde. On m'a tant dit qu'il me sied mal de mentir, & que je tremble en le faisant, que je ne le fais point du tout. Je ne manque point d'esprit, je l'ai vif & pénétrant: je parle facilement, & assez bien. Ma conversation est enjouée, & quelquefois assez spirituelle. Je n'écris point mal; mais je ne me saurois donner la peine d'écrire fort élégamment: ainsi mes premieres pensées sont les meilleures, n'en souffrant guere de secondes sur un même sujet. Je suis moins ignorante que la plupart des personnes de mon sexe; mais ce que je sais ne sert qu'à me faire regretter ce que ma paresse m'a fait négliger d'apprendre. J'aime beaucoup la lecture: autrefois les Romans faisoient mes délices, c'étoit dans le temps qu'il m'étoit permis de les lire; maintenant les Livres plus sérieux, & plus convenables à ma profession, me plaisent beaucoup davantage.

Je vous ai dépeint la meilleure partie de moi-même; plût à Dieu que je pusse en retrancher le reste sans rendre ce Por-

trait défectueux; mais puisque je l'ai commencé, il faut l'achever. Je suis plus grande que petite, j'ai la taille aisée, l'air bon, l'abord doux & civil. Mon visage est modeste, le tour en est ovale, & l'ovale en seroit parfaite si le menton n'en étoit pas trop pointu. Mes yeux sont bleus, vifs & brillants, de grandeur médiocre, assez souvent battus. Mon teint est blanc & incarnat, sujet à rougir un peu trop : cela vient de mon embonpoint, qui est meilleur de beaucoup qu'à moi n'appartient. Vous m'avez quelquefois flattée d'avoir la bouche belle, le souris agréable, & marquant quelque chose de fin & de spirituel; vous juriez que mes dents étoient admirables; mais peut-être vous moquiez-vous de moi : je sais bien que vous ne le faisiez pas, quand vous me disiez que j'avois le nez petit & troussé; mais je sais bien aussi qu'il n'est pas désagréable, & qu'il ne me défigure point. J'ai les mains belles, la peau blanche & délicate, & toute ma personne est nette & propre. Mes cheveux sont d'un brun cendré; vous ne me croirez pas quand je vous dirai qu'ils deviennent gris, j'en attribue la cause à notre coëffure, qui produit souvent cet effet, plutôt qu'à l'âge où je suis, dont assurément on ne doit rien attendre de tel.

Mais enfin, ma chere sœur, trouvez bon que je finisse : vous m'avez fait repasser bien des choses par l'esprit qui n'y doivent plus tenir aucune place, & cet entretien m'en pourra peut-être coûter un autre moins agréable, mais plus salutaire, avec mon Confesseur. Mais pourvu que ma complaisance vous soit une marque de ma parfaite amitié, & me confirme la possession de la vôtre, je me serai procuré un grand bien d'un côté, si je me suis fait quelque mal de l'autre.

LII.

Portrait de Mr. le Prince, écrit à Paris le cinquieme d'Octobre 1658.

PAR MADEMOISELLE.

IL est difficile à de petites gens de pouvoir parler des personnes fort élevées, & je ne comprends pas comment de médiocres entreprennent de faire les Portraits des Grands ; car s'il n'y avoit qu'à dépeindre les traits du visage, ce sont de ces choses dont tout le monde peut aisément s'acquitter : mais il n'en est pas de même des qualités de l'ame ; car ceux qui ne sont

pas nés d'une condition à l'avoir élevée, peuvent mal-aiſément exprimer les ſentiments de ceux qui l'ont haute : & cela fait le même effet ſur le théâtre du Monde, que ſur celui des Comédiens, quand de mauvaiſes Troupes de campagne récitent les Vers de Corneille.

L'on trouvera que Monſieur le Prince aura ſujet d'être ſatisfait, puiſque ſes vérités bonnes ou mauvaiſes ſeront dites par une perſonne dont aſſurément il recevroit le bien & le mal avec une égale vénération, & qui le connoît mieux que perſonne du monde : c'eſt pourquoi il faut donc commencer à en dire ce que l'on en fait, & le louer avec plaiſir ; car c'en eſt un grand de donner à ſes amis les louanges qu'ils méritent avec juſtice, & dans les temps où ils ſont malheureux ; c'eſt une eſpece de conſolation aux ames généreuſes d'en uſer ainſi, & pour ceux qui le font, & pour ceux pour qui on le fait.

L'on pourroit peindre Monſieur le Prince dans le Bal ; car c'eſt ſans contredit l'homme du monde qui danſe le mieux, & en belles danſes, & en ballets. Les habits que l'on y a, & les perſonnages que l'on y repréſente, ſont fort avantageux en peinture, & donnent grande matiere d'écrire ; car comme ce ſont des

Déités de la fable, ces fortes de fujets menent bien loin. Mais j'aime mieux en moins dire, & me retrancher fur la vérité. Je le peindrai donc comme je l'ai vu au retour d'un combat. Sa taille n'eft ni grande, ni petite, mais des mieux faites, & des plus agréables, fort menue, étant maigre; les jambes belles & bien faites : la plus belle tête du monde ; (je parlerai enfuite de fa bonté) fes cheveux ne font pas tout-à-fait noirs; mais il en a en grande quantité & bien frifés : ils étoient fort poudrés, quoiqu'ils ne le fuffent que de la pouffiere; mais affurément il eft difficile de juger fi celle-là lui fied mieux que celle de Prudhomme. Sa mine eft haute & relevée; fes yeux fiers & vifs; un grand nez, la bouche & les dents pas belles, & particuliérement quand il rit : mais à tout prendre, il n'eft pas laid, & cet air relevé qu'il a fied bien mieux à un homme que la délicateffe des traits. Après avoir dit le jour que je me le repréfente pour le peindre, vous croirez bien qu'il étoit armé; mais que dans fon Portrait l'on mettra fa cuiraffe plus droite qu'elle n'étoit, puifque les courroyes étoient coupées de toutes fortes de coups. Il aura auffi l'épée à la main, & affurément l'on peut dire qu'il la porte d'auffi

bonne grace qu'il s'en aide bien. Voilà à-peu-près son Portrait dessiné; il ne suffit pas de l'avoir habillé, il le faut décorer: nous mettrons les batailles de Rocroi, de Nortlingue, de Fribourg, de Lens, & toutes les Villes qu'il a prises & secourues. L'on verra une bataille prête à donner, l'autre se donnera, & il y en aura de données; car les feux & la fumée des canons servent de beaux rembrunissements à la peinture, aussi-bien que le sang & le carnage : & pour les paysages & les perspectives, les armées en bataille, & les Villes conquêtées ou secourues font un bel effet. Assurément un Conquérant en fait toujours un fort beau par-tout où il est, & donne grande matiere à tous les Arts de se bien exercer. Je laisserai un champ vuide, me persuadant qu'il le remplira d'aussi belles choses à l'avenir, que celles qu'il a faites par le passé pour le service du Roi. Venons à l'intérieur. Ce Prince a de l'esprit infiniment, est universel en toutes sortes de Sciences; possede toutes les Langues, & sait tout ce qu'il y a de plus beau en chacune, ayant beaucoup étudié, & étudiant tous les jours, quoiqu'il s'occupe assez à d'autres choses. La guerre est sa passion domi-

nante. Jamais homme ne fut si brave, & l'on a souvent dit de lui qu'il étoit,

Plus Capitaine que César,
Et aussi Soldat qu'Alexandre.

Il a l'esprit gai, enjoué, familier, civil, d'agréable conversation, raille agréablement, & quelquefois trop; on l'en a même blâmé, quoique cela n'ait pas été jusqu'à l'excès, comme ont voulu dire ses ennemis. Il est quelquefois chagrin, colere, & même emporté: & sur cela il n'y a personne qui puisse dire qu'il ne le soit pas trop. Il connoît bien les gens, les discerne, & fait grand cas des personnes de mérite. Il est agissant au dernier point: jamais homme ne fut plus vigilant, ni plus actif à la guerre; il fatigue comme un simple Cavalier, ayant une santé & une vigueur qui lui permet d'être jour & nuit à cheval sans prendre aucun repos. Quand il trouve des gens qui aiment le leur, & qui n'ont pas le service aussi à cœur que lui, il se fâche aisément; étant difficile que la vie que je viens de dire qu'il mene ne lui échauffe le sang: ainsi voilà sur quoi il s'emporte & se fâche, & c'est le plus grand défaut qu'il ait. Il est bon ami, & sert les siens avec empresse-

ment, & a pour eux cette chaleur avec laquelle il fait toutes choſes. Beaucoup de gens doutent qu'il ſoit fort tendre, & auſſi empreſſé que j'ai dit, lorſqu'on ne lui eſt pas utile; mais aſſurément quand il aime une fois, c'eſt pour toujours, à moins qu'il y ait des ſujets bien légitimes de changer. Il eſt vrai qu'il eſt mal ſoigneux & négligent; mais dans les eſſentielles, ou pour les autres ou pour lui, il eſt fort ſoigneux. Il écrit bien quand il y prend garde; mais il s'y étudie peu: il le fait néanmoins toujours de bon ſens, & particuliérement ſur la guerre. Il eſt méfiant, & ſouvent trompé; il croit aiſément que l'on l'aime, & il y a quelque juſtice à ſe fonder ſur ſon mérite; mais le mérite propre ne donne pas de l'honneur ni de la probité aux gens à qui nous avons affaire. Il ſuit ſes ſentiments, & trouve aſſez mauvais que l'on les contrarie. Il prend rarement conſeil, quoiqu'ayant été aſſez malheureux pour en ſuivre de mauvais. Il aime ſon compte, va à ſes fins; & ſa prudence le fait paſſer par-deſſus beaucoup de choſes, quand il eſt queſtion d'y aller. Quoiqu'il ait infiniment de l'eſprit, comme je l'ai déja dit, il y a des choſes dans leſquelles il n'eſt pas quelquefois d'humeur de s'en ſervir. L'on dit qu'il n'eſt pas bon politique;

pour moi, je ne la ſuis pas aſſez pour en juger : je ſais bien que, ſelon mon ſens, il pourroit faire bien des choſes qu'il ne fait pas, & que je ſouhaiterois qu'il fìt. Il s'abandonne trop dans la guerre, & l'amour des actions d'éclat le touche autant que s'il n'avoit pas une réputation établie ; & pour une choſe de cette nature, il feroit capable d'en abandonner de fort ſolides, & de ſe conſoler de leur perte par la joie qu'il ſentiroit du ſuccès des premieres. Je ſuis perſuadée qu'il pourroit ſe mieux ſervir de ſon eſprit en pareilles rencontres, & la ſolidité eſt préférable à l'éclat en un certain âge, où la gloire des gens, au-lieu de ſe diminuer, s'affermit. Il eſt juſte & équitable ; l'on ne lui entend jamais rien dire qui aille au contraire. Quoiqu'il ſoit violent par ſon tempérament & par ſon humeur, il ne l'eſt néanmoins pas dans ſes actions, & je l'ai vu éviter des occaſions où il craignoit d'être obligé d'en donner des marques, & dans leſquelles même il s'attiroit du blâme par ſa modération. Je ne l'ai point connu dans le temps où il étoit galant ; mais l'on dit qu'il l'a fort été, & a eu de grandes paſſions les plus reſpectueuſes & les plus polies du monde ; enfin, qu'il pouvoit paſſer pour un Héros de Ro-

man, auſſi-bien en galanterie qu'en guerre : mais je ne l'ai pas vu ; ainſi je n'en dirai rien. Pour libéral, je ne ſais s'il l'eſt plus que le ſont d'ordinaire les Bourbons ; je lui ai pourtant vu faire des libéralités ; mais il y a des temps & des conjonctures qui détruiſent le mérite des choſes, & qui empêchent que l'on ne puiſſe juger ſi c'eſt l'inclination des gens qui agit, ou les cauſes ſecondes qui les font agir. Il a été libertin, & a pu n'être pas fort régulier dans ſes mœurs, comme tous les jeunes gens ; mais aſſurément il en eſt fort revenu, & les principes de la Religion ſont fortement établis dans ſon ame, & beaucoup plus que ceux de la dévotion ; mais l'un attire l'autre, & toutes choſes viennent en leur temps. J'ai oui dire que jamais homme ne fut ſi froid dans les combats, ni ſi intrépide ; rien ne l'étonne, le péril le raſſure & le modére : il donne ſes ordres avec la derniere tranquillité. Il reçoit les louanges avec embarras, & ne veut jamais ouir parler de ſes belles actions, étant perſuadé n'en avoir jamais aſſez fait, & ne trouvant rien qui puiſſe borner ſon courage.

LIII.

PORTRAIT de Madame la Comteſſe de NOAILLES, Dame d'Atour de la Reine, par Madame la Ducheſſe D'USÈS.

IL y a long-temps que j'ai envie de faire votre Portrait; mais je n'oſois l'entreprendre, parce que je ne croyois pas pouvoir jamais venir à bout de dire tout ce que je penſe ſur votre ſujet. La nature ne m'ayant donné en partage qu'un peu de bon ſens, pour pouvoir démêler ce qu'on voit de beau & de bon en vous, elle m'a refuſé l'éloquence pour bien peindre une perſonne telle que vous.

Vous êtes belle, mais d'une beauté que l'on peut dire fort naturelle; & ſi l'on vous trouve un beau teint, de beaux yeux, & les levres d'un rouge admirable, l'on doit être perſuadé que c'eſt ſans artifice. Vous prenez un trop grand ſoin à ne vous pas accoutumer, à l'exemple de mille autres, à faire de petites façons affectées qui ne ſont propres qu'à diminuer le prix d'une beauté quand elle ne paroît pas naïve; l'on ne vous voit jamais radoucir vos yeux, ni tâcher à faire de petites mi-

nes de la bouche, pour y faire remarquer des agréments, & de faire voir des dents que vous avez fort belles; ni contrefaire votre ton de voix, pour tâcher de prendre aussi bien par les oreilles que par les yeux ceux qui vous entendent. L'on voit bien que vous laissez tout-à-fait le soin de votre beauté aux graces naturelles, qui ne sont pas ingrates de la confiance que vous avez pour elles; elles vous servent tout-à-fait bien. Il est vrai qu'elles sont bien secourues par votre esprit, qui vous donne mille bonnes qualités, en vous faisant dire tout ce que vous dites si à propos, & d'un si bon air, que cela tient lieu de toutes les minauderies du monde. Vous êtes éloquente sans paroître savante. Vous avez dans l'esprit un penchant à être plaisante, & vous remarquez si vîte tout ce qui se dit dans une conversation, & trouvez si promptement ce qu'il y a à dire de bien & de mal, que jamais personne n'y a été si éclairée que vous. Mais c'est un plaisir que vous ne donnez pas souvent à vos amies, parce que vous êtes douée d'une si grande prudence, que vous aimez mieux l'étouffer que de vous reprocher que vous vous divertissez de votre prochain. Vous êtes bonne, mais fort fiere; pourtant tout-à-fait tendre pour vos amies, dont le nom-

bre eſt fort petit dans votre cœur ; & bien que pluſieurs s'empreſſent à y retenir place, la foule eſt dans la grande chambre, & les choiſies ſont dans le cabinet. Votre choix n'eſt pas par emportement, c'eſt par connoiſſance. Vous ne laiſſez que fort peu agir chez vous l'inclination toute ſeule, vous l'accompagnez toujours de la raiſon. Les ſentiments de votre cœur ſont fort délicats & fort obligeants pour vos amies ; vous vous occupez toujours d'aller au-devant de ce qui leur peut plaire. Mais ſi vous aviez des amants, ils ſeroient bien malheureux, quand ils ſeroient auſſi aimables que l'amour même, & que vous les verriez d'un mérite merveilleux ; car l'honneur de la gloire vous touche au-deſſus de toutes choſes, & vous vous en faites un ſi fort rempart, que la galanterie avec tous ſes charmes doit toujours ſe retirer avec ſa courte honte. Je ne ſais ſi vous ne ſerez point fâchée contre moi d'avoir fait votre Portrait, je ſais que vous craignez furieuſement qu'on ne parle de vous, quoique vous ſoyez bien aſſurée que dans la pure vérité ce ne peut être que pour dire des louanges admirables. Enfin, ſi je l'ai entrepris mal-à-propos, je vous en demande pardon.

LIV.

PORTRAIT DES PRÉCIEUSES.

L'ON a fait quantité de Portraits, mais ce n'a été que d'une personne seule; maintenant j'entreprends celui de plusieurs qui vivent dans un même esprit, & d'une même maniere. Ce seroit presque une sorte de République, si ces personnes n'étoient pas nées dans un Etat monarchique, où l'on auroit grande peine à en souffrir. Toutefois la leur est d'une nature qu'elle n'est pas à redouter; les forces de leurs armes, ni celles de leurs charmes ne doivent faire craindre personne; & quelque inclination que les François ayent pour les nouveautés, assurément cette secte ne sera point suivie, puisqu'elle est généralement désapprouvée de tout le monde, & le sujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l'autorité d'en faire impunément de qui il leur plaît. Après cela l'on ne trouvera nulle témérité en moi d'avoir entrepris leur Portrait; au contraire, l'on dira que je suis fort du monde & de la Cour, que le torrent m'emporte, que peut-être sans cela je ne m'en serois pas avisé, & que

ce n'eſt que pour faire comme les autres. L'on dira vrai; car je ſuis de ces gens qui ſont perſuadés qu'il faut vivre avec les vivants, & qu'il ne ſe faut diſtinguer en rien par affectation & par choix; & que ſi l'on l'eſt du reſte du monde, il faut que ce ſoit par l'approbation qu'il donne à notre conduite, que notre vertu nous attire cela, & non pas mille façons inutiles, qui ne ſont jamais dans les perſonnes qui en ont une véritable.

Il me ſeroit difficile de parler de leur beauté ; car je n'étois pas en âge de diſcernement lorſque celles à qui l'on en voit quelque reſte, l'étoient en perfection. Pour celles dont j'en pourrois maintenant juger, elles n'en ont aucune ; car de peindre comme les Beaubruns, ce n'eſt pas mon talent : il me ſeroit difficile de faire des viſages d'une ovale bien proportionnée à celles qui les ont d'une longueur démeſurée ; de faire de beaux nez à celles qui les ont longs & pointus, ou à d'autres fort camardes. Cela m'eſt impoſſible, auſſi-bien que de petits yeux enfoncés d'en faire de grands, & d'en appetiſſer de gros qui ſortent de la tête, quoique toutefois il fût plus aiſé de les y faire rentrer, puiſque le tour en eſt fort décharné & creux. S'il y en a qui ayent de

faux cheveux, ſoit blonds cendrés, ou clairs bruns, il faut bien les leur laiſſer, & il ſeroit difficile de les donner à celles qui les ont roux. Pour la bouche, peu l'ont petite; mais elles ont preſque toutes les dents aſſez paſſables; & quoiqu'elles ſoient & trop grandes & trop plates, & même enfoncées, je vous aſſure que c'eſt ſur quoi la vérité leur eſt plus favorable. Quant à la taille, il y en a qui l'ont paſſable; mais pas une fort belle, puiſqu'il n'y en a point de qui la gorge le ſoit, y en ayant dont le ſein eſt de la groſſeur des meilleures nourrices de la Vallée de Montmorenci; ce qui fait pour l'ordinaire un fort grand creux au-deſſus du ſein. Les autres l'ont plate au dernier point, & je vous aſſure que quand leurs tailles n'auroient pas le déſagrément que je viens de dire, leur air contraint & décontenancé ſeroit capable de les gâter. Elles penchent la tête ſur l'épaule, font des mines des yeux & de la bouche, ont une mine mépriſante, & une certaine affectation en tous leurs procédés, qui eſt extrêmement déplaiſante. Quand dans une compagnie il ne ſe trouve qu'une ſeule Précieuſe, elle eſt dans un ennui & un chagrin qui la fatigue fort, elle bâille, ne répond point à tout ce qu'on lui dit;

& ſi elle y répond, c'eſt tout de travers, pour faire voir qu'elle ne ſonge pas à ce qu'elle dit. Si c'eſt à des gens aſſez hardis pour l'en reprendre, ou, pour mieux dire, aſſez charitables pour l'aviſer de ce qu'elle a dit, ce ſont des éclats de rire, diſant : Ah, Madame, c'eſt que l'on ne ſonge pas à ce que l'on dit. Le moyen! Ah, Jeſus, eſt-il poſſible ? S'il arrive dans cette compagnie une autre Précieuſe, elles ſe rallient enſemble ; & ſans ſonger qu'elles ne ſont pas les plus fortes, elles chargent le prochain, & perſonne n'en eſt exempt, & cela fort hardiment ; car ce ſont des emportements à rire au nez des gens les plus inſupportables du monde. Elles ont preſque une langue particuliere ; car à moins que de les pratiquer, on ne les entend pas. Elles trouvent à redire à tout ce que l'on fait & à tout ce que l'on dit, & déſapprouvent généralement la conduite de tout le monde. Il y en a parmi elles qui font les dévotes, parce qu'elles ont des raiſons de famille qui les obligent à prendre ce parti, pour pouvoir vivre avec plus de douceur que ſi elles en uſoient autrement. Il y en a qui ne ſont pas de Religion propre à cela, & elles font entendre que c'eſt la ſeule cauſe qui les en empêche. Tout

cela se fait par politique, parce que les maris sont rares pour ces Demoiselles, & une noce entre elles est de ces choses qui n'arrivent qu'une fois en un siecle; la plus grande partie d'elles n étant pas remplie d'autant de trésors dans leurs coffres, qu'elles en croyent avoir dans l'esprit. Elles affectent fort de paroître retirées, quoiqu'elles cherchent fort le monde, ne bougeant de toutes les maisons de qualité où il va le plus d'honnêtes gens; & même cela ne leur suffit pas, puisqu'elles vont dans celles où la marchandise est la plus mêlée, enfin chez les personnes qui reçoivent toutes sortes de gens sans distinction. Je dis quelques-unes des Précieuses; car il y en a qui ne se mettent pas tant à tous les jours. Pour les Dames qu'elles hantent, c'est sans en faire différence; car elles en voyent qui leur sont fort opposées, & elles font profession, comme j'ai dit, de s'éloigner du monde, & ne laissent pas de voir les plus coquettes & les plus évaporées femmes de Paris, sans que leur hantise les en corrige. Pour la Cour, elles y vont rarement, parce qu'elles n'y sont pas les bien venues. Si elles sont coquettes, je n'en dirai rien; car je fais profession d'être un Auteur fort véritable, & point mé-

disant : ainsi je ne toucherai pas ce chapitre, étant aussi persuadé qu'il n'y a rien à en dire. Elles sont en matiere d'amitié, comme elles font profession d'être sur l'amour; car elles n'en ont pour personne : elles ont la bonté de souffrir celle des autres, & d'agréer leurs services quand elles en ont besoin; mais craignant de trop fatiguer les personnes de qui elles les souffrent, elles veulent honorer plusieurs de la gloire de les servir, chacun à son temps, & leur grand jugement fait son effet ordinaire; car leur mémoire n'en est point chargée. Il y en a peu qui dansent, parce qu'elles dansent mal. Elles jouent, pour être en quelque chose à la mode. Elles sont fort railleuses & moqueuses, & même des gens qui ne leur en donnent pas de sujet. Je pense qu'en voilà assez pour les faire fort bien reconnoître. Quand j'ai commencé, je craignois ne pouvoir pas faire un bon tableau; car les Peintres font mal d'ordinaire les choses à quoi ils ne prennent pas de plaisir, & assurément leurs personnes & leurs visages ne sont pas plaisants à regarder, & même je craignois que les traits de mon Portrait ne fussent aussi effacés que ceux de leurs visages; mais je pense que leur caractere est si bien écrit ici, qu'il réparera en une maniere ce qui sera effacé en l'autre.

LV.

PORTRAIT de Mr. HUET, écrit par Madame D. C.

SI je n'eusse point gagé de vous donner votre Portrait pour une discrétion, je n'eusse jamais cru qu'une personne de ma qualité & de mon humeur eût pu avoir de la répugnance à payer ses dettes; mais je connois en cette rencontre qu'on en peut faire quelques-unes dont on ne s'acquitte pas bien volontiers, vous avouant franchement que j'ai eu de la peine à satisfaire à celle-ci : j'aime néanmoins beaucoup mieux vous devoir cette discrétion qu'à un autre, parce que j'ai beaucoup plus de bien que de mal à dire de vous, & que je puis vous parler franchement de ce que j'en pense, sans vous flatter & sans vous déplaire. Voici donc ce que je trouve de vous.

Vous êtes plus grand & de belle taille, que vous n'avez bon air. Vous êtes mieux fait que vous n'êtes agréable. Vous avez le teint trop blanc, & même trop délicat pour un homme; les yeux bleus, plus grands que petits; les cheveux d'un blond châtain; le nez bien fait; la bouche gran-

de, mais auſſi propre qu'on la peut avoir; car vous avez les levres incarnates, & les dents d'un blanc fort éclatant, & qui ſaute aux yeux. Vous avez le front fort grand. La grandeur de vos traits & de votre viſage fait que vous avez quelque choſe de ces médailles qui repréſentent les hommes illuſtres, (vous vous doutez bien que j'entends plutôt parler de ces grands Philoſophes que des Conquérants.) Je ne ſais ſi ce n'eſt point la grande réputation de ſcience où vous êtes, qui me donne cette idée, ou ſi c'eſt qu'en effet ces hommes illuſtres étoient faits comme vous : mais ſi vous n'êtes fait comme ceux qui ont été devant vous, peut-être que ceux qui viendront après ne ſeront pas fâchés de vous reſſembler, & d'être faits comme vous aurez été. Vous avez les mains fort blanches, & la peau fort fine. Il vous paroît plus de netteté naturelle, que de propreté artificielle. Pour de l'eſprit, vous en avez aſſurément autant qu'on en peut avoir; & votre eſprit reſſemble à votre viſage, il a plus de beauté que d'agrément. Vous l'avez ſolide & capable de toutes les ſciences : j'ai entendu dire à tous ceux qui peuvent en bien juger, que vous ſavez tout ce qu'un homme de votre âge peut ſavoir; que ce n'eſt pas en une ſcience

ſeulement ; mais que vous êtes univerſel dans toutes, quoique vous excelliez aux Mathématiques. Vous avez la mémoire ſi heureuſe, que je crois que vous n'avez rien oublié de tout ce que vous avez ſu qui mérite d'être retenu. Je crains que la capacité que vous avez pour les grandes choſes ne vous donne de l'inapplication & de l'incapacité pour les petites, qui ſont de l'exacte bienſéance du monde ; ce qui eſt un défaut nuiſible, en ce que la plupart du monde ne jugeant que ſur l'apparence & ſur l'extérieur, quand il n'eſt pas tout-à-fait poli, cela empêche qu'on n'examine le véritable mérite, & qu'il ne paroiſſe. Vous n'êtes pas pourtant incivil ; mais votre civilité manque un peu de politeſſe. Ce qu'on peut dire ſur cela à votre avantage, c'eſt que vous pouvez acquérir tout ce qui vous manque, & que vous n'avez rien à retrancher de ce que vous avez ; & qu'au-lieu que la plupart du monde a beſoin de travailler à paroître ce qu'il n'eſt pas, vous n'avez qu'à bien paroître ce que vous êtes, pour être reconnu pour un fort honnête homme. Vous avez l'ame bonne à l'égard de Dieu, & vous êtes pieux ſans être fort dévot. Vous êtes fort ferme en la foi, & vous avez ſi bien ſu vous ſervir de la ſcience, (qui gâte les autres, &

qui les fait douter de tout) à vous affermir dans la Religion, que j'estime qu'on ne peut croire ce qu'elle nous propose plus fermement que vous faites. Cela m'a paru en tous vos entretiens, & il y a autant à profiter avec vous de ce côté-là que sur toutes les autres choses. La bonté de votre ame est pour les autres aussi-bien que pour Dieu; car vous êtes commode, point critique, & si peu porté à juger mal, que je crois que votre bonté pourroit même quelquefois duper votre esprit. Vous estimez plus légérement que vous ne méprisez. Vous êtes franc & sincere, & vous avez la franchise d'un vrai homme d'honneur, qui ne sent rien en son ame qu'il ait intérêt de cacher, ni qu'il puisse avoir honte de dire. Ainsi vous parlez de vos sentiments fort franchement; mais autant que vous êtes franc sur ce qui ne regarde que vous, autant êtes-vous réservé sur le secret des autres: vous y êtes même un peu trop scrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice: & vous êtes si peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracheroit pas une médisance de la bouche contre vos ennemis. Je trouve que vous ne les ménagez que trop selon le monde: je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de

ſenſibilité pour la gloire & pour l'honneur ; au contraire vous y êtes déclicat juſqu'à l'excès. Vous êtes ſage, fidele & ſûr autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modeſtie, & juſqu'à avoir honte & être déconcerté quand on vous loue. Il me ſouvient qu'un jour que vous m'aviez fâchée, pour m'en venger, je vous fis rougir devant Monſieur de Longueville, en vous reprochant votre doctrine. Mais votre modeſtie eſt plus dans les ſentiments que vous avez de vous-même, que dans votre air ; car vous êtes modeſte ſans être doux, & vous êtes docile quoique vous ayiez l'air rude. Vous êtes ſi prompt, & vous ſoutenez vos opinions avec une impétuoſité ſi grande, qu'il ſemble qu'elles vous deviennent une paſſion. Vous faites une vie fort honnête & fort irrépréhenſible à un auſſi jeune homme que vous êtes ; & quand vous aurez pris une profeſſion, je crois que vous pratiquerez ce que vous profeſſerez. Vous êtes fort égal ; votre humeur n'eſt ni trop enjouée, ni trop mélancolique : vous ne haïſſez pas pourtant à vous divertir, & vous divertiſſez auſſi fort agréablement les autres. Vous trouvez fort bien le ridicule des choſes, & en cela ſeulement vous avez aſſez l'eſprit de votre pays. Je ne crois pas que

que vous manquiez de tendresse de cœur ; mais je crains que votre tendresse ne manque un peu de délicatesse. Vous êtes constant, & fort véritable en vos paroles, quoique Normand. Vous avez une si grande curiosité, qu'il n'y a point de prieres ni d'importunités que vous n'employiez pour la satisfaire. Vous manqueriez plutôt de défiance, que d'en trop avoir ; & cela vient de ce que vous jugez des autres par vous-même, & qu'ayant beaucoup de probité & de bonté, vous croyez facilement que les autres en ont. Enfin, vous êtes à mon gré un fort bon garçon, qui avez assurément assez de mérite pour être distingué d'avec mille autres gens, y en ayant fort peu dans le monde qui ayent de meilleures choses que vous dans l'essentiel, & moins de mauvaises : & vous valez bien sans doute qu'on desire de vous acquérir pour ami quand vous ne l'êtes pas, & vous conserver quand vous l'êtes.



LVI.

PORTRAIT de Madame la Marquiſe DE SÉVIGNÉ, par Madame la Comteſſe DE LA FAYETTE, ſous le nom d'un Inconnu.

TOUS ceux qui ſe mêlent de peindre des Belles, ſe mêlent de les embellir pour leur plaire, & n'oſeroient leur dire un ſeul de leurs défauts; mais pour moi, Madame, grace au privilege d'inconnu que je ſuis auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, & vous dire toutes vos vérités tout à mon aiſe, ſans craindre de m'attirer votre colere. Je ſuis au déſeſpoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me feroit un grand déplaiſir, ſi, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu auſſi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, & m'amuſer à vous dire que votre taille eſt admirable, que votre teint a une beauté & une fleur qui aſſure que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents, & vos cheveux ſont incomparables. Je ne veux point vous dire

toutes ces chofes, votre miroir vous les dit affez : mais comme vous ne vous amufez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable & charmante quand vous parlez, & c'eft ce que je vous veux apprendre.

Sachez donc, Madame, fi par hafard vous ne le favez pas, que votre efprit pare & embellit fi fort votre perfonne, qu'il n'y en a point au monde de fi agréable. Lorfque vous êtes animée dans une converfation dont la contrainte eft bannie, tout ce que vous dites a tel charme, & vous fied fi bien, que vos paroles attirent les ris & les graces autour de vous, & le brillant de votre efprit donne un fi grand éclat à votre teint & vos yeux, que quoiqu'il femble que l'efprit ne dût toucher que les oreilles, il eft pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, & que lorfque l'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chofe à la régularité de vos traits, & l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger par ce que je viens de vous dire, que fi je vous fuis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, & qu'il faut que j'aye eu plus d'une fois l'honneur de vous voir & de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément

dont tout le monde eſt ſurpris. Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connois pas moins les qualités ſolides qui ſont en vous, que je ſais les agréables, dont on eſt touché. Votre ame eſt grande, noble, propre à diſpenſer des tréſors, & incapable de s'abaiſſer au ſoin d'en amaſſer. Vous êtes ſenſible à la gloire & à l'ambition, & vous ne l'êtes pas moins au plaiſir. Vous paroiſſez née pour eux, & il ſemble qu'ils ſoient faits pour vous. Votre préſence augmente les divertiſſements, & les divertiſſements augmentent votre beauté lorſqu'ils vous environnent. Enfin, la joie eſt l'état véritable de votre ame, & le chagrin vous eſt plus contraire qu'à perſonne du monde. Vous êtes naturellement tendre & paſſionnée; mais à la honte de notre ſexe, cette tendreſſe nous a été inutile, & vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à Madame de la Fayette. Ah, Madame, s'il y avoit quelqu'un au monde aſſez heureux pour que vous ne l'euſſiez pas trouvé indigne de ce tréſor dont elle jouit, & qu'il n'eût pas tout mis en uſage pour le poſſéder, il mériteroit toutes les diſgraces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent ſous ſon empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vô-

tre, dont les ſentiments fuſſent expliqués par cet eſprit galant & agréable que les Dieux vous ont donné! & votre cœur, Madame, eſt ſans doute un bien qui ne ſe peut mériter; jamais il n'y en eut un ſi généreux, ſi bien fait & ſi fidele. Il y a des gens qui vous ſoupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il eſt; mais au contraire vous êtes ſi accoutumée à n'y rien ſentir qu'il ne vous ſoit honorable de montrer, que même vous y laiſſez voir quelquefois ce que la prudence du ſiecle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile & la plus obligeante perſonne qui ait jamais été; & par un air libre & doux qui eſt dans toutes vos actions, les plus ſimples compliments de bienſéance paroiſſent en votre bouche des proteſtations d'amitié, & tous ceux qui ſortent d'auprès de vous s'en vont perſuadés de votre eſtime & de votre bienveillance, ſans qu'ils ſe puiſſent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'un & de l'autre. Enfin, vous avez reçu des graces du Ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous, & le monde vous eſt obligé de lui être venue montrer mille agréables qualités, qui, juſques ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre

toutes, car je romprois le dessein que j'ai fait de ne vous pas accabler de louanges; & de plus, Madame, pour vous en donner qui fussent dignes de vous, & dignes de paroître,

Il faudroit être votre Amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

LVII.

PORTRAIT de Mr. le Chevalier DE CHARNY.

M'ÉTANT trouvé fort inutile en mon quartier d'hyver, & me voyant dans un village où il n'y avoit ni Gentilshommes, ni Demoiselles, & pas même des Hobereaux; après avoir passé mes journées à chasser & à lire, je trouvois encore beaucoup de temps à m'employer; de sorte que plutôt d'être contraint de chercher la conversation des paysans, je me suis amusé à faire mon portrait. Voici donc ce que c'est de moi, afin que ce qui y sera de mauvais soit corrigé par mes amis, & que ce que l'on trouvera de bon soit cultivé, pour tâcher, par le moyen

de leurs bons avis, de devenir un jour honnête homme.

Je n'ai que faire de prendre le nom de Tirſis, ni d'Abradate, ou pareils noms de Romans, pour ne pas mettre le mien, puiſque celui que je porte eſt un nom emprunté auſſi-bien que ceux-là. Pour moi j'aimerois fort à y mettre mon véritable; mais certaines raiſons m'en empêchent, dont j'ai beaucoup de déplaiſir. J'ai aſſez fait entendre mon âge par ce que je viens dire; on connoîtra auſſi ſans doute ma naiſſance. Je ſuis grand & aſſez bien fait dans ma taille. J'aurai la tête paſſable; car maintenant mes cheveux n'ont pas pris leur croiſſance; ils ſont bruns, & d'une aſſez belle couleur. Je ne ſuis point laid, je n'ai rien qui choque: au contraire, j'oſe dire que mon abord ne déplaît point; car on m'a dit toujours que quand on me voit, je fais reſſouvenir de perſonnes qui ſont honorées & aimées de tout le monde, ſans toutefois avoir l'honneur de leur reſſembler aſſez que pour faire connoître qui je ſuis. Je ne ſais ſi j'ai de l'eſprit, & même je doute que le monde en puiſſe juger; car je me haſarde peu à parler, craignant les railleries que l'on fait d'ordinaire des jeunes gens qui s'émancipent trop. Pour du cœur, je

m'en ſuis ſuffiſamment pourvu : j'ai même de l'ambition ; mais je la retiens juſques à tant qu'il plaiſe à la fortune de me donner lieu de la faire paroître. A propos, j'aime la lecture & la converſation des Dames ; j'ai l'humeur fort galante ; mais je me défie de mon mérite, & c'eſt ce qui m'empêche que l'on ne s'en apperçoive. Il me ſemble que devant que de me haſarder à la galanterie, je dois m'être fort haſardé à la guerre, & qu'il faut avoir fait pluſieurs campagnes à l'Armée, premier de faire un quartier d'hyver à la Cour. Quand je me trouverai aſſez honnête homme pour y pouvoir réuſſir, vous verrez que je ferai rage, & qu'il n'y aura Blondin qui tienne devant moi : je ſerai alors plus propre & plus magnifique que je ne ſuis. Ce n'eſt pas que la fortune ne m'ait déja été favorable en quelque choſe, puiſqu'elle m'a procuré la protection d'une Divinité viſible, plus libérale que la fortune même ; car elle ne fait que du bien, & le fait de ſi bonne grace, qu'en cette rencontre il faut renverſer le Proverbe, & dire qu'il eſt plus glorieux de recevoir que de donner. Elle eſt auſſi plus judicieuſe qu'elle ; car elle ſait faire choix, & regarde autant au mérite qu'à la perſonne : il faut donc que j'en acquiere à

quelque prix que ce ſoit, quand ce ne ſeroit que pour juſtifier ſes bontés envers moi; j'ai ſeulement à craindre que quelque mouſquetade ne m'attrape en chemin : mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour parvenir où je deſire, elle ne me ſera point trop tôt finir ma deſtinée; car je ſuis perſuadé qu'il faut être Céſar ou rien.

LVIII.

PORTRAIT de Madame l'Abbeſſe de CAEN, fait par Mr. HUET.

IL ne vous déplaira pas, Madame, qu'avant que de travailler à votre Portrait, je vous raconte une hiſtoriette qui ſera toute propre à lui ſervir de préambule. Celle qui mérita la premiere les bonnes graces d'Alexandre le Grand, s'appelloit Canpaſte : c'étoit une fille d'une beauté admirable. Alexandre commanda à Apelles de la peindre; cela ne ſe pouvoit faire ſans la voir, & il étoit difficile de la voir ſans l'aimer; & en effet, tandis que ce grand Peintre tira les traits de ſon viſage ſur le tableau, Amour, meilleur Peintre que lui, les marqua ſi vivement dans ſon cœur, que jamais depuis

ils n'en purent être effacés. Je vous laisse maintenant à faire l'application de cela, & cependant je vais prendre mon pinceau.

Comme c'est une beauté à laquelle je suis fort sensible que celle du nez, & qui est peu considérée dans les Portraits d'aujourd'hui, quoiqu'elle soit la plus apparente, trouvez bon, Madame, que je commence par le vôtre. Il est grand, mais de grandeur médiocre; il est blanc, un peu aquilin, & rend votre ris fort spirituel. Votre bouche, quand il vous plaît, est incomparable; c'est-à-dire, quand vous ne la laissez pas tomber négligemment; elle n'est ni trop grande ni trop petite, les levres en sont vermeilles & façonnées; & quand vous êtes dans votre humeur enjouée, & qu'il vous prend fantaisie de contrefaire les gens, vous en savez faire mille petites grimaces les plus jolies du monde & les plus touchantes. Pour vos yeux, leur réputation est si bien établie, que je n'ai pas besoin d'en parler pour faire savoir que ce sont les plus beaux yeux du monde. Vous avez le teint blanc, mêlé d'incarnat, & extrêmement vif. Tout cela compose un visage assez plein & fort ouvert, rempli de beaucoup de douceurs, & d'une physionomie haute; & ce visage

étant soutenu d'une taille grande & fort pleine, vous donne une majesté très-convenable à votre dignité. On ne peut imaginer de plus beaux cheveux que les vôtres; ils sont d'un blond cendré, & frisés d'une maniere fort agréable, & ils accompagneroient admirablement bien votre visage, à ce que j'ai pu juger, quand ils se sont dérobés par hasard au soin que vous prenez de les cacher. N'ayant jamais vu votre gorge, je n'en puis parler: mais si votre sévérité & votre modestie me vouloient permettre de dire le jugement que j'en fais sur les apparences, je jugerois qu'il n'y a rien de plus accompli. Vous avez de quoi faire de très-belles mains, la peau en est blanche & fine, & elles sont tout-à-fait bien taillées; mais l'indifférence que votre vertu vous oblige d'avoir pour votre corps, comme pour la plupart des choses de la terre, vous empêche d'en prendre le soin. Vous avez l'air fort relevé, & faisant assez connoître que vous êtes une personne de haute qualité, & d'une naissance très-illustre. Cet air est fier dans l'abord; mais il se radoucit à mesure que la familiarité vient. La joie & la gayeté vous sont si naturelles, que dès que vous vous mêlez d'être triste, la tristesse vous abat incontinent: cependant

vous vous y laiſſez emporter aiſément, & le peu de réſiſtance que vous avez contre elle, vous fait perdre la grande égalité qui eſt d'ailleurs dans votre humeur. Vous avez tant de ſanté & d'embonpoint, que vous êtes ſouvent malade à force de vous bien porter. J'aurois appris quelles ſont ces maladies, ſi vous ne m'euſſiez pas commandé derniérement de m'éloigner tandis que vous en entreteniez votre Médecin.

Tout ce que j'ai dit eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que je vais dire ſur le chapitre de votre ame, dont les beautés vous rendent mille fois encore plus aimable que celles du corps. Votre ame eſt pleine de piété; mais non pas d'une piété ſcrupuleuſe, inquiete, baſſe, rude, chagrine, & qui s'arrête à l'écorce du bien & de la vertu; mais d'une piété ſolide, conſtante, gaye, facile, & qui prend la vertu pour ſon principe. Ç'a été par cette piété que vous avez quitté les grandes fortunes qui vous attendoient dans le monde, pour choiſir une vie ſolitaire & laborieuſe; & c'eſt maintenant par elle que vous en ſupportez les peines & les auſtérités avec une force & une patience non-pareilles, & même avec joie & avec plaiſir. Après cette qualité, je ne vois rien

en vous de plus recommandable que votre bonté : je ne fais pas quel jugement en font les autres ; mais pour moi, Madame, j'en fuis fi touché, que fi vous me voulez bien permettre de vous parler un peu moins refpectueufement que je ne dois, je vous affurerai que ce fut principalement par cette bonté que d'abord vous gagnâtes mon cœur, & que vous le poffédez encore préfentement ; & comme c'eft une bonté à durer long-temps, puifqu'elle vous eft naturelle, je ne prévois pas que je puiffe jamais reprendre ce que vous m'avez ôté. Sérieufement vous êtes digne par-là de l'admiration & de l'amour de tout le monde ; car vous avez une indulgence pour tous les défauts, & une condefcendance pour toutes les foibleffes, qu'on ne peut affez louer. Vous vous fervez de cette bonté fort à propos ; car vous l'employez envers ceux qui s'en rendent dignes par leur foumiffion ou par leur répentir ; mais contre ceux qui s'opiniâtrent dans le mal, au-lieu de le reconnoître & s'en corriger, ou qui manquent à ce que vous croyez vous être dû, vous vous fervez de votre fierté avec hauteur.

Comme vous êtes bonne, vous avez auffi les défauts des bonnes gens. Vous êtes prompte & colere ; mais c'eft un feu

qui eſt éteint auſſi-tôt qu'allumé, & qui ne laiſſe aucune fumée, ni aucune noirceur dans votre ame. Vous croyez aiſément le bien, & vous n'êtes pas aſſez ſoupçonneuſe : mais Dieu garde de mal qui l'eſt encore moins que vous. Vous aimez les gens de bien & de mérite ; mais vous n'avez pas la force de rebuter ceux qui ſe couvrent de l'apparence de la probité, quoique vous ayiez reconnu leurs vices : car vous ne vous contentez pas d'aimer la vertu, vous ne ſauriez même haïr ce qui la contrefait & qui l'imite ; ou ſi vous le pouvez haïr, vous ne pouvez le maltraiter. Je ne comprends pas comment étant telle que je dis, vous pouvez être diſſimulée & ſecrete au point que vous l'êtes ; mais on ne peut pas mieux cacher ſa penſée, & déguiſer ſes ſentiments que vous faites, quand la prudence vous y oblige : car quoique vous ſoyez naturellement fort franche & ingénue, néanmoins vos réflexions & votre expérience vous ont appris que tout le monde n'eſt pas ſi bon que vous, & que le ſecret n'eſt pas ſeulement utile, mais même qu'il eſt ſouvent néceſſaire. Vous êtes extrêmement & même trop ſenſible à votre réputation ; car bien que nous ſoyions obligés d'en être fort ſoigneux, néanmoins quand

nous avons satisfait à notre devoir, nous devons nous reposer sur la netteté de notre conscience, sans nous soucier beaucoup de la calomnie, & des discours du sot & malicieux vulgaire.

Mais passons à votre esprit; vous vous sentez sans doute si forte là-dessus, que vous êtes déja assurée du bien que j'en dirai. Vous avez raison; car vous avez l'esprit d'une activité incroyable, d'une compréhension si vive à concevoir les choses, & d'une si grande promptitude à les produire, qu'à peine vous peut-on suivre. Vous êtes fort éloquente, particuliérement quand vous êtes émue de quelque passion; mais selon mon jugement, vous écrivez mieux encore que vous ne parlez: vos termes sont choisis, votre énonciation est nette & riche, & vos pensées sont justes; en sorte qu'on prendroit plutôt vos écrits pour les Ouvrages d'un Académicien, que d'une personne de votre sexe. Aussi êtes-vous assurément bien au-dessus, & par vos lumieres naturelles, & par celles que vous avez acquises. Votre esprit s'étend jusques au bout de vos doigts, dont vous savez faire toutes sortes d'ouvrages avec une adresse inimitable; & même vous contrefaites si bien les écritures, que si vous étiez née Notaire, vous

eussiez couru grande fortune d'être reprise de justice.

Il ne me reste plus qu'à parler de votre cœur, pour achever mon entreprise. Vous l'avez plein de courage & de résolution. Vous êtes ferme dans l'adversité, & modeste dans la prospérité. Vous avez de la gloire ; mais c'est de la belle, & qui vous porte à desirer les grandes choses : & pour dire le vrai, étant ce que vous êtes, vous ne sauriez sans bassesse n'avoir pas beaucoup d'ambition. Vous êtes splendide & libérale, & vous avez encore retenu de votre naissance l'amour pour l'éclat & pour la pompe. Vous avez bonne opinion de vous-même, autant que l'humilité dont vous faites profession vous le peut permettre ; & cette opinion me semble fort légitime & bien fondée. Vous êtes capable d'aimer, & d'aimer long-temps : je ne sais si ce pourroit être pour toujours ; mais de qui peut-on faire ce jugement ? Vous avez divers degrés d'amitié ; dans la distribution que vous en faites, vous donnez peu à la reconnoissance, davantage au mérite, mais presque tout à l'inclination : ainsi quand on peut parvenir à l'honneur de vos bonnes graces, il en faut savoir gré principalement aux étoiles. J'estime que vous seriez capable de faire

beaucoup pour ceux qui feroient du nombre de ces élus, & que pour les obliger vous iriez même au-devant, non-feulement de leurs demandes, mais auffi de leurs fouhaits. Quel rang dois-je donc croire, Madame, que je tiens parmi eux, puifque par mille prieres, & après mille promeffes, je ne puis obtenir de vous une grace fort légere, fi je ne l'achete encore au prix de ce travail? Mais j'efpere enfin que puifque je m'en fuis acquitté, finon avec fuccès, au moins avec diligence, vous ne me laifferez pas languir plus long-temps dans l'attente d'une faveur que vous ne devriez pas refufer au moindre de vos amis.



LIX.

PORTRAIT de MADEMOISELLE, par Mr. DE SEGRAIS.

DESCENDS de la montagne à la double colline,
Et quitte les concerts de la troupe divine;
Apollon, ton ſavoir, des ans victorieux,
Ne ſe limite point aux airs mélodieux:
Tu ſais mille ſecrets aux mortels ſecourables;
Il n'eſt point, quand tu veux, de douleurs incurables;
Seul tu connois des Cieux les mouvements certains,
Dans les Aſtres tu lis le deſtin des humains:
Mais je laiſſe chercher ces ſciences fameuſes
Aux avares eſprits, aux ames curieuſes;
Toujours j'abandonnai mon tranquille loiſir
Aux appas innocents d'un honnête plaiſir.
Maintenant tranſporté de l'ardeur qui me pique,
Tu me fais concevoir un deſſein magnifique;
Et l'objet qui m'anime à ce pompeux deſſein,
Mérite le ſecours de ta divine main.
Donc, ſi par toi fleurit la noble Architecture,
Le travail immortel de la lente Sculpture,
Le divin Art d'Apelle, & les crayons ſavants
Encor ſi renommés par leurs traits décevants;

Pour l'honneur de ces lieux, la Pallas de
notre âge,
Viens toi-même, grand Dieu, diſpoſer mon
ouvrage;
Architecte aujourd'hui, Peintre, & docte
Sculpteur,
De mon hardi projet viens te montrer l'Au-
teur.

L'Orne délicieuſe arroſe un ſaint bocage,
Que Malherbe autrefois ſur ce plaiſant rivage
Planta de ſes lauriers ſur le Pinde cueillis,
Et dont eſt ombragé tout l'Empire des Lys.
Et moi, ſi je reviens de la longue carriere,
Où l'ardeur de quitter la terreſtre pouſſiere
Emporte malgré moi mon vol audacieux,
Sur les illuſtres pas qui conduiſent aux Cieux!
Si j'aborde jamais la plage reclamée,
Courbé ſous le doux faix des rameaux d'I-
dumée,
Je les deſtine encore à ce charmant ſéjour,
Ma célebre Patrie, & mon premier amour.
Là, ſi des ſaints lauriers j'oſe approcher ces
palmes,
Je pourrai les voir croître, & ſous leurs om-
bres calmes
Le reſte de mes jours en paix les cultivant,
Dans la voix des mortels laiſſer mon nom
vivant.

Mais tel qu'ayant fini ſa courſe vagabonde,

Le nocher rechappé de la fureur de l'onde
Pour acquitter les vœux promis aux immortels,
Soudain fait ſur le bord fumer leurs ſaints Autels,
Ou de la nef au Temple append la triſte image,
Pâle encore, & tremblant des terreurs du naufrage :
Tel voulant célébrer la grande Déité,
Qui me guide au ſentier de l'immortalité ;
Par qui j'oſe eſpérer de garantir ma vie
Du ſouffle envenimé de la mordante envie ;
Et dont les doux regards illuminent mon cœur
Du beau feu dont tu fais ſentir la vive ardeur ;
Par ton divin ſecours dans ce ſacré bocage
D'un Temple merveilleux je médite l'ouvrage.

Tu m'entends, c'en eſt fait, bientôt l'ouvrage eſt prêt,
L'étoffe eſt aſſemblée, & le deſſin te plaît.
De ton brillant palais, du char de la lumiere,
Tu prends pour le former l'éclatante matiere.
Sur vingt degrés de jaſpe aux portes on parvient,
Les portes ſont d'argent, que l'or joint & ſoutient.
Dieux! que ce Temple eſt vaſte! auſſi la renommée
N'en ſera pas ſitôt par la terre ſemée,
Que les Rois enchaînés viendront de toutes parts
S'immoler à la NYMPHE, au feu de ſes regards ;
Et les Peuples unis à ce grand ſacrifice,
Tâcher par mille vœux de la rendre propice.

Mais la masse s'éleve, & semble dans les Cieux
Cacher avec orgueil son faîte audacieux.
Les riches lames d'or de diverse figure,
Du dôme font briller la superbe structure.
Abandonne la regle, & songe aux ornements
Dont le travail s'égale aux prix des diamants.
En cent marbres divers, sur la voûte élevée
Des Héros ses aïeux soit l'histoire gravée ;
Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau
Imitant le travail de l'artiste ciseau,
Semble faire sortir des épaisses murailles
De ces grands Conquérants les célebres batailles:
Qu'ici le fier Martel sur un cheval fougueux
FOULE les bataillons du More belliqueux,
Au trône des Césars éleve Charlemagne,
Qui donne l'Italie, & délivre l'Espagne:
Que l'Auguste Philippe, & Charles le Vainqueur,
Chassent, comme troupeaux, l'Anglois usurpateur ;
Qu'il gagne ses vaisseaux, qu'il en coupe les cables,
Et laisse sur nos bords ses ancres dans les sables.
Que si tu veux mêler dans ces affreux combats
La fameuse Pucelle ensanglantant son bras,
Pour marquer son courage & sa vaillante adresse,
Emprunte la fierté de ma grande Princesse.
Là, que dans un long ordre on voye aux champs de Mars
Les Bourbons déployer leurs nobles étendards ;

Car quiconque a porté ce nom rempli de gloire,
En a par mille exploits consacré la mémoire.
Que sur cent grandes nefs paroisse au premier rang,
Le Roi vaillant & saint, source de ce beau sang,
Voler aux bords du Nil, & transporté de zele,
Affranchir le Jourdain du joug de l'infidele.
Qu'ici le grand Henri par ses illustres faits
Ayant fait refleurir l'Abondance & la Paix,
Sous l'éclatant lambris de la voûte azurée,
Savoure les douceurs d'éternelle durée,
Boive le doux Nectar avec les Immortels,
Et comme eux des humains reçoive des Autels.
Que sur ses pas hardis, par mille funérailles,
GASTON sappe les tours, & s'ouvre les murailles:
Peins Courtrai, Graveline, & ses flancs meurtriers,
Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers;
Et figure si bien comme il les mit en poudre,
Qu'on pense ouïr gronder sa belliqueuse foudre.

JE m'égare, & me perds dans ce vaste sujet;
Suis moi, Pere des Arts, & regle mon projet.
Loin d'offrir tout le Temple à cette illustre Race,
Il faut, tout grand qu'il est, en ménager la place:
L'objet qu'à mille Rois j'y veux faire adorer,

Sans que j'emprunte rien, a de quoi le parer ;
Et si tu veux tracer ses belles aventures,
Il n'en faut point chercher aux sombres sépul-
tures.

Telle qu'on voit Diane à l'ombrage d'un bois,
Le dos encor chargé de son riche carquois,
A son bal inviter la troupe des Dryades,
Et surpasser l'éclat des blondes Oréades :
Telle au premier tableau placé dans un beau
jour,
Paroîtra la Princesse au milieu de sa Cour,
Autant par son air haut, que par son origine,
Des Nymphes surpassant la majesté divine :
Soit qu'aux tons ravissants d'un concert plein
d'appas,
Elevant sa démarche, & mesurant ses pas,
Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle,
Elle attire à la fois tous les regards sur elle ;
Soit qu'avecque sa troupe en un bocage épais,
De la grande Junon quittant le grand palais,
Sous l'habit innocent d'une simple Bergere,
Elle danse aux chansons sur la verte fougere.

Dans un plus vaste champ peins dans l'autre
tableau,
Qu'elle poursuive un cerf qui gagne un clair
ruisseau :
Marque loin au-devant de sa leste cohorte,
Son cheval glorieux du fardeau qu'il emporte,
Qu'il paroisse hennir, que l'herbe sous ses pas

Demeure ferme & droite, & ne se courbe pas;
Et qu'à ses prompts élans on voye en grosses
ondes
De la Nymphe flotter les belles tresses blondes:
Qu'elle ait un dard en main, qu'elle semble lancer,
Que son rapide cours paroisse devancer.

Non loin, pour figurer son belliqueux courage,
Peins deux camps animés d'une pareille rage,
S'appeller au combat par des cris furieux,
Et les Chefs avancés se menacer des yeux;
La Princesse les voit, & d'un front intrépide
Réprime la fureur de tant de sang avide;
D'un visage assuré passer les rangs épais,
Et ramener les Chefs au desir de la paix.
Marque en ses yeux brillants le beau feu qui
l'anime
Pour les cœurs embrasés d'un desir magnanime;
Et fais briller encor sur le front des soldats,
L'amour qu'ils ont conçu pour ses divins appas.

Mais le son éclatant des guerrieres trompettes
Ne lui fait point haïr nos champêtres musettes;
Elle n'ignore point que sans tes verds lauriers,
Flétrissent dans l'oubli ceux des plus grands
Guerriers.
Laisse donc dans les camps les armes sanguinaires,

Et

Et passe pour le suivre aux antres solitaires :
Soit pour la peindre assise entre les doctes Sœurs,
Goûtant de leurs concerts les charmantes dou-
ceurs.
Admirant les beautés d'un ouvrage héroïque,
Sans dédaigner les jeux de la scene comique :
Soit que ton feu céleste en sa grande ame épris
Tu te peignes toi-même admirant ses écrits,
Et faisant remarquer leur beauté naturelle
Aux graces qui jamais ne s'éloignerent d'elle.
Pour mieux représenter par quels charmants
accords
Un si puissant génie anime un si beau corps,
Exprime comme un mot de sa bouche éloquente
Peut calmer la fureur d'une foule insolente :
Fait que l'on pense voir un grand Peuple irrité,
S'adoucir à l'aspect de tant de majesté ;
Et voir tomber des mains de ce monstre sauvage
Les grès & les tisons dont il armoit sa rage.
Sur-tout, Dieu du Savoir, il faut dans un
tableau
D'un art ingénieux, & d'un dessin nouveau.
D'amour par-tout vainqueur faire voir la défaite
Et le coup qu'en secret sa vengeance projette.

Qu'en ce bocage épais de myrthes amoureux,
Dans le triste maintien d'un chasseur malheu-
reux,
Honteux & fugitif, l'œil ardent de colere,
Il vienne se sauver dans les bras de sa mere ;

Lui montre ſon carquois vainement épuiſé,
Son flambeau ſans lumiere avec ſon arc briſé;
Semblant, pour l'engager en ſa grande querelle,
Lui dire que la Nymphe eſt plus charmante qu'elle.

Qui pourra le nier, quand ſur le ſaint Autel,
Du ciſeau, qui rendit Phidias immortel,
Ta main voudra tailler ſon adorable image,
Et par ce grand chef-d'œuvre accomplir ton ouvrage?

Mais quel marbre aſſez rare en ſa vive blancheur,
Peut montrer de ſon teint l'éclat & la fraicheur,
Qui conſervant des lys la candide innocence,
Prouve ſi dignement ſon auguſte naiſſance?

Quels feux, ſi ce n'eſt point un de ces clairs rayons
Dont tu ſais animer tout ce que nous voyons,
Marqueront par des traits aux ans ineffaçables
Ses yeux, moins à des yeux, qu'à toi-même ſemblables,
Quand par tes doux regards, en un jour clair & pur,
Tu fais du vaſte Olympe étinceler l'azur?

Est-ce aſſez des rubis, ou de l'éclat des roſes
Dans l'aimable ſaiſon nouvellement écloſes,
Pour marquer cette bouche, où ces charmantes fleurs

Toujours. comme au Printemps, font briller leurs couleurs,
Cette bouche adorable, & féconde en miracles,
Et par qui déformais tu rendras tes oracles?

Mais que je crains pour toi, qu'enfin ayant formé
Ce beau corps, tel qu'il eft, d'un albâtre animé,
Un feu qui n'éteint point ne coule dans ton ame
De ces deux monts de neige, où tout defir s'enflamme:
Garde-toi d'y jetter un regard curieux;
Attache à fes habits tes foins induftrieux;
Marques-y cet air libre, & cette négligence
Qui les met au-deffus de leur magnificence:
Plus belle que Vénus elle en hait les appas,
Et ne veut reffembler qu'à la chafte Pallas:
Donne-lui donc un cafque à l'ondoyant panache,
Laiffe pendre à fon bras la terrible rondache;
Que fa divine main plus propre à prendre un cœur,
Semble agiter ce dard d'Illion la terreur;
Ce dard qu'en mille lieux a fuivi la victoire,
Cette divine main plus blanche que l'ivoire.
Pourfuis, docte Artifan, d'un art ingénieux
Ouvre fur le genou fes habits précieux,
Pour laiffer de fa jambe admirer la figure,
Et d'un pied fi bien fait l'agréable ftructure.
C'eft alors, qu'adorant ton ouvrage achevé,
Tu reprendras la lyre, & d'un ton élevé

Tu chanteras sa gloire, où par mille Cantiques
Vanteras son courage & ses faits héroïques:
Tu diras que ce cœur si fier, si généreux,
Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des malheureux;
Qu'il sert aux opprimés de refuge & d'asyle,
Dans l'un & l'autre sort pour lui-même tranquille;
Que libre, & des périls ne pouvant s'étonner,
Par sa seule parole il se laisse enchaîner,
Est sûr en sa promesse, est sensible, & fidele
Aux secrets, aux ennuis qu'on partage avec elle.
Tu diras que sincere en ses affections,
Elle ne connoît point d'indignes passions;
Que d'une juste main dispersant ses richesses,
Sa façon de donner redouble ses largesses;
Qu'elle fait au mérite un gracieux accueil,
Civile sans bassesse, & fiere sans orgueil;
Sans que cette douceur savante en l'art de plaire
Inspire aux plus hardis un penser téméraire.
Tantôt tu chanteras dans un air concerté
De ce fécond esprit la vive activité,
Les rapides élans qui l'élevent de terre,
Percent la région où se fait le tonnerre,
Lui font voir d'un clin d'œil les siecles les plus vieux,
Et la font pénétrer dans les secrets des Dieux.
Ajoute qu'elle est juste, intrépide, immuable;
Vante encor de ses doigts l'adresse inimitable;
Mais quand tu finiras par tant de piété,

Sera-ce point des Dieux blâmer la cruauté,
Et nous faire nier leur juſte providence,
De ne lui donner pas un ſceptre en récompenſe ?
Grand Dieu pour m'élever à tes airs raviſſants,
Epure mes eſprits, illumine mes ſens.

Ainsi jamais ton Iſle incertaine & flottante
Ne ſe voye expoſée à la vague inconſtante;
Et puiſſe s'effacer l'amour infortuné,
Dont ton cœur ſoupira pour l'ingrate Daphné.
Ni tonnerre grondant, ni pluvieux nuage
Ne dérobe aux Mortels ton radieux viſage;
Jamais il ne ſoit rien de ſi charmant que toi,
Hors la Nymphe & l'objet qui me tient ſous
ſa loi.

FIN.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

Le Chiffre Romain désigne le Volume, & le Chiffre Arabe la page.

A.

C.

D.

H.

I.

P.

Q.

R.

V.

W.

Y.

Fin de la Table des Matieres.





